

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE - N° 291

ESSAI MÉDICO - PSYCHOLOGIQUE

SUR

CHARLES BAUDELAIRE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

SECTION DE MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine et de Pharmacie

le 13 Novembre 1929.

PAR

Photis SCOURAS

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Externe des Hôpitaux

Diplômé de Médecine-Légale et de Psychiatrie

Né le 24 Août 1904 à TRIPOLITZA (Grèce)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

1929

Thèse Lyon
1929.

ESSAI MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE
sur CHARLES BAUDELAIRE

* 20126

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE - N° 291

ESSAI MÉDICO - PSYCHOLOGIQUE

SUR

CHARLES BAUDELAIRE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

SECTION DE MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine et de Pharmacie

le 13 Novembre 1929.

PAR

Photis SCOURAS

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Externe des Hôpitaux

Diplômé de Médecine-Légale et de Psychiatrie

Né le 24 Août 1904 à TRIPOLITZA (Grèce)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

—
1929

PERSONNEL DE LA FACULTE

Doyen honoraire	M. L. HUGOUNENQ.
Doyen	M. J. LEPINE.
Assesseur	M. ROLLET.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, ROQUE, BARD, LANNOIS

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. PIC
Cliniques chirurgicales	PAVIOT
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique	ROLLET
Clinique des maladies des enfants	NICOLAS
Clinique des maladies des femmes	LEPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURIQUAND
Clinique des maladies des voies urinaires	VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	COLLET
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	ROCHET
Chimie biologique et médicale	NOVE-JOSSERAND
Chimie organique et Toxicologie	CLUZET
Matière médicale et Botanique	HUGOUNENQ
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	MOREL
Anatomie	BRETIN
Histologie	GUIART
Physiologie	LATARJET
Pathologie interne	POLICARD
Pathologie et Thérapeutiques générales	DOYON
Anatomie pathologique	FROMENT
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	FAVRE
Médecine légale	PATEL
Hygiène	ARLOING (F.)
Thérapeutique	Etienne MARTIN
Pharmacie	COURMONT (P.)
Hydrologie thérapeutique et climatologie	SAVY
	LEULIER
	PIERY

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe	MM. VALLAS
— — Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN
— — Chimie minérale	BARRAL
— — Urologie	GAYET

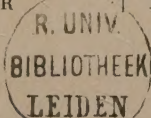
CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. THEVENOT (Léon)
Puériculture et hygiène de la première enfance	RHENTER
Chirurgie expérimentale	TAVERNIER
Applications du radium	NOGIER
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
GARIN	MAZEL	CHEVALLIER	MARTIN (Joseph)
TRILLAT	SANTY	DUMAS	ROCHET (Ph.)
SARVONAT	DUNET	DUFOURT	WERTHEIMER
FLORENCE (G.)	CHALIER (André)	DEVIC	GATÉ
ROCHAIX	CHALIER (Joseph)	GABRIELLE	BERNHEIM
RHENTER	NOEL	MANCEAU	DECHAUME
			POLLOSSON

M. BAYLE, Secrétaire.



EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. ETIENNE MARTIN, président ; FROMENT, assesseur ;
MAZEL et DEVIC, agrégés,

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA CHÈRE MÉMOIRE DE MON PÈRE ET DE MA MÈRE

A MA SŒUR MARIE

Bien faible témoignage de ma reconnaissance, pour la grande générosité et la tendresse maternelle qu'elle eut toujours pour moi.

AUX MIENS ET A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE-MARTIN

Professeur de Médecine légale à la Faculté de Médecine

Il nous a fait aimer et comprendre la médecine légale. Son enseignement clair et précis restera gravé dans notre mémoire. Qu'il trouve ici l'expression de notre profonde gratitude pour l'honneur qu'il nous a fait d'accepter la présidence de notre Jury de thèse, pour les conseils qu'il a bien voulu nous prodiguer et l'accueil bienveillant qu'il nous a toujours réservé.

A MONSIEUR MAZEL

Professeur agrégé de Médecine légale à la Faculté de Médecine

Dont nous aimons la couleur et la finesse de l'enseignement.

Hommage de reconnaissance.

A MES JUGES

A MONSIEUR LE DOYEN J. LEPINE

*Professeur de Clinique Neuro-Psychiatrique à la Faculté
de Médecine de Lyon*

Membre correspondant de l'Académie de Médecine

C'est dans son service de clinique
neuro-psychiatrique où il nous a
obligeamment accueilli comme ex-
terne, que nous avons pu prendre
contact avec le domaine mystérieux
de la médecine mentale. Nous l'en
remercions respectueusement.

A MON MAITRE MONSIEUR LE DOCTEUR E. PALLASSE
Médecin des Hôpitaux

Nous avons eu le bonheur de faire sa connaissance dès le début de nos études médicales à Lyon et de travailler pendant plusieurs mois dans son service. Il a été notre premier maître; il nous a initié aux difficultés de la clinique et inspiré le goût du malade.

De longues causeries qu'il a l'habitude de rendre si vivantes par sa verve spirituelle, nous ont dévoilé en lui l'Helléniste enthousiaste et le lettré délicat. Que ce maître, dont nous aimons l'esprit nuancé ainsi que l'étendue de l'érudition, veuille bien accepter l'expression de notre profonde reconnaissance et l'hommage respectueux de notre attachement.

A MON MAITRE MONSIEUR LE DOCTEUR ROQUIER

Médecin-Commandant

Professeur agrégé du Val-de-Grâce

Nous gardons de son enseignement des notions précieuses.

Qu'il trouve ici l'expression de nos sentiments de gratitude et de respectueuse sympathie.

A MES MAITRES DES HÔPITAUX CIVILS ET MILITAIRES

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON

A MONSIEUR LE DOCTEUR CHRISTY

Interne des Hôpitaux

En souvenir de longues discussions
que nous avons eues ensemble au sujet
de Baudelaire.

A MON AMI ET CAMARADE DE PROMOTION
LE DOCTEUR PIERRE GOUDAL

Pour avoir mis à contribution sa
compétence linguistique.

Avant-Propos

Baudelaire n'a pas cessé d'intriguer les esprits lucides de la critique et de l'art. Soixante ans après sa mort, la grande presse s'intéresse encore à lui ; et c'est à l'occasion de sa misère dévoilée. Elle est, bien entendu, plus propre à émouvoir chez le public, la compassion, la charité et la curiosité.

Mais il n'y aurait qu'injustice et insolence à ne la faire point servir l'admiration à laquelle le grand poète peut prétendre.

Qui ne voit pas, en effet, combien il serait malaisé d'isoler l'homme de l'écrivain ?...

Ces deux personnages se confondent et la misère de l'un sert d'engrais à l'inspiration de l'autre.

Voilà pourquoi l'analyse méthodique de la vie et du tempérament du poète conduit à la chambre mystérieuse où s'élabore l'essence même de son Art. Cette analyse nous fournit encore de précieuses réponses à la plupart des énigmes obscures qui s'y rapportent.

Depuis longtemps, on a bien compris l'intérêt puissant des Sciences Biologiques au service de la critique. Sans remonter à Hippocrate, que l'on s'adresse à Sainte-Beuve.

Sous l'impulsion de Lacassagne et de M. Etienne-Martin, l'Institut médico-légal de Lyon s'est enrichi d'intéressantes études sur bon nombre de poètes et romanciers.

Les noms de Dostoïewski, Ed. Poë, de Quincey, Hoffman, Beethoven, G. de Nerval, A. de Musset et d'autres, sont rattachés à jamais à certains chapitres de la Pathologie Mentale.

Ces travaux n'ont aucune prétention littéraire.

Ils contribuent seulement à l'intelligence approfondie de l'œuvre par la recherche de ce qu'il y a d'anormal dans la personnalité intime des grands génies.

Dans cette étude sur Baudelaire, nous ne pouvions que suivre les traces de nos devanciers.

Si le but à atteindre reste éloigné et malgré tout inaccessible à nos efforts, nous nous rappellerons qu'il n'est pas « nécessaire d'être sûr du succès pour oser entreprendre » :

Non licet omnibus adire Corinthum

Nous ne saurions finir ces lignes sans adresser un merci ému au vieux Pays Latin qui nous a si chaleureusement accueilli dans sa discipline spirituelle. La France a droit à l'hommage reconnaissant de ses fils adoptifs. Même loin d'Elle, ils lui resteront fidèles et ils sauront se montrer dignes des bienfaits généreux qu'Elle leur a prodigués.

...Haec meminisse Juvabit...

Et c'est un plaisir pour nous, non exempt de fierté, de nous réclamer d'un pays tel que la France qui, depuis ses origines, s'abreuve aux sources fécondes de la tradition gréco-latine.

Ph. S.

ESSAI MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

SUR CHARLES BAUDELAIRE

Introduction

L'homme est destiné, à tout étudier scientifiquement, à tout peser, à tout mesurer : la Nature des émotions de l'âme, les facultés intellectuelles et jusqu'aux œuvres d'art.

Maurice de FLEURY.

I

Tous ceux qui, d'Aristote à nos jours, se sont efforcés d'expliquer la genèse des grandes productions artistiques et littéraires, ont été frappés par la parenté si troublante qui semble exister entre l'imagination créatrice et la « Pathologie mentale ».

On a cherché à établir un point de contact entre les plus hautes manifestations de l'esprit dans l'art et les troubles psychodynamiques de l'organisation cérébrale. Les travaux de Lombroso, Nordau, Magnan, Grasset, Morau de Tours, Régis, sont encore présents à l'esprit.

Sans avoir l'intention de donner une définition nouvelle du génie, nous pensons que son analyse relève,

(1) Introduction à la médecine de l'esprit, page 157.

avant tout, de l'étude médico-psychologique du tempérament. « Une œuvre d'art, a écrit Emile Zola, est un coin de la nature vu à travers un tempérament. » Celui-ci représente l'ensemble des forces obscures qui commandent à l'orientation et à l'évolution de la personnalité. Il est fait des tendances instinctives dont l'origine ancestrale pousse l'individu à la réalisation du but suprême de la vie : la conservation de l'être et de l'espèce, des tendances affectives constitutionnelles, qui forment le noyau central de notre caractère. C'est notre patrimoine héréditaire, portant en état embryonnaire le germe du déséquilibre et de la névrose (Dupré, Logre, M. de Fleury, Delmas et Boll).

C'est sur cette base solide de l'affectivité que l'on doit chercher l'empreinte définitive des tares qui ont assailli jadis, nos lointains ancêtres :

Les fautes que l'aïeul peut faire
Te poursuivront, ô fils ; en vain tu t'en défends.
Quand, il a neigé sur le père,
L'avalanche est pour les enfants...

Victor Hugo.

L'intelligence, acquisition psychique développée par toute une suite de civilisations, tolère facilement les changements et subit aisément l'apport des influences. Son action sur nos tendances constitutionnelles est bien peu de chose. Comme l'a dit Maurice de Fleury : « C'est une belle et froide lumière » (2). Les angoisses de l'âme et les mouvements des passions obscures qui agitent ce qu'il y a de plus humain en nous (l'affecti-

(2) M. de FLEURY. (Les fous, les pauvres fous et la sagesse qu'ils enseignent.) Edit. Hachette, 1929.

vité), ont trouvé leur expression artistique dans le Théâtre et la Poésie, depuis la plus haute antiquité. OEdipe - Roi symbolise l'impulsion instinctive de la sexualité. Freud a donné, aux complexes incestueux, le nom de complexe d'OEdipe en souvenir du héros de la tragédie Attique.

Plus proches de nous, Shakespeare, Molière, Racine, ont matérialisé d'une façon frappante, les forces obscures qui ébranlent les profondeurs de l'affectivité humaine.

Les poètes et les romanciers du XIX^e siècle nous ont fourni également la preuve de ce jeu muet des forces instinctives et affectives, qui poussent l'homme vers la grandeur ou la déchéance.

Huysmans a décrit les songes respectifs et abominables de deux époux aux prises avec les difficultés matérielles de la vie :

« Pris en traitres, saisis à l'improviste par une force indépendante de leur volonté, ils incarnent bien le lamentable exemple de l'inconsciente ignominie des âmes propres. Ils étaient en somme les victimes de ces terribles pensées qui se faufilent chez les meilleurs, qui font qu'un fils adorant ses parents, n'aspire certes pas à être privé d'eux, mais songe, sans le vouloir, avec une certaine complaisance à l'instant de leur mort...

« Si ferme, si vaillant qu'il soit, nul n'échappe à ces mystérieuses velléités qui cernent de loin le désir, le couvent, l'élévent, le cachent dans les latrines les plus dissimulées de l'âme » (3).

(3) HUYSMANS. (En rade, page 150).

II

Si bizarre que cela puisse paraître, c'est aussi dans le fond de la personnalité innée affectivo-instinctive qu'il y a le germe de l'imagination créatrice. « Dans tous les Arts, dit Anatole France, l'artiste ne peint que son âme. » Chez lui, il se produit un transfert symbolique entre ses tendances inconscientes et la substance de ses créations. Après Condillac et Pierre Janet, Freud a magistralement développé l'influence de la vie inconsciente sur le conscient.

Chez les hommes de talent, les tendances impulsives de la vie psychique provenant des profondeurs de l'inconscient s'épanouissent à la surface et se transforment en œuvres d'art par le jeu muet de la sublimation. Chez eux donc, l'imagination créatrice n'est que « l'épanchement du Songe dans la vie réelle » (Gérard de Nerval).

En effet, tout ce qui meut l'esprit et tout ce qui crée, éclot dans l'intimité de la vie instinctive. Les aptitudes réalisatrices et les sublimations morales n'en sont que la dérivation.

La Psychiatrie moderne a suffisamment insisté sur les origines affectivo-instinctives de l'Art, et Kretschmer (4) a pu écrire sur ce sujet : « Avec son caractère affectif fortement sensuel, l'Art est, après la Religion, celle des formations sublimées qui s'attache par les liens les plus solides à la base impulsive de la vie psychique. Ce qui communique un souffle de vie à la poé-

(4) KRETSCHMER. *Psychologie médicale*.

sie et aux Arts plastiques, soit dans leur expression directe, soit dans leurs diverses sublimations, c'est l'atmosphère affective érotique dans laquelle ils baignent. Souvent des quantités d'énergie érotique se transforment directement en productions artistiques de grande valeur, et c'est ainsi que l'on peut établir un rapport dynamique incontestable entre la force affective exaltée des héroïnes de Gottfried-Keller et les malheurs qui ont rempli la vie du poète. »

Nous voici donc loin des conceptions métaphysiques de Lombroso et Nordau. L'étude du tempérament et de la constitution affective, nous fournit les éléments nécessaires pour l'édification d'une théorie psychogénétique du génie littéraire.

Mais, malgré leur supériorité manifeste, la base impulsive de telles productions artistiques n'est pas moins évidente. C'est seulement sous cet angle que l'on doit envisager la parenté entre le génie et la névrose, selon que la sublimation aura été complète ou incomplète, et on saisira ainsi « les rapports possibles entre la création, la perversion et la névrose » (Freud) (5).

III

Pourtant, on s'indigne que les médecins tentent l'analyse du génie et affirme avec C. Maclair que: « ce sont les demi-savants qui s'évertuent à chercher dans la vie des grands cerveaux, les preuves de l'anormalité du génie » (6). De son côté, André Thibaudet (7) n'a

(5) S. FREUD. Trois essais sur la théorie de la Sexualité.

(6) C. MACLAIR. La vie amoureuse de Baudelaire. Paris, 1927.

(7) A. THIBAUDET. La psychanalyse et la critique. *Nouvelle Revue Française*. Avril 1921.

pas hésité à invoquer la verve sarcastique de Molière : « Il existe, écrit-il, toute une littérature médicale sur la nature des écrivains et des artistes, elle est d'une misère lamentable et le seul nom de docteur placé sur un livre de ce genre, nous met en fuite, parfois injustement, et nous fait invoquer le secours de Molière. »

Sans prétendre que tous les artistes et les hommes de lettres aient été des névropathes, il est certain qu'un grand nombre d'entre eux présenta des troubles psychiques manifestes. Personne ne conteste plus à l'heure actuelle qu'Edgard Poë n'ait été dipsomane et que son œuvre ne reflète les hallucinations terrifiantes du délire alcoolique. Swendenborg a été un paranoïaque mystique d'après Gilbert-Ballet. Guy de Maupassant usait des toxiques et, de plus, il est mort de P. G. (8). Enfin, une foule de poètes et de romanciers du XIX^e siècle : Gérard de Nerval, Musset, Baudelaire, etc., ont été des déséquilibrés, des névropathes, dont l'état mental se dévoile défectueux malgré l'égide protectrice de l'Art...

Du reste, il est grand temps de faire une révision sérieuse de la thèse purement intellectualiste qui considère le génie comme une entité psychique mystérieuse, déclenchée miraculeusement par une force providentielle... On sait actuellement que la phase hypomaniaque des Psychoses circulaires excite la force créatrice. Les toxiques produisent le même effet. On observe au début de la P. G. une productivité extraordinaire de l'imagination. Si l'on pousse plus loin l'analyse, on constate que la constitution affective de l'artiste y

(8) P. VOIVENEL et L. LAGRIFFE. La folie de G. de Maupassant, 1929.

joue le premier rôle. Nous avons suffisamment insisté sur l'origine affectivo-instinctive de la production artistique, sur le rôle de la sublimation et les rapports inéluctables qui unissent la névrose, la perversion et la puissance créatrice.

C'est ainsi que l'on a pu approfondir le mécanisme intime de la psychodynamique et saisir les origines profondes du génie. Celui-ci représente la synthèse de toutes les forces qui se partagent notre personnalité et surtout des forces impulsives qui sommeillent dans la profondeur du psychisme inconscient. Ce n'est donc que par l'étude médico-psychologique du tempérament et de l'état affectif que l'on arrivera à résoudre les problèmes qui s'y rattachent. La littérature, émanation des esprits supérieurs, n'a fait que se plier à cette nouvelle interprétation psychologique. La médecine de l'esprit y a jeté un coup d'œil perspicace. Elle a scruté les éléments psycho-pathologiques du génie littéraire, et elle a établi que la névrose en est souvent un élément constitutif. C'est pour les médecins un devoir, dirions-nous, avec Rabelais, de présenter « sous une forme vivante, la vérité d'aspect difficile et scabreux ».

A ceux qui ont fait le reproche aux médecins de vouloir dépouiller les hommes illustres de leur prestige, nous répondrions en manière d'excuse que « c'est bien par admiration et par respect, que nous avons cherché à soulever le voile qui recouvre ce processus intellectuel supérieur et encore indéchiffré qui s'appelle : l'inspiration poétique (Bageroff) (9).

(9) BAGEROFF. Eléments psycho-pathologiques de l'imagination créatrice. *Archives de Neurologie*. Mai 1914, n° 5.

Une étude de ce genre se heurte fatalement à des obstacles insurmontables, car on ne dispose pour l'analyse médico-psychologique et pour l'édification « du diagnostic rétrospectif » que d'un mélange inextricable d'anecdotes, de légendes, de notes biographiques d'où le souci de la vérité médicale est soigneusement banni.

Pour Baudelaire, la question est encore plus complexe; ce comédien prenait des soins méticuleux pour dissimuler sa véritable personnalité, déroutant ainsi les laborieux efforts de ses biographes et de ses admirateurs.

Abusant de la méthode historique, Lombroso ⁽¹⁰⁾ émit sur un certain nombre de poètes et romanciers du XIX^e siècle, des diagnostics rétrospectifs mal établis.

Baudelaire fut considéré, à son tour, comme un paralytique général. Cette thèse a été reprise par Grasset ⁽¹¹⁾.

A la suite de leurs illustres devanciers, d'éminents médecins ont repris la question sur « le cas de Baudelaire » et chacun, selon son tempérament, donna son opinion personnelle : « Rémond, Voivenel, Cabanés, Michaut, Dupouy, Trial, Jacquemet, etc. ».

Le souci constant de la vérité et de la classification, les amena à des conclusions un peu trop hardies, nous semble-t-il, car, l'état mental d'un génie de cet ordre, échappe fatalement au cadre étroit de la clinique psychiatrique.

(10) L'homme de génie 1896.

(11) GRASSET. La supériorité intellectuelle et la névrose. *Clinique médicale de Montpellier*, 1903.

Le Docteur Toulouse ⁽¹²⁾, dont les beaux travaux sur Emile Zola et H. Poincaré resteront un monument d'étude psychiatrique, s'étonnait « devant certains jugements rétrospectifs édifiés sur les bavardages de famille » jugements que Lombroso et son Ecole furent les premiers à formuler.

Pour notre part, désireux surtout de ne pas pécher par excès de confiance, en la vie anecdotique du poète, nous ne nous servons, dans cette étude, que des faits apportés par des critiques dignes de foi. Du reste, les notes auto-biographiques de Baudelaire, et surtout son œuvre nous ont été d'un grand secours.

Car, suivant l'opinion du Docteur Cabanès, nous croyons qu' « une personnalité ne nous est pas seulement révélée par ce que nous en disent les biographes, mais encore par ce qu'elle laisse échapper d'elle-même, par ce qu'on devine à la lueur des intuitions furtives. »

Cette étude, à la suite de tant d'autres, n'envisage que le côté médical de la question. Que n'a-t-on pas déjà écrit sur Baudelaire?...

Cependant, il est certain qu'il fournira encore matière à des thèses et à des travaux éloquents, car, c'est le propre du génie d'être toujours une source inépuisable de suggestions et de déductions utiles.

IV

Nous avons divisé notre travail en quatre grands chapitres. Au premier, nous plaçons l'observation médico-psychologique de Baudelaire : Les antécédents

(12) D^r TOULOUSE. Emile Zola. Introduction, p. 24.

héréditaires, collatéraux et personnels, les diverses manifestations pathologiques, la vie, l'œuvre et le portrait. Nous y mettons en relief les faits seuls qui intéressent le médecin.

Suivant la classification ordinairement admise, nous étudions, dans le second chapitre, le tempérament : les sens, les instincts, les inclinations, réservant pour la troisième la description du caractère et des toxicomanies.

Enfin, dans la dernière partie, après une revue sommaire des facultés intellectuelles et de l'œuvre, nous faisons la synthèse des éléments mis en évidence par l'étude analytique et, suivant l'ordre naturel des choses, nous passons au dernier paragraphe de notre travail, consacré à la maladie et à la mort de Baudelaire.

Antécédents héréditaires de Baudelaire

Il est rare que le tempérament nerveux avec la prédominance de l'élément douloureux, avec les anomalies les plus extraordinaires dans la sphère de la sensibilité morale et des fonctions intellectuelles, ne soit pas le résultat de transmissions héréditaires, ou tout au moins d'une éducation vicieuse, d'un changement brusque dans les habitudes... Une impressionnabilité très grande, une excitabilité excessive, sont les principaux apanages de ces natures également remarquables par le contraste de leurs bonnes qualités et de leurs intolérables défauts.

MOREL.

*Lorsque par un décret des Puissances suprêmes
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé...*

Bénédiction « Fleurs du Mal »

Charles Baudelaire est né le 9 avril 1821, à Paris, « dans une vieille maison à tourelles » (1), 13, rue Hautefeuille, de l'union tardive du sexagénaire François Baudelaire et de la jeune Caroline Dufays.

François Baudelaire était fils de paysans des environs de Sainte-Ménéhould. Il a fait ses études au Séminaire, et se destinait au Sacerdoce. « Mon père, disait

(1) Fr. PORCHÉ. *La vie douloureuse de Baudelaire*. Paris, Plon, 1927.

Charles, avait porté la soutane, je suis donc fils d'un prêtre. » Cependant, vers 1780, à peine âgé de vingt ans, François est venu s'installer à Paris, où il espérait déployer ses goûts artistiques. « Il se sentait du goût pour la peinture, écrit Raynaud, et l'ambition pour y réussir. »

D'abord répétiteur au Collège de Sainte-Barbe, il est entré peu après chez le duc de Choiseul Praslin, en qualité de précepteur. Cette situation lui a assuré la considération et l'amitié de Cabanis et de Condorcet, il a même figuré souvent chez Helvétius.

Pendant la Révolution, François a fait preuve de caractère et d'esprit. Il a secouru ses amis et il a partagé avec Choiseul-Praslin, les maigres revenus que lui assuraient ses leçons de dessin. Sa veuve le représente « infatigable dans ses démarches, courant jour et nuit les tribunaux » bravant pour son compte le péril de la mort.

Physiquement, il était d'une constitution solide et distingué par ses qualités « de visuel » ; c'est à lui que son fils dûit l'une de ses principales facultés d'artiste. Intelligent et de bonne humeur, ses intimes, nous dit Raynaud, aimaient à le comparer à La Fontaine. En effet, François Baudelaire « offrait l'image d'un homme fin, courtois, adroit, maître de lui, sans tares apparentes. » Mauclair.

Il s'est marié pour la première fois avec Rosalie Janin, dont il a eu un fils : Alphonse-Claude. Celui-ci n'a joué aucun rôle dans la vie du poète. Leurs relations étaient froides : ils ne se voyaient presque jamais. « Ma répulsion à l'égard de mon frère, a écrit Baude-

laire, est si vive que je n'aime pas entendre demander si j'ai un frère. J'aime mieux les gens méchants qui savent ce qu'ils font, que les braves gens bêtes. Sa nullité politique et scientifique, ses opinions cyniques sur les femmes, tout me le rend étranger .»

Alphonse est mort d'un ictus d'hémorragie cérébrale, en 1860 (Crépet).

A la fin de la Révolution, François est devenu chef de bureau à la Préture du Sénat. Jusqu'à la Restauration, il a honnêtement mené sa vie de bureaucrate, et il ne se retira de ses fonctions que plus tard, avec une pension réglée correctement jusqu'à la fin de ses jours. Sa femme mourut en 1814 et après cinq ans de veuvage, il se remaria avec la jeune orpheline Caroline Dufays, protégée de son ami Pérignon, ancien collègue à Sainte-Barbe.

C'est de cette union disproportionnée et tardive que le poète est né.

François est mort à l'âge de 68 ans, d'une affection probablement cérébrale. (Cabanès) (2).

Il semble donc avoir été exempt de tares ou d'infirmités nerveuses quelconques, et, de ce côté, il n'y a rien qui indique l'origine paternelle de l'hérédité lourde du fils. Cependant, François était d'un tempérament sensuel prononcé. Le choix de ses peintures porte sur des tableaux représentant des scènes lubriques. Camille Mauclair voit dans la sensualité du père, le germe de la névropathie qui, plus tard, assaillira le fils.

Mais du côté de ses ascendants maternels « les tares

(2) D^r CABANÈS. I. Le mal mystérieux de Baudelaire. *Pro-Médico*, 1927, n° 5.

nerveuses » sont plus saillantes. Charles a noté dans *Mon cœur mis à nu* : « Mes ancêtres fous ou maniaques, dans des appartements solennels, morts tous victimes de leurs passions furieuses ! »

Sa mère, Caroline-Archimbault Dufays, naquit à Londres. Son père, officier sous Louis XVI, a été, d'après Crépet (3), le dernier descendant d'une noble famille anglo-normande, parvenue à la déchéance. Bientôt orpheline, elle fut accueillie par les Pérignon, amis intimes de François Baudelaire. Peu après la mort de ce dernier, Caroline se remaria avec le commandant Aupick, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur et aide de camp du prince de Hohenlohe.

Elle était d'un tempérament nerveux, hyperémotif et sujette à des accès de mélancolie anxieuse. « Que de fois la vit-on, sous prétexte d'une migraine, s'esquiver du bruit plus vite, et remonter à sa chambre, où, n'ayant que la nuit seule pour confidente, elle pouvait débrider ses mélancolies et laisser libre cours à ses larmes (4). » (Raynaud). Ses lettres reflètent aussi cet état permanent d'anxiété et de pessimisme. Elle prenait des crises nerveuses de nature indéterminée. Elle souffrait des yeux. Enfin, elle a été internée dans une maison de santé, pendant plusieurs mois.

La finesse de son esprit faisait contraste avec l'état particulièrement fragile de son système nerveux. Elle est morte âgée, probablement paraplégique et délirante, « assaillie, nous dit Raynaud, de superstitieuses fu-

3) Œuvres Posthumes de Baudelaire : Etude biographique, par CREPET. Paris 1887.

(4). ER. RAYNAUD. Les parents de Charles Baudelaire. *Mercur de France*, 15 août 1921.

reurs et de folie mystique ; pour désespérer de son salut et s'imaginer que les lueurs de l'horizon incendié étaient déjà, en vue de son expiation suprême, les flammes de l'enfer qui venaient la chercher ».

Il y a donc du côté maternel des tares constitutionnelles importantes dont on doit tenir compte. D'autre part, la différence d'âge entre les deux époux, n'est pas conforme aux règles de l'eugénétique : trente-quatre ans de différence !

Baudelaire lui-même en fait spécialement mention : *« Je suis malade, écrivait-il à un ami, j'ai le tempérament exécrable, par la faute de mes parents. Je m'effiloche à cause d'eux. Voilà ce que c'est d'être l'enfant d'une mère de 27 ans et d'un père âgé de 62 ans. Pense donc 35 ans de différence ! Tu me dis que tu fais de la physiologie avec Claude Bernard, demande donc à ton Maître ce qu'il pense du fruit hasardeux d'un tel accouplement ! »*

Enfin, la fragilité particulière du système nerveux chez ses ascendants doit être également retenue. Alphonse Baudelaire est mort d'hémiplégie. Mme Aupick de paraplégie. Baudelaire lui-même est mort d'hémiplégie droite avec aphasie.

En conclusion, dans les antécédents héréditaires du poète, il y a trois points essentiels qui nous indiquent l'origine de son ascendance névropathique ⁽⁶⁾ : le tempérament sensuel du père, la constitution émotive de la mère, la fragilité spéciale du système nerveux chez ses

(5) ER. RAYNAUD. Ch. Baudelaire. Garnier 1922.

(6) Depuis LEGRAND-DU-SAÛLE, nous savons que l'hérédité est essentiellement polymorphe et que les maladies et les diathèses mentales se transforment, en se transmettant.

ascendants dont plusieurs membres sont morts de lésions cérébrales ou médullaires. Comme l'a dit Cabanès, « Le mal qui emporta le fils, est celui qui emportera la mère, comme il avait mis en terme l'existence du frère. »

Cette « diathèse » particulière du système nerveux n'implique pas forcément l'idée de la spécificité héréditaire. Du reste, Baudelaire a contracté « le mal » pendant sa vie de bohème, âgé à peine de vingt ans.

La destinée

*Le Poète est semblable au Prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer
Exilé sur le sol au milieu des huées.
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.*

L'Albatros.)

Cette brève esquisse biographique n'a pas la prétention d'être une exposition détaillée de la vie du poète. Nous tâcherons seulement d'y mettre en relief les principales particularités de son tempérament et de discuter au point de vue médical les données fournies jusqu'à présent par ses biographes.

Charles Baudelaire est âgé à peine de sept ans quand il perd son père — 10 février 1827 —. Sa première enfance s'écoule à côté de sa mère « dans la petite maison blanche, mais tranquille ». Son père adoptif nommé lieutenant-colonel, est envoyé à Lyon. C'est à Lyon que Baudelaire passe quatre ans comme interne au

Collège Royal. En 1836, Aupick, nommé à l'état-major de Paris, ramène les siens à la capitale. Charles est conduit au Lycée Louis-le-Grand. Après trois ans de scolarité, il est renvoyé du Lycée pour une affaire scandaleuse qui reste un point mystérieux dans son esquisse auto-biographique.

Quelque temps après il obtient son baccalauréat et : « la tradition veut que Baudelaire ait dû son succès à ses intelligences avec la ménagère d'un examinateur ! » (Crépet).

Son tempérament, ainsi que les principales tendances de son caractère se dévoilent pendant cette période de son existence. Il passe alors son temps dans une mélancolie pesante, loin de ses camarades. « Après 1830, le Collège de Lyon : coups, batailles avec les professeurs, lourdes mélancolies » ; et encore « *Sentiment de solitude dès mon enfance malgré la famille et au milieu des camarades surtout, sentiment de destinée éternellement solitaire. Cependant goût très vif de la vie et le plaisir.* » (Mon cœur mis à nu.)

D'après certains condisciples, Baudelaire apparaît comme un cerveau « fêlé » aimant à réciter des vers de Hugo et de Lamartine, un garçon singulier, et exalté par la poésie. « C'était un esprit, écrit Charles Cousin (7), exalté, plein parfois de mysticisme et parfois d'une immoralité et d'un cynisme qui dépassait la mesure. En un mot c'était un excentrique transporté d'enthousiasme pour la poésie, récitant des vers de Hugo et de Gau-

(7) In biographie, CRÉPET.

tier à tout propos et pour moi et beaucoup de nos camarades, c'était une cervelle à l'envers. »

Son professeur au Lycée Louis-le-Grand remarque « son attitude originale et frappante ». Pour Asselineau, ami intime de Baudelaire, c'est à cette époque que remonte « la théorie de l'étonnement ». Grâce à son intelligence et malgré la médiocrité de son effort, il obtient des prix au concours de composition de vers latins ⁽⁸⁾. Nous ne savons pas pour quel motif il est renvoyé du lycée. Est-ce un scandale de perversion sexuelle ? Il est difficile de l'affirmer, malgré l'avis contraire de M. Jacquemet ⁽⁹⁾.

A cette époque remonte aussi sa vocation d'artiste. Ce grand visuel note quelque part : « les images, ma grande, ma primitive passion ». Certains de ses poèmes datent de cette époque. D'après Emile Deschanel ⁽¹⁰⁾, c'est pendant les classes de mathématiques que Baudelaire compose ses vers.

Nous avons évidemment de la peine à reconnaître dans ce tableau succinct, l'image du futur auteur des « *Fleurs du Mal* ». Pendant l'enfance la personnalité n'est pas encore marquée, et la constitution individuelle se laisse vaguement entrevoir. Cependant déjà Baudelaire montre des tendances égocentriques et perverses. Il aime la solitude et s'éloigne volontiers de son entourage. Ceux qui l'ont connu à cette époque le qualifient

(8) LEMONNIER. Baudelaire au lycée Louis-le-Grand. *La Grande Revue*, sept. 1921.

(9) JACQUEMET. De l'état mental de Baudelaire. Thèse de Bordeaux, 1922.

(10) *Journal des débuts*. 1863.

d' « original et d'excentrique ». Il est aussi instable, son effort est peu soutenu et il éprouve de la difficulté à s'adapter à la vie collective de l'école.

Il nous paraît donc que c'est alors que se montre chez lui un certain déséquilibre constitutionnel et habituel aux enfants anormaux. Aussi choque-t-il par ses tendances mélancoliques et égocentriques : « c'est le repliement en soi, » dirions-nous avec Kretschmer. Cette instabilité de caractère accompagnée d'un état dépressif et anxieux le rendent inadaptable au milieu collectif. Par contre, il se fait remarquer par son intelligence précoce et son talent génial qui en même temps fait son éclosion.

Un événement survient au cours de son enfance qu'il ne peut supporter, « un changement brusque dans les habitudes » dirions-nous avec Morel : c'est le second mariage de sa mère, qui représente une date capitale dans la vie morale du poète. Certains de ses biographes exagèrent peut-être son importance. Cependant il est certain que Baudelaire en gardera un douloureux souvenir. Il le reprochera plus tard à sa mère : « *Quand on a un fils tel que moi, on ne se remarie pas.* » Il souffre de rancune et de jalousie, car sa mère est pour lui « l'idole et la camarade » auprès de laquelle « il éprouve des sensations informulées et délicieuses » (Mauclair). Le Poète ressent dès lors une profonde répulsion pour son beau-père. A mesure qu'il grandira, « il en arrivera aux fureurs d'Oreste vengeant son père sur sa mère, aux folies d'Hamlet rêvant au moyen de tuer l'usurpateur

qui s'est installé dans le lit de sa mère et a volé la couronne paternelle » (Mauclair) (11).

Cette disposition affective rappelle dans son ensemble le choc psycho-sexuel de l'enfance auquel Freud a donné le nom de complexe d'Œdipe. Baudelaire a aimé sa mère, et, dans son esprit tourmenté, il gardera toute sa vie l'image de son « élégance » et l'enivrement de son « parfum ».

Sa répulsion pour son beau-père trouverait son explication dans le refoulement de cet « affect » douloureux et inconscient.

« Il y a eu dans mon enfance, écrit-il à sa mère, une époque d'amour passionné pour toi. Ecoute, et lis sans peur. Je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre, tu sortais d'une maison de santé où tu avais été reléguée, et tu me montras, pour me prouver que tu avais pensé à ton fils, des dessins à la plume que tu avais faits pour moi. Plus tard la place Saint-André-des-Arts, à Neuilly, des longues promenades, des tendresses perpétuelles. Ah! ça a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles. Je te demande pardon d'appeler le bon temps celui qui a sans doute été mauvais pour toi. Mais tu étais uniquement à moi et j'ai été toujours vivant en toi. Tu étais à la fois mon idole et ma camarade. » 1866: lettres à sa mère.

Nous reviendrons plus loin sur cette importante question qui semble avoir joué un rôle considérable surtout dans l'évolution de son instinct sexuel. Il est certain que les chocs psycho-sexuels laissent des traces indélébiles

11) Loc. cit., p. 35.

sur le psychisme encore malléable de l'enfant. A l'âge adulte on en retrouve encore leurs traces. Mais pour ne pas systématiser à la manière des disciples de Freud, nous pouvons dire, dès maintenant, que ce ne fut qu'un événement d'ordre secondaire. Son rôle n'est en rien comparable à celui de l'hérédité chargée et des toxoinfections diverses ⁽¹²⁾ qui, plus tard, ébranleront profondément sa constitution psychique.

En résumé, il nous semble que Baudelaire montre pendant cette période une instabilité nerveuse, une sensibilité raffinée et inquiète, reposant sur un fond de dépression et d'anxiété constitutionnelles.

La Jeunesse

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage..
L'Ennemi.

Baudelaire est âgé à peine de dix-neuf ans lorsqu'il finit ses études secondaires. Il refuse froidement à ses parents d'entrer dans la carrière diplomatique. Il veut être poète, et rien de plus. En attendant il se livre à la flânerie, à la vie de café, à cette existence débauchée à laquelle s'était depuis longtemps habituée la bohème littéraire de son époque.

Il renoue son ancienne camaraderie avec G. Levavasseur et E. Prarond et note dans son auto-biographie : « Vie libre à Paris, premières liaisons littéraires. »

(12) (Opium, haschisch, syphilis.)

Quelques-uns de ses poèmes portent la 'marque des principaux événements de sa jeunesse. Il y relate ses amours coupables dont il conservera plus tard le douloureux souvenir. Sa maîtresse s'appelle Sarah, c'est une prostituée de basse classe, d'origine juive. A son sujet il écrit :

Elle louche, et l'effet de ce regard étrange
Qu'ombragent de longs cils noirs, plus longs que ceux d'un
[ange,
Est tel que tous les yeux pour qui l'on s'est damné
Ne valent pas pour moi son œil juif et cerné.

C'est ainsi que plus tard, à l'aide de cette faculté évocatrice, si développée chez lui, il se remémora celle qu'il appelait familièrement Louchette :

Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive
Comme au long d'un cadavre, un cadavre étendu...

Il y en a aussi d'autres : « La Mendiante Rousse », que le peintre Deroy peignit en petite guitariste :

Blanche Fille aux cheveux roux
Dont la robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté
Et la beauté...

C'est à ce moment que le poète se découvre une affection syphilitique, accident douloureux et capital dont parlent longuement ses biographes. Le poète n'en sera jamais guéri. Il présentera, à des intervalles plus ou moins longs, des manifestations diverses sur le compte desquelles il ne se fera point d'illusion. Le mal progressera à bas bruit pour aboutir finalement précédé de quelques « coups de cloche » à l'attaque définitive par

thrombose ou hémorragie de l'artère sylvienne ⁽¹³⁾. Cette affection jouera un grand rôle dans sa vie : elle sera la cause de son énervement au déclin de sa carrière et l'origine de cette asthénie syphilitique, dont il souffrira quelque temps avant sa mort. Elle donnera aussi un coup de fouet à ses dispositions latentes de dépression et d'anxiété, que nous retrouverons souvent à la base de la plupart de ses productions littéraires. Pour le moment, le poète n'a pas l'air de s'en inquiéter. Voici un distique sarcastique, son épitaphe, composé probablement à cette occasion :

Ci-gît qui, pour avoir par trop aimé les gaupes,
Descendit jeune encore, au royaume des taupes !

Plus tard, il l'annoncera froidement à sa mère :
« *Etant jeune, lui écrira-t-il, j'ai eu une affection vérolique.* »

A cette époque remonte aussi sa religion du dandysme, de ce dandysme dont il se fait l'apôtre dévoué. Peu mondain, mais d'une élégance vestimentaire impeccable, il étonne la bonne foi de ses intimes par l'originalité déconcertante de ses propos et de ses gestes et par la britannique affectation d'un aplomb imperturbable. Prarond a laissé la note suivante : « Je le vois encore descendre l'escalier de la maison Bailly ⁽¹⁴⁾, mince, le cou dégagé, un gilet très long, les manchettes intactes, une légère canne à petite pomme d'or à la main et d'un pas souple, lent, presque rythmique. »

(13) RÉMOND et VOIVENEL. Le génie littéraire. Ch. Baudelaire. Paris, 1912.

VOIVENEL. Littérature et folie. Thèse de Toulouse, 1908.

CABANES. Loc. citat.

(14) BALZAC parle longuement de cette pension de famille, dans « *Le Père Goriot* ».

Il devient la victime des mauvaises habitudes contractées en compagnie de la bohème littéraire et sa volonté affaiblie se prête mal à un effort soutenu. Malgré ses projets de travail, il continue toujours sa vie de libertin et s'adonne à l'alcool. Poussé par le remords, il écrit à sa mère : « Même pour s'abrutir, il faut de l'argent. »

Mais la crise familiale éclate. Pour le détacher de ses habitudes de café et de flânerie et « pour donner un autre cours à ses idées, où il s'entêtait, on le fit voyager » (Th. Gautier) (15).

Le navire doit faire voile sur Calcutta. Pris d'un ennui morne pendant la traversée, le poète rentre en France, après un voyage de dix mois. Il rapporte des pays exotiques des images lumineuses et ensoleillées qu'il rappellera dans ses poèmes.

Dès son retour, il donne libre cours à sa mythomanie : il étonne la naïveté de ses camarades par des racontars extraordinaires sur les mœurs particulières des marins et la manière de vivre aux Indes. Il y relate aussi en de menus détails ses amours avec les femmes de couleur, et son métier de marchand de bœufs ! Maxime du Camp, dupe des mystifications du poète, atteste ces extravagances dans ses « Souvenirs littéraires ».

Suffisamment riche alors, il s'installe à l'hôtel Pimodan, où il mène une vie de luxure et de débauche. C'est là que Baudelaire goûte les délices des paradis artifi-

(15) TH. GAUTIER. Portraits contemporains. Ch. Baudelaire. Charpentier, 1874.

Th. GAUTIER. Notice aux « Fleurs du Mal ». (Edition définitive.)

ciels. Th. Gautier ⁽¹⁶⁾, qui est aussi membre du club, laisse une description admirable de ses hallucinations personnelles, produites sous l'influence de la drogue verte.

Mais le maigre budget du poète ne saurait tolérer des dépenses de cet ordre. Au bout de quelque temps son patrimoine est réduit de moitié. Une action d'interdiction le prive du peu qui lui reste encore. M. Ancelle, membre du conseil de famille, est tenu à verser un revenu mensuel au poète, revenu insuffisant du reste.

A partir de ce moment, Baudelaire connaîtra toutes les misères et toutes les humiliations. Sa correspondance ⁽¹⁷⁾ n'est qu'un long chapelet de demandes d'argent : une véritable correspondance d'homme d'affaires.

Il empruntera de l'argent à sa mère, à ses amis, à la société des gens de lettres. Les poursuites de ses créanciers l'obligeront à changer de logement tous les quinze jours, tous les mois.

Sa fécondité littéraire est, pour ainsi dire, minime. Au milieu de ce désordre moral et financier naissent quelques rares poèmes qui figureront, plus tard, dans les « *Fleurs du Mal* » ⁽¹⁸⁾.

Cet état de choses est encore plus pénible, car Jeanne Duval, la Vénus noire, le tourmente de ses exigences et de ses perpétuelles demandes d'argent.

Un événement capital est à noter pendant cette période (1845), sa tentative de suicide : « Je me tue, écrit-

(16) Th. GAUTIER. Un club de haschischins. *Revue des Deux Mondes*. Février 1846.

(17) Lettres de Ch. Baudelaire (1841-1866).

(18) MOUQUET. Vers retrouvés de Ch. Baudelaire. Paris, 1929.

il à un ami, car je suis inutile aux autres et dangereux à moi-même. »

Les baudelairiens (19) n'y voient qu'une des nombreuses mystifications du poète, un petit moyen de soustraire de l'argent à sa mère. Nous nous permettons de ne pas nous rallier à cet avis, pour des raisons que nous développerons dans le chapitre suivant.

En somme le tempérament du poète se montre défectueux dès son premier contact avec la vie. La débauche, la boisson, les toxicomanies diverses (opium, haschisch) gagnent de jour en jour sa volonté affaiblie et désorganisent sournoisement son système nerveux déjà constitutionnellement fragile. L'infection syphilitique et les difficultés matérielles de la vie exagèrent encore sa détresse morale.

Sa première tentative de suicide est le signal symptôme d'un état dépressif ultérieur. Baudelaire va se complaire dans un sentiment profond de dégoût de la vie qui s'exagérera jusqu'à des idées d'auto-destruction dont il aura la hantise jusqu'à la fin de ses jours (20).

L'Age adulte

Voilà que j'ai touché l'automne des idées...

Baudelaire débute dans le monde littéraire par le Salon de 1845. Il y dévoile un tempérament d'artiste

(19) Alphonse SECHÉ. La vie des fleurs du mal. (Les grands événements littéraires, p. 33.)

(19) E. PORCHÉ, p. 104.

(19) MAUCLAIR, loc. cit., p. 85.

(20) TRIAL. La maladie de Baudelaire. Thèse Paris, 1926.

de premier ordre. Les dessins de Daumier, les tableaux de Delacroix, la musique wagnérienne ⁽²¹⁾ trouvent dans sa personne leur ardent défenseur.

Des poèmes et des articles paraissent dans le *Corsaire Satan*, le *Figaro*, la *Revue des Deux-Mondes*, poèmes et articles où il donne sa pleine mesure de poète et de critique d'art.

La Révolution de 1848 le surprend, le fusil à la main et criant: « *Il faut aller tuer le général Aupick.* » Cette folie révolutionnaire dure trois ans. Plus tard, il notera dans ses journaux intimes: « Mon ivresse de 1848. Les horreurs de juin. Folie du peuple et folie de la bourgeoisie. Amour naturel du crime. »

Le travail interrompu recommence et l'année 1855 marque une date dans sa vie intellectuelle. Jusqu'en 1860, c'est la période féconde de son génie. A partir de cette date, sa santé fragile ne lui permettra aucun effort. Mais sa production est lente. Il est faible, paresseux, reculant devant un effort de longue haleine. De plus, l'extrême conscience dont ce puriste entoure son travail devient l'adversaire même de sa fécondité, obsédé comme il l'est par ce que Paul Valéry appelle « le mal aigu de la précision ».

En 1857, grand événement littéraire : les *Fleurs du Mal* annoncées depuis peu, font leur apparition.

La même année, Baudelaire comparaît devant le tribunal correctionnel : il est condamné pour offense à la morale publique et aux bonnes mœurs. En ce qui touche

(21) Max LEROY. Les premiers amis français de Wagner. *Revue Musicale*. 1^{er} oct. 1923.

le délit à la morale religieuse « le tribunal renvoie les prévenus des fins de poursuite ».

La traduction des Histoires extraordinaires d'Edgar Poë, *Les Paradis artificiels*, *Les Petits poèmes en prose* apparaissent successivement, marquant la fin de sa production littéraire.

Mais, déjà, la déchéance est proche.

Cet effort soutenu et patient cette vie misérable et désordonnée entraînent des effets désastreux pour sa santé. Depuis 1850, l'habitude de l'opium le rend malade. « J'ai été gravement malade, comme vous le savez. *J'ai l'estomac passablement détraqué par le laudanum.* »

Les ennuis de toutes sortes, les déboires, la détresse financière, la vie irrégulière de la bohème, l'influence épouvantable de la Vénus Noire, représentent autant de causes d'ordre moral, que son intoxication chronique par l'opium, le haschisch et son ancienne spécificité mal soignée en représentent d'ordre physique.

C'est ici que se place, du reste, un événement un peu spécial dans la vie amoureuse du poète, événement témoin d'une profonde atteinte dans sa sensibilité génitale; nous voulons parler de son malheureux amour pour **Mme Sabatier...**

...Alors... dégoûté de tout, il quitte la France pour aller se fixer à Bruxelles (printemps 1864). C'est pour changer de milieu, mais pour faire aussi des conférences sur Delacroix et sur Th. Gautier.

Le cauchemar de la mort lui effleure de nouveau l'esprit. Il arrive au bord du précipice, mais il recule épouvanté : Il pense à sa mère, veuve depuis longtemps et se torture de remords, à Jeanne Duval, « sa paralytique » malade dans une maison de santé, à Paris.

Mécontent de tous et exaspéré de rancune, il est aux prises avec les gens de lettres de Bruxelles. et dans la *Belgique vraie* donne libre cours à de véritables sentiments de haine « Beaux-arts, pas de composition, ou composition ridicule — sujets ignobles ».

« Les Belges mesurent la valeur des artistes au prix de leurs tableaux. »

« Jugez ce que j'endure, écrit-il à M. Ancelle, dans ce pays où les arbres sont noirs, et où les fleurs n'ont aucun parfum. » 13 octobre 1864.

Ces modifications du caractère et cet énervement, s'accompagnent de malaises physiques, de céphalées pénibles, d'étourdissements, de chutes avec perte momentanée de la connaissance. Sa maladie gagne progressivement du terrain. L'analyse de ses lettres depuis 1864 ne laisse aucun doute sur l'origine et la cause de ces troubles cérébraux : « *Je vous écris, dans le répit que me laisse une de mes crises qui sont si violentes quelquefois, que ce matin, il m'a fallu plus d'une heure pour déchiffrer votre lettre.* » 5 février 1865; lettre à Ancelle.

Il se plaint aussi d'un état soporeux qui le fait douter de ses facultés, ce qui « *l'irrite plus que tout, plus que la misère et la bêtise dont il est environné* » : lettre à M. Ancelle, 26 novembre 1865.

Comme nous le verrons plus loin, « cet état soporeux, ces crises », dont il précisera ailleurs les caractères représentent les « coups de cloche » prémonitoires, et habituels aux troubles de la circulation cérébrale à la suite des lésions artérielles d'origine spécifique.

L'ictus définitif ne tarde pas.

Au cours d'une visite dans la cathédrale de Namur, accompagné de ses amis, Poulet-Malassis et Rops, il chancelle subitement, pris d'un violent étourdissement et s'abat sur la marche.

Par la suite, l'aphasie motrice s'installe. Les mots n'appartiennent plus à ce prince du verbe. Aujourd'hui, le magicien, dans une impuissance de vieillard ne peut que prononcer des mots d'une syllabe « *cré nom... cré... nom...* ». Cette langue dont il a su posséder à fond les plus secrets détours, lui fait défaut.

Charles Baudelaire est mort un an après, le 31 août 1867, à Paris, dans la maison de santé du Docteur Dubois, 1, rue du Dôme.

Le portrait

Le portrait du poète encore jeune est admirablement dépeint par Théodore de Banville dans « Les nouveaux camées parisiens ». Qu'il nous soit permis de le reproduire ici :

« Le sourcil est pur, allongé d'un grand arc adouci et couvre une paupière orientale, chaude, vivement colorée; l'œil long, noir, profond, d'une flamme sans égale, caressant et impérieux, embrasse, interroge et réfléchit tout ce qui l'entoure; le nez gracieux, ironique, dont les plans s'accusent bien et dont le bout un peu arrondi et projeté en avant fait tout de suite songer à la célèbre phrase du poète :

Comme l'âme des autres hommes voltige sur la musique
La mienne, ô mon amour, nage sur ton parfum !

« La bouche est arquée et raffinée déjà par l'esprit mais pourprée d'une belle chair qui fait songer à la splendeur des fruits. Le menton est arrondi, mais d'un relief hautain, puissant comme celui de Balzac. Le front haut large, magnifiquement dessiné s'orne d'une noire, épaisse et charmante chevelure, qui naturellement ondulée tombe sur un col d'Achille ou d'Antinoüs. »

Mais quelle différence, avec celui de Baudelaire intime des derniers jours !...

« Le poète est assis, vu de face, revêtu d'un épais paletot, boutonné jusqu'au col, la main gauche en poche. La droite nerveuse et marquée de fortes veines tient un cigare à demi fumé, la manche de chemise apparaissant. Superbe, au front puissant et dévasté. Le regard est cruel et fouilleur. Les lèvres amères coupées en blessure de sabre qu'encadre le double sillon durement creusé des rides profondes. »

Il est à noter que l'étude de son portrait au point de vue anthropométrique ne suggère aucune idée relative aux signes de la dégénérescence physique (déformations craniennes, inégalité faciale etc.).

Nous nous en abstenons donc volontiers puisque les déductions anthropométriques qui en résulteraient, basées uniquement sur l'étude du portrait, ne sauraient être valables ²².

En résumé, l'étude des anamnétiques de Baudelaire, de sa vie et de son œuvre, nous force d'admettre la base héréditaire de son déséquilibre mental.

(22) Le portrait graphologique du poète, n'entre pas dans le cadre de notre étude. Que l'on veuille bien se rapporter à l'article que M. J. BRIEU, consacra sur ce sujet, *Mercur de France*, 1918, p. 373.

Les chocs moraux de toutes sortes, les difficultés matérielles de la vie, les intoxications diverses ont contribué à l'ébranlement de son système nerveux déjà battu en brèche par le tréponème.

Avec plus de précisions, nous constatons chez lui des troubles importants de la constitution affectivo-émotive : (sentiment de dépression, dégoût de la vie, tentatives de suicide, émotivité morbide) et des troubles du caractère, dans le domaine de l'activité et de la volonté.

L'affection syphilitique a joué dans sa vie un rôle important dont nous reparlerons plus loin. C'est à cet accident de jeunesse que le poète doit ses tourments des dernières années et sa mort prématurée.

CHAPITRE II

Les sens

Nous allons maintenant procéder à l'étude analytique du tempérament de Baudelaire. Cette étude fera l'objet du deuxième et du troisième chapitres de notre thèse.

Dans le quatrième chapitre, nous ferons la synthèse des éléments mis en évidence par l'étude analytique et nous tâcherons de les définir, sans toutefois tomber dans l'excès systématique et artificiel des classifications.

Le rôle primordial des sens dans la vie psychique et intellectuelle est incontestable. A l'état pathologique, les troubles du sentiment forment le noyau central de la psychonévrose. Depuis les troubles sensitivo-sensoriels élémentaires, jusqu'aux idées obsédantes, et aux phobies, ce sont toujours les mêmes sens en cause : « C'est par le sentiment, écrit Th. Ribot, et non par l'intelligence, que se produit en nous, tout changement durable, bon ou mauvais, normal ou morbide » (1).

Nous ne savons pas de quelle façon, et avec quelle intensité Baudelaire réagit aux excitations extérieures.

(1) Th. Ribot. *L'hérédité psychologique*. 1887,

L'observation directe, seul moyen scientifique, est inapplicable dans le cas particulier. Nous sommes donc obligés de nous cantonner dans l'étude de ses notes, de son œuvre et enfin, des écrits que nous ont laissés ses biographes.

Il en résulte que Baudelaire fut un visuel et en même temps un olfactif au premier chef.

Il fut le premier à découvrir « de nouvelles associations poétiques : les olfactives » (Lombroso) (2).

Etudions d'abord sa faculté visuelle :

Elle fut primordiale.

S'il excella comme critique d'art, c'est à son talent de visuel qu'il le dû (3). Son œuvre en porte étrangement l'empreinte.

« Le Masque » est inspiré par la statue d'Ernest Christophe; une autre œuvre du même artiste lui a inspiré la « Danse macabre » ; la Barque de Don Juan de Delacroix lui fournit le thème de son « Don Juan aux Enfers ».

D'autres encore, que nous évitons de mentionner pour ne pas augmenter démesurément la liste.

Que de nombreux poèmes, en effet, dont la lecture attentive produit la même impression qu'un tableau ! Voyez « Le Jeu » :

Autour des verts tapis, des visages sans lèvres
Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans dents
Et des doigts convulsés d'une infernale fièvre
Fouillant la poche vide ou le sein palpitant...

(2) César LOMBROSO. Loc. citat.

(3) Alph. SÈCHE. Loc. Citat., p. 94.

LÉON DAUDET. Les Pèlerins d'Emmaüs. Ch. Baudelaire Grasset, 1928.

LÉON DAUDET. Flambeaux. 1929.

Il fut hanté par des hallucinations visuelles. Nous en parlerons plus loin à l'occasion de sa toxicomanie, car les hallucinations en question sont imputables à son usage prolongé des toxiques : l'opium, le haschisch.

« Mon âme, ô mon amour, nage sur ton
parfum. »

Le sens olfactif est très développé chez lui. Son influence est encore complexe. C'est par le parfum que le poète évoque ses anciens souvenirs :

Guidé par ton odeur, vers de charmants climats
Je vois un port rempli de voiles et de mâts...

Les sensations olfactives sont, d'une façon générale, agréables. Mais, par cette curieuse manie de l'antithèse les parfums enivrants nagent à côté des odeurs malsaines de la « charogne décomposée ».

Dans le monde littéraire, des poètes et romanciers illustres furent hantés par des sensations semblables. Notamment Dickens, Flaubert, etc... Mais, chez Baudelaire la signification de l'excitation olfactive est tout autre, c'est que son goût naturel de perversi est réveillé par l'excitation olfactive qui semble jouer le rôle équivalent de l'excitation génésique normale :

En me penchant sur toi, Reine des Adorées,
Je croyais respirer le parfum de ton sang...

En raison de cette perversité, certains de ses poèmes semblent revêtus d'un appareil fétichiste :

De ses cheveux élastiques et lourds
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve
Une senteur montait, sauvage et fauve...

Et des habits, mousseline ou velours
Tout imprégnés de sa jeunesse pure
Se dégageait un parfum de fourrure...

Et ceci encore :

Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron...

(*La Chevelure.*)

Ce rôle spécial du sens olfactif s'est réveillé chez lui, dès sa jeunesse: « *Je confondais, écrit-il, l'odeur de la fourrure et l'odeur de la femme.* »

De même dans cette sorte de fétichisme, le désir sexuel est évoqué, non pas seulement par la vue et l'odeur, mais encore par la représentation mentale de certaines parties du corps de la femme : objets de toilette, cheveux, etc.

« Qu'est-ce que l'enfant aime, écrit-il, si passionnément dans sa mère, sa bonne, dans sa sœur aimée ?... Est-ce simplement l'être qui le nourrit, le soigne, le lave et le berce ?... C'est aussi la caresse et la volupté sensuelles. Pour l'enfant, cette caresse s'exprime à l'insu de la femme, par toutes les grâces de la femme. Il aime donc sa mère, sa sœur, sa nourrice pour le chatouillement agréable du satin de la femme, pour le parfum de la gorge et des cheveux..., *par tout le mundis muliebris commençant à la chemise et s'exprimant même par le mobilier où la femme met l'empreinte de son sexe.* »

A cette prodigieuse anomalie des sens, se surajoute aussi une véritable confusion de tous les sens à laquelle nous pourrions sans doute reconnaître la même base d'origine. Confusion, si nous pouvons employer ce ter-

me, en apparence péjoratif, pour ce qui fut une révélation magnifique et mystérieuse dans le domaine des « correspondances » :

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies
Et d'autres corrompus, riches et triomphants...

En somme, les sensations olfactives jouent le rôle d'excitants génésiques; sous leur influence se démasquent les inclinations perverses du poète. La satisfaction quasi sensuelle qui en découle ne semble pas être seulement « un simple artifice littéraire » mais nous oblige à admettre une certaine disposition perverse à la base de cet amour exagéré pour le parfum.

On est donc en présence d'une perversion fétichiste, car l'émotion sexuelle se réveille par l'excitation de la sphère olfactive.

De cette puissance extraordinaire des sens qui dépasse déjà les limites du normal, jaillirent les sources de son inspiration et de son lyrisme : c'est la cause de sa supériorité d'artiste et de son déséquilibre ; car, comme on l'a dit, avec juste raison : « Au royaume des sensations, le superhomme est le névrosé. »

Les instincts

Les instincts font partie intégrante du tempérament et ils déterminent pendant la vie, l'orientation de l'affectivité supérieure « dont ils forment les courants souterrains vastes et violents » (Kretschmer).

Dans certaines circonstances, les forces instinctives refoulées peuvent se transformer en impulsions pathologiques, devenant ainsi l'élément caractéristique de la psychose.

L'école de Vienne a pu considérer les troubles psychonévrosiques comme dus, la plupart du temps, aux anomalies profondes de l'état instinctif. Chez Baudelaire, l'état instinctif fut sérieusement troublé :

Diminution de l'instinct de la conservation ; d'où l'obsession de la mort et du suicide ; perversions sexuelles diverses, évoluant dans le sens de la névrasthénie psycho-sexuelle.

Cette dernière a contribué à exagérer ses tendances pessimistes et son état dépressif.

L'Instinct de la conservation

C'est la mort qui console, hélas et qui fait vivre !

(La mort des Pauvres.)

Baudelaire a été toute sa vie, un déprimé, un asthénique. Il a souvent présenté des périodes aiguës d'exaltation de cet état dépressif, aux cours desquelles, sur son esprit « gémissant en proie aux longs ennuis » s'abat-tait le désespoir « âpre et corrosif » dont parle M. Paul Bourget (4).

(4) P. BOURGET. Essai de Psychologie contemporaine. Ch. Baudelaire. Plon, 1887.

Pendant les heures de marasme, une image chère et consolante lui venait en aide pour le « délivrer de tous les doutes » (Bourget). C'était l'image de la mort à laquelle, dans son désespoir, il adressait maintes et maintes fois, une exhortation suprême.

Ainsi, tout jeune, il se décide d'en finir avec la vie :
Je me tue, écrit-il, parce que je suis inutile aux autres et dangereux à moi-même.

Je me tue, parce que je me crois immortel et que j'espère. Montrez-lui mon épouvantable exemple et comment le désordre d'esprit et de vie mène à un désespoir sombre et à un anéantissement complet. 16 février 1845.

Il est superflu, croyons-nous, d'évoquer « son envie d'étonner » pour expliquer ce geste désespéré comme l'ont fait malheureusement quelques-uns de ses biographes.

D'ailleurs ce ne fut pas un accident sans lendemain.

L'obsession-suicide l'a poursuivi encore plus loin, à Bruxelles, où sa gloire littéraire avait déjà commencé d'éclorre : Comme toujours, il ne se confie qu'à sa mère :

A toute heure de la journée, cette idée me persécutait. Je voyais là (dans le suicide) la délivrance absolue, la délivrance de tout en même temps, et, pendant trois mois, par une contradiction singulière mais seulement apparente, j'ai prié à toute heure (qui, quel être défini, je n'en sais rien), pour moi, la force de vivre pour Toi, de longues, longues années. » Avril 1861.

Et un mois après :

Pour revenir au suicide, une idée, non pas fixe, mais qui revient à des époques périodiques, il y a une chose qui doit te rassurer. Je ne puis pas me tuer sans mettre

mes papiers en ordre. Pourquoi le suicide ? Est-ce à cause des dettes ?... Oui, et cependant, des dettes peuvent être dominées : c'est surtout à cause d'une fatigue épouvantable qui résulte d'une situation impossible trop prolongée. » (Ib., 6 mai 1861.)

La mort le poursuivait donc partout; il y a à cet égard des anecdotes significatives : Un jour, au bal : « Je vois, disait-il, passer des têtes de mort. »

A ses yeux, la vie s'enveloppe partout d'éléments funèbres. Involontairement, il laisse voguer autour de lui, un parfum de tombeau et de cadavre. Il tient encore à la vie, mais celle-ci ne garde pas moins « un arrière-goût de mort » (Seché).

Hanté d'un morbide plaisir, il recherche curieusement le masque de la mort sur toutes les créations spontanées de la vie. C'est ainsi que, l'amoureux incliné sur sa belle, lui donne l'image « d'un moribond caressant son tombeau ». Le danseur mondain n'est en réalité qu'un amas d'os dont le sourire macabre vient troubler « la fête de la vie ». Et au poète de contempler ce spectacle avec d'amères réflexions :

Antinoüs fiétris, dandys à face glabre
Cadavres vernissés, lovelaces chenus
Le branle universel de la danse macabre
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus !
.....
En tous climats, sous ton soleil, la Mort t'admire
En tes contorsions, risible humanité...

(*La Danse macabre.*)

Enfin, cette hantise de la mort atteint son paroxysme dans le cri romantique de la fin de son fameux voyage :

O Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!
Ce pays nous ennuie, o Mort! appareillons!...

Ainsi donc, sa vie, son œuvre, ses lettres, tout est imprégné de ce goût morbide, de cet appel furieux du néant. Cette préoccupation constante trahit chez lui une diminution importante de son instinct de la conservation. L'atrophie de l'instinct de la conservation constitue, en effet, la base essentielle du *toedium vitæ*, du spleen, car, comme le dit Rogues de Fursac, « le spleen est la négation du vouloir vivre » (5).

Mais, chez Baudelaire, cet état est compliqué d'un élément anxieux surajouté, qui fait que cette constante préoccupation de la mort, tourne à l'obsession-mort et obsession-suicide. Nous en reparlerons plus loin (V. chap. III.)

Rémond et Voivenel (6) voient dans cette sensation imminente de la mort le résultat de l'imprégnation chronique par le haschisch.

C'est la même cause qui pousse le poète à la toxicophilie et au rêve de la narcose. Mal adapté au point de vue social, il fut astreint à chercher satisfaction dans le monde artificiel du rêve. Il ressemble étrangement à ces rêveurs éveillés qui redoutent la réalité, aux schizoïdes de Bleuler (7) qui se réfugient dans les paradis fallacieux de l'irréel.

En conclusion, l'instinct de la conservation semble être diminué, chez Baudelaire, d'une façon sérieuse. Cette atrophie de l'instinct fut à la base du *toedium vitæ*

(5) ROGUES DE FURSAC. Manuel de Psychiatrie. 1923.

(6) Loc. cit.

(7) MINKOWSKI. La schizophrénie. Bibl. scientif. 1927.

et de ce sentiment thanatophilique dont il garde la hantise toute sa vie.

Représentons-nous aussi l'affreuse misère morale et financière dans laquelle il se débattait. Ajoutons les excès de toutes sortes : boissons et stupéfiants ; essayons de ressentir, avec cet homme, les tourments qu'il endura.

Comment, ne pas alors, pour reprendre une expression de lui-même, comment ne pas sentir passer à tout moment *le vent de l'aile de la Mort* ?

L'instinct sexuel

— *Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !
Voyage à Cythère.*

L'instinct sexuel doit retenir spécialement l'attention dans l'étude analytique du tempérament.

C'est qu'en effet il représente une force énorme d'énergie ; sur son rôle, des travaux récents ont insisté d'une façon toute particulière. Freud ⁽⁸⁾ a pu considérer la diversité des troubles psychiques, comme due uniquement aux anomalies profondes de l'état sexuel. Aussi, c'est par le processus mystérieux de la sublimation que les impulsions de la libido se transforment en œuvres d'art « chez ceux qui sont particulièrement doués en tant qu'artistes » (Freud).

(8) S. FREUD. Essai de psychanalyse. 1927.

S. FREUD. Cinq leçons sur la psychanalyse.

Chez Baudelaire l'instinct sexuel n'a pas évolué d'une manière normale. Comme chez tous les grands cérebreaux, — Verlaine (9), Oscar Wilde, en sont d'autres exemples —, la vie sexuelle ne se contente pas seulement de la satisfaction aveugle faisant suite à l'impulsion instinctive et momentanée, mais encore de nouvelles sensations où l'imagination pervertie joue le principal rôle.

C'est ainsi, que, chez Baudelaire, la sexualité est devenue la source féconde où il a puisé l'élément indispensable à sa création littéraire: l'Inspiration.

Personne ne confirme mieux que lui, ce vieil aphorisme de Nietsche : « Le degré et la nature de la sexualité chez l'homme pénètrent jusqu'au plus haut sommet de son esprit. »

La question de l'amour physique et sentimental chez Baudelaire fit couler des flots d'encre.

Avant que la réalité n'ait été établie sur ce point par de sérieuses études biographiques que nous devons aux travaux scrupuleux de Eug. et Jacques Crépet, F. Gautier, Ch. Cousin, Al. Seché, Mauclair, Porché, on était porté à prêter foi à un énorme amas de racontars inimaginables dont Baudelaire lui-même prenait plaisir à grossir le nombre par tendance morbide à la mystification.

C'est de là que la légende baudelairienne est née. Sadisme, masochisme, vampirisme, et toutes sortes de perversions de ce genre, ont été cataloguées sur son compte,

(9) CORDIER-DELAPORTERIE, Paul VERLAINE. Thèse de Lyon. 1922.

et, peu s'en fallut, que le poète ne fut considéré comme un véritable fou moral. En réalité cela n'appartient plus qu'à la légende. Actuellement, nous savons bien que le poète n'a jamais été atteint de telles infirmités. La légende de sa folie sexuelle est aussi invraisemblable que celle de sa virginité.

Il est certain aussi, que, malgré l'incontestable tendance à la perversité, que l'on doit lui reconnaître avec juste raison, son sentiment moral n'en a point été atténué, et qu'au-dessus des travers de son tempérament sexuel, resplendit à jamais une pure et haute conception morale qui lui est bien personnelle ⁽¹⁰⁾.

Dès son enfance, le poète montre un tempérament sexuel précocement éveillé : « Tout jeune, écrit-il, les genoux, les parfums, les jupons des femmes. » Il ressent aussi depuis lors, « un goût très vif pour le plaisir ».

Plus tard, sa jeunesse s'écoulera « dans la débauche des bouges » (Mauclair). Parlant de sa rupture avec les siens, il confessera, vingt ans plus tard : « Je me suis épris uniquement du plaisir, d'une excitation perpétuelle... »

Nous avons vu, dans le premier chapitre de cette thèse, que le poète connut tous les secrets détours de l'amour physique et sensuel, lorsque, encore jeune et plein d'illusions, il menait vie de bohème au quartier latin.

(10) MERCIER. Baudelaire choisi. Préface. Ed. LARDANCHET.

ROYÈRE. Le génie mystique Ch. Baudelaire. Paris, Michel, édit., 1927.

ROYÈRE. L'érotologie de Baudelaire. *Mercur de France*. 15 juin 1920.

Son ami Prarond lui a dédié le sonnet suivant où l'en voit certains détails de sa vie amoureuse :

Vous aviez l'esprit tendre et le cœur vertueux,
Tous les biens convoités d'une amitié naïve;
Lorsqu'une femme belle, et de naissance juive,
Vous conduisit au fond d'un couloir tortueux...

.....

Elle eut enivré Loth au fond d'une caverne,
Tenu, comme Judith le sabre d'Holopherne
Et frappé du marteau le front de Sisara...
Et tétant au plaisir vos tristesses infimes,
De ce sein que le vice et l'amour déplora
Vous avez fait couler vos funèbres maximes...

A cette période, — Baudelaire n'a que vingt ans —, aucune femme ne tient une large part dans sa vie. Il n'a que des amours passagères avec des prostituées, auxquelles il s'adonne avec acharnement.

Mais, à son retour de l'Île Maurice, il fait la connaissance de Jeanne Duval, figurante dans un petit théâtre de quartier. Il se lie avec elle avec passion ⁽¹¹⁾: Il la maudira, mais il lui restera fidèle :

Comme le forçat à la chaîne,
Comme au jeu le joueur têtù,
Comme à la bouteille l'ivrogne.

Comment est-elle cette fille de couleur « aux yeux énormes comme des soupieres » ?... Les opinions sont bien partagées. Pour Th. de Banville, elle avait « une grâce farouche à la fois divine et bestiale ».

D'autres la représentent « comme une vraie prostituée

(11) D^r DUPOUY. Un amour morbide de Ch. Baudelaire. *Aesculape*. Mai 1912.

vicieuse et insatiable ». Nadar est moins affirmatif ; d'après lui, elle ne porte « aucune trace de ces dénominations simiesques ». Enfin, quelques-uns de ceux qui la connaissent la dépeignent comme « une mulâtresse pas très noire, pas très belle ».

Voici encore les traits de son visage d'après Jules Buisson : « Pommettes saillantes, teint jaune mat, lèvres rouges, cheveux abondants et ondulés jusqu'à la frontière du crépu. » Les dessins que Baudelaire lui-même fait d'elle ne sont pas flatteurs. Ils en donnent une impression bestiale.

Quoi qu'il en soit, le poète cherche auprès de cette femme tout ce qui peut satisfaire ses goûts particuliers. Il est certain que, malgré le dégoût qu'elle lui inspire, il lui reste fidèle, attaché par les sens.

Elle est d'une intelligence très médiocre, et en plus alcoolique. Plus tard, elle le trompera, et rendra sa situation financière encore plus problématique par ses dépenses. A l'excitation sensuelle succèdent des crises de révolte et de colère, un sentiment de honte de soi, responsable de cette angoisse psycho-sexuelle, d'où le poète sortira meurtri.

Chez cet homme qui n'a jamais connu l'équilibre, ce conflit, presque banal, revêt une intensité pathologique. C'est le résultat fatal de l'opposition entre deux tendances contraires, également puissantes chez lui : d'un côté sa personnalité morale et consciente de sa supériorité ; de l'autre, ses goûts pervers et son attachement servil, dont il reconnaît être l'esclave.

Baudelaire est en effet d'une constitution asthénique prononcée. A son asthénie psychique s'associe l'ano-

malie sexuelle. Or, le conflit entre l'impulsion **génitale** et le sens moral « épuise et bouleverse la personnalité psychique, engendre des états dépressifs ou anxieux, fait naître des obsessions d'ordre divers » (Rogues de Fursac).

C'est de là — de cette impossibilité de réagir contre ses tendances — que viennent les anathèmes, les remords et ce sentiment d'infériorité qui bouleversent sa vie. A tout moment, deux tendances opposées, deux sentiments qui se partagent sa personnalité psychique dans le plus impitoyable conflit: l'extase de la femme et l'horreur de la femme... *Véritable homo-duplex*: « Je sens deux hommes en moi » a dit Malebranche.

Toute sa théorie misogyne naît de cet étrange contraste...

Un soir, dans une crise d'excitation, le poète blesse sa maîtresse à la tête, avec une console: « Je suis enchanté, écrit-il alors à sa mère, qu'il n'y ait aucune arme chez moi. » Il se plaint aussi que « Jeanne soit devenue l'obstacle, non pas seulement à son bonheur, ce serait peu de chose, mais encore au perfectionnement de son esprit. »

Que de poèmes, où, derrière le masque impénétrable de l'art, on devine le véritable motif de l'angoisse: la Vénus noire :

Elle est dans ma voix la criarde !
C'est tout mon sang, ce poison noir!
Je suis le sinistre miroir
Où la mégère se regarde...

Et encore :

Machine aveugle et sourde en cruautés féconde
.....
Tu mettras l'univers entier dans ta ruelle,
..... femme impure !
.....
O démon sans pitié, verse-moi, moins de flamme
.....
Maudite, maudite sois-tu...

Il a souvent tâché de lui échapper, de la fuir. Ce fut impossible. Il lui restait « fidèle et constant jusqu'à la mort », malgré les souffrances qu'il endura. « Cette femme, écrit-il à sa mère, était ma seule distraction, ma seule camarade, mon seul plaisir. » Et plus loin : « Malgré les secousses intérieures d'une liaison tempétueuse, jamais l'idée d'une séparation irréparable n'était entrée clairement dans mon esprit. » 1856.

Cette femme, si indigne de lui, le tenait donc par les sens. Une fois la crise morale étouffée, l'instinct puissant réclame ses droits. L'exaltation pour « ce monstre aux airs indolents » apparaît à nouveau...

Et il y avait bien de quoi l'adorer, « ce cher Belzébuth ». Ce démon aux yeux de jais, beau comme une statue de pierre s'il en a l'impassible froideur, en a aussi l'architecture. Et Baudelaire, amoureux des formes, n'aurait su rester insensible à l'incarnation vivante de la beauté plastique dans un corps de femme. Le cœur, l'esprit n'existent pas. Il ne reste que la souveraine harmonie d'une chair, à coup sûr incomparable, et cela suffit.

De là, tous ces hymnes enthousiastes et charnels qui montent vers cette femme, comme vers un autel :

Quand vers Toi mes désirs partent en caravane
Tes yeux sont des citernes où boivent mes ennuis...
.....
Je suis belle ô mortel, comme un rêve de pierre
.....
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore
.....
Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne...
.....
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses
O Toi, tous mes plaisirs, ô Toi, tous mes devoirs
.....
O Femme dangeureuse, ô séduisants climats...

Que faut-il en déduire ?

Jeanne Duval incarne pour Baudelaire l'amour unique de sa jeunesse, l'amour sensuel et perversi. Conscient de sa supériorité intellectuelle, en pleine possession de son sens moral, il se consumait intérieurement dans cette douloureuse existence. Incapable de s'affranchir de son joug, il nous offre bien le lamentable exemple de la consciente ignominie des faibles. Du conflit entre le sens moral et les tendances perverses, est né cet état permanent d'angoisse psycho-sexuelle, que nous retrouvons si fréquemment dans son œuvre et dans son idéologie cynique sur les femmes.

Et au milieu de cette douloureuse existence, dans ce désordre matériel et sentimental, le poète, livré tout entier aux forces adverses qui doivent le déchirer s'observe, s'analyse, « car c'est de son cerveau et de son

cœur qu'il a tiré le meilleur et le plus sûr de son génie » (André Fontainas) (12).

Cette aventure de jeunesse nous amène à parler d'une façon plus ample des perversions sexuelles chez Baudelaire dont on a fait grand cas (13).

Mais encore sur ce point, la diversité d'opinions règne. Les critiques n'admettent point la constitution sexuelle perverse de Baudelaire, cependant évidente. Les médecins, meilleurs juges en la matière, n'hésitent pas à répondre par l'affirmative (Lombroso, Cabanès (14), Trial).

Sans prêter foi aux anecdotes gratuites et bénévoles de la légende, force nous est de tenir compte des menus détails de sa vie amoureuse, de ses notes, de ses écrits.

Encore jeune ne se fait-il pas remarquer par l'originalité de ses goûts ? (15).

Ses maîtresses se recrutent en effet parmi les prostituées des bouges, auprès desquelles il cherche « des

(12) Ch. BAUDELAIRE. 1^{er} avril 1921. *Mercure de France*.

(13) C'est ici qu'il convient de citer deux anecdotes fantaisistes qui ont contribué pour une large part à fonder la légende baudelairienne. Sont-elles vraies d'abord ? Et le seraient-elles, n'est-ce pas, tout simplement, de la part de Baudelaire lui-même, une aimable mystification ? Ses amours auraient pour objet des femmes phénomènes, des naines et des géantes. MOLENES a rapporté les paroles du poète : « Une naine avait 72 centimètres, on ne peut pas avoir tout en ce monde, murmurait-il alors philosophiquement ».

Quelle est aussi la part de vérité dans cette légende qui veut que le poète ait dit à une femme se trouvant à ses côtés, dans une brasserie : « Je voudrais vous lier les mains, et vous pendre par les poignets au plafond de ma chambre, alors je me mettrais à genoux, et je baiserais vos pieds nus ! »

(14) CABANES. Le sadisme de Baudelaire. *Chronique Médicale*. 15 nov. 1902.

(15) SECHÉ et BERTAULT. Baudelaire, les femmes et l'amour. *Grande Revue*. Février 1910.

FÉLI. GAUTIER. La vie amoureuse de Baudelaire. *Mercure de France*. Janvier 1903.

plaisir plus aigus que la glace et le fer ». Après tout ce que nous savons sur ce sujet, nous serions vraiment embarrassés s'il ne nous fallait voir en lui qu'un impuissant timide. Ceux qui y croient ne seraient-il pas victimes de la manie mystificatrice du maître ?...

La plus énorme de ces mystifications fut celle de sa virginité que Baudelaire lança par sa maîtresse (Mouquet) (16).

La conduite du poète en amour n'est pas celle d'un timide. Ces derniers écartent volontairement du champ de leur conscience toute sorte de préoccupation touchant la sexualité. Baudelaire, par contre, en est perpétuellement obsédé. Chez lui, au physique autant qu'au moral, l'impulsion sexuelle, tout en revêtant des élans mystiques, reste la note prédominante. Il est un sensuel, tout en étant un pervers imaginaire.

Et nous en connaissons de ces malades chez qui l'action frénatrice de l'intellect et du sens moral, l'influence des centres inhibiteurs supérieurs, empêchent la transformation du désir en acte impulsif.

C'est par quoi ils s'apparentent aux pervers imaginatifs de Magnan et par quoi ils s'éloignent des criminels sadiques dont fourmillent les archives médico-légales. Sans en douter, Baudelaire nous en offre bien le type accompli.

Lisons ses journaux intimes et ses œuvres où il reproduit exactement ses sensations, ses goûts, ses opinions. Nous y trouverons la révélation de cette vérité.

(16) Voir NADAR. Baudelaire intime. Paris, 1911.

« La volupté suprême et unique de l'amour gît dans la certitude de faire mal. Et l'homme et la femme savent, de naissance, que dans le mal est toute volupté. » (*Fusées.*)

« Cruauté et volupté, sensations identiques, comme l'extrême chaud, et l'extrême froid. » (Mon cœur mis à nu).

Voici le tableau de l'Eros antique dépeint par Baudelaire: « Démon aux yeux cernés par la débauche et l'insomnie, traînant comme un spectre ou un galérien des chaînes bruyantes à ses chevilles et secouant d'une main une fiole de poison, de l'autre le poignard sanglant du crime. »

Amour, fléau du monde, exécration folie...

Il énonce aussi une règle « d'amour souverain et général »:

« En amour, écrit-il, gardez-vous de la lune et des étoiles, gardez-vous de la Vénus de Milo, des lacs, des guitares, des romans du plus beau du monde, fût-il écrit par Apollon lui-même, mais aimez bien, vigoureusement, crânement, orientalement, féroceement, celle que vous aimez. »

En tout couple, il voit un tortionnaire et une victime: « l'opérateur ou le bourreau; l'autre est le sujet, la victime. Entendez-vous ces soupirs, prélude d'une tragédie de déshonneur, ces gémissements, ces cris, ces râles?... Qui ne les a proférés, qui ne les a irrésistiblement extorqués?... Et que trouvez-vous de pire dans la question appliquée par de soigneux tortionnaires?... Ces yeux de somnambule révoltés, ces membres dont les

muscles jaillissent et se roidissent comme sous l'action d'une pile galvanique; l'ivresse, le délire, l'opium dans leurs plus furieux résultats ne nous en donnent certes pas d'aussi affreux, d'aussi curieux exemples. Et le visage humain qu'Ovide croyait façonné pour refléter les astres, le voilà qui ne parle plus, qu'une expression de férocité folle, ou qui se détend dans une espèce de mort. Car, certes, je croirais faire un sacrilège en appliquant le mot : extase à cette sorte de décomposition. »

« Il serait peut-être doux d'être alternativement victime et bourreau » (17) (Mon cœur mis à nu).

Dans le domaine littéraire une foule de poèmes maquillés à la De Sade n'ont pas d'autres sources d'inspiration.

Lisez ce poème dédié probablement à Mme Sabatier :

Ainsi, je voudrais une nuit
Quand l'heure des voluptés sonne
Vers les trésors de ta Personne,
Comme un lâche ramper sans bruit.

Pour châtier ta chair joyeuse
Pour meurtrir ton sein pardonné
Et faire sur ton flanc étonné
Une blessure large et creuse

Et vertigineuse douceur !
A travers ces lèvres nouvelles

(17) N'oublions pas que pour FREUD, la plupart des perversions sont des couples ou réunion de deux instincts de sens opposés. Ces deux instincts ne s'excluent pas, au contraire un masochiste est toujours un peu sadique et réciproquement.

Plus éclatantes et plus belles
T'infuser mon venin, ma Sœur !...
(*A celle qui est trop gaie.*)

Et combien d'autres encore !

Je te frapperai sans colère,
Et sans haine, comme un boucher !
Comme Moïse, le rocher
Et je ferai de ta paupière...
Pour abreuver mon Sahara
Jaillir les eaux de la souffrance
Mon désir, gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera...
Comme un vaisseau qui prend le large
Et dans mon cœur qu'ils souleront
Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge!...
(*L'Héautontimoroumenos.*)

Cet autre poème intitulé « A une Madone » restera
un exemple classique de perversion à inspiration mys-
tique, il est unique dans son genre :

.....
Enfin, pour compléter ton rôle de Marie
Et pour mêler l'amour avec la barbarie
Volupté noire ! des sept péchés capitaux
Bourreau, plein de remords, je ferai sept couteaux
Bien effilés, et comme un jongleur insensible
Prenant le plus profond de ton amour pour cible
Je les planterai tous dans ton cœur pantelant
Dans ton cœur sanglotant, dans ton cœur ruisselant !

Dans le même ordre d'idées, nous citons les pièces
suivantes, les plus caractéristiques: *Le Vampire*, *Les*
Métamorphoses du Vampire, *Chansons de l'après-midi*,
Une Martyre, *La Charogne*. Dans les « petits poèmes en
prose », « *Mademoiselle Bistouri* ».

Cette disposition perverse, disons le mot : ce sadisme, affecte le domaine de l'imagination et devient le point de départ de son inspiration poétique. C'est pourquoi Magnan n'hésiterait pas à le classer parmi les cérébraux antérieurs chez qui le rôle primordial de l'activité sexuelle est dévolu à l'imagination pervertie.

C'est que l'imagination sert en quelque sorte de soupape de sûreté à la déviation sexuelle. Par le processus mystérieux de la sublimation (Freud), la tendance perverse s'idéalise et se mêle intimement à la vie affective et intellectuelle. C'est une des origines profondes et obscures de l'inspiration. Baudelaire lui-même ne se doutait peut-être pas du sens philosophique profond qui se cachait dans cette allusion à sa vie sexuelle intime, quand il disait : « *Tu m'as donné ta boue, et j'en ai fait de l'or !* »

Un autre événement amoureux doit aussi retenir l'attention : c'est l'amour malheureux de Baudelaire pour Mme Sabatier, « la très bonne, la très belle et la très chère ». Elle fut à son tour un autre idéal sexuel du poète. Ils se connaissaient de longue date, et le poète ne tarda pas à ressentir un vif attachement pour elle.

Malgré son dandysme, son cynisme habituels, le poète n'ose pas se déclarer. Il se contente seulement de lui envoyer — pendant plus de cinq ans — des lettres et des vers, déguisant son écriture.

Il en fait l'incarnation vivante de son idéal tant qu'elle lui paraît inaccessible, mais l'idéal s'écroule à la première approche charnelle.

Le lendemain du désastre il lui écrit : « Vous étiez une

divinité, ce qui est si commode, si beau, ce qui est inviolable. Vous voilà femme maintenant. » Et il ajoute : « Vous avez l'âme belle, mais en somme c'est une âme féminine. »

Ceci nous rappelle un autre événement amoureux de cet ordre, Baudelaire étant alors plus jeune. Dans une lettre adressée à une certaine Marie X... qu'il courtisait depuis longtemps, il écrivait : « C'est un sentiment vertueux qui me lie à jamais à vous. En dépit de votre volonté vous serez désormais mon talisman et ma force. Je vous aime, Marie, c'est incontestable. *Mais l'amour que je ressens pour vous c'est celui du chrétien pour son Dieu. Aussi ne donnez jamais un nom terrestre et si souvent honteux à ce culte incorporel et mystérieux, à cette suave et chaste attraction qui unit mon âme à la vôtre, en dépit de votre volonté. Ce serait un sacrilège.* »

Cet idéalisme sentimental n'est pas loin de celui des érotomanes si bien décrit par Sérieux et Capgras. Cette tendance érotomaniague revêt chez Baudelaire la forme « moitié amoureuse, moitié contemplative » (Marce). Son amour pour ces deux femmes est un amour « sentimental, chaste, désintéressé ». Comme le disait jadis Esquirol (18), l'imagination seule en est atteinte.

Cette disposition amoureuse chez Baudelaire n'est pas pour nous étonner. Comme beaucoup de littérateurs célèbres, Baudelaire est un malade au point de vue sexuel. Qu'il s'agisse de sadisme ou « d'érotomanie contemplative », le facteur imaginatif, cette faculté pri-

(18) Dictionnaire DECHAMBRE. L'érotomanie. Paris, 1889.

mordiale du poète, tient la place prépondérante, dans toute manifestation psychique. La sexualité est compliquée dans son activité propre, d'une riche imagination. Car la réalité n'est rendue accessible à lui qu'à travers le prisme kalléidoscopique de l'imagination fantaisiste.

Ainsi donc, le besoin génital devient chez le poète le point de départ de sa faculté créatrice, stimulant l'imagination et donnant l'orientation à son affectivité supérieure. « La poésie, a écrit quelque part Voivenel, a souvent pour point de départ le besoin génital. »

Chez Baudelaire, cette disposition prend des proportions énormes. N'oublions pas, du reste, l'usage qu'il fait des stupéfiants. Le résultat de cette intoxication est la diminution de sa sensibilité génitale, aux dépens de l'imagination: « Les jouisseurs platoniques, écrit le Docteur Dupoux, nous les retrouvons volontiers parmi les fumeurs d'opium. Nos opiophages sexuels forment une catégorie à part qui goûtent à la fois les joies de la chair et les délices de l'imagination. » (19).

Pouvons-nous donner une interprétation psychanalytique aux troubles sexuels de Baudelaire ?

Nous n'hésitons pas de répondre par l'affirmative. Baudelaire est en effet un de ceux qui souffrent des réminiscences.

L'amour exagéré pour le parfum trahit chez lui la surestimation sexuelle de l'objet choisi, comme image existante. C'est le fétichisme extracorporel, traduisant l'effet lointain de l'excitation sensuelle qu'il a eu étant

(19) DUPOUX. Les opiomanes. Alcan, 1922.

encore enfant (excitations olfactives). A cette perversion, il y a lieu de rapprocher tous les complexes parentaux qui ne sont en somme, pour les psychanalystes, que des tendances incestueuses plus ou moins refoulées.

Tel le fameux complexe d'Œdipe que nous avons précédemment signalé. Ce complexe constitue pour Baudelaire une des principales causes de sa régression à l'enfance, en laquelle réside, pour les psychanalystes, l'origine des troubles névropathiques ⁽²⁰⁾.

Quelle est l'influence tardive de ce complexe?... Par quoi se manifeste-t-elle ?...

Par la recherche d'un idéal sexuel auquel le poète s'adonne avec acharnement, idéal sexuel qui se rapprocherait tant soit peu de l'image de la mère chérie. Nous tenons là l'explication révélatrice de sa conduite avec Mme Sabatier et Marie X... Cette tendance idéalisatrice s'accompagne de répulsion pour tout ce qui touche chez la femme la fonction génitale. « *Vous voilà femme, maintenant* », reproche-t-il à Mme Sabatier.

Mais le poète ne se tient pas uniquement à cet amour platonique et contemplatif. Dissociant son besoin physique de sa tendresse idéale, il se livre avec remords à des pratiques charnelles et à des relations dégradantes avec des prostituées. Le même sujet d'ordre sexuel — à savoir, la femme — est pour lui objet de terreur et de vénération.

Cet état de choses, auquel Freud a donné le nom d'ambivalence des sentiments, est bien caractéristique chez Baudelaire. Une lutte tragique s'opère chez lui,

(20) REGIS et HESNARD. La psychanalyse. Paris, Alcan, 1929.

entre le secret désir de l'étreinte physique et la prohibition absolue qui le condamne.

Son sadisme s'expliquerait aussi par la dissociation des impulsions primitives agressives — subsistant chez les gens normaux — et la tendresse parentale incestueuse (complexe d'Œdipe).

Intensifiée, cette tendance devient la cruauté algolagnique à l'égard des choses touchant à la sexualité.

Ainsi donc, l'attraction parentale imprime une marque définitive sur la destinée sentimentale ultérieure du poète. Il en ressort le dogme fondamental des Freudiens, que les perversis sexuels sont ceux qui n'arrivent pas à se soustraire aux impressions infantiles, pour obéir aux conditions de l'adaptation au milieu social (21).

Chez Baudelaire, les perversions sexuelles ne seraient que le résultat éloigné et tardif de son attraction incestueuse infantile.

Nous n'avons fait qu'esquisser à gros traits les points essentiels du problème, sans nous laisser aller à des spéculations doctrinales qui nous entraîneraient loin de notre but.

Les adeptes de la nouvelle Ecole voudront bien exercer leur virtuosité sur les troubles sexuels de Baudelaire et rechercher les destinées ténébreuses de sa libido.

En somme, la vie sexuelle chez Baudelaire n'a pas évolué d'une façon normale.

21) Le Disque vert. FREUD et la psychanalyse. Bruxelles. 1924.

DUPRÉ et TREPSAT. Les rapports du refoulement psychique et de l'émotivité. *Encéphale*, n° 1, janvier-février 1922.

Dès l'enfance, éveil précoce de son instinct génital.

Plus tard, son activité génitale dénonce une certaine perversité (sadisme).

Il est possible que son tempérament sexuel soit de faible intensité. Mais de là, on n'a pas le droit de conclure à l'impuissance du poète. Par contre, il fait toujours preuve d'une sensibilité génitale raffinée qu'une imagination riche et perversie entravé dans ses diverses manifestations. Car il semble avoir été sadique psychiatriquement parlant.

De l'étude de sa vie, des principaux événements de sa vie amoureuse, de son œuvre, il ressort que le poète est un sexuel imaginatif (cérébral antérieur de Magnan).

Il faut faire la part à l'hérédité lourde du poète, mais aussi à l'influence malheureuse d'une foule de circonstances défavorables à l'évolution normale de son instinct sexuel: nous voulons parler de sa détresse morale et de l'usage des stupéfiants dont l'effet sera de déprimer son activité génitale et d'autre part d'exalter ses tendances imaginatives.

On doit tenir compte de l'influence tardive du choc psycho-sexuel de l'enfance (complexe d'Œdipe) sans toutefois exagérer spécialement son rôle pathogène.

Les Inclinations

A l'étude du sentiment se rattache celle des inclinations.

D'une manière un peu artificielle, nous distinguons trois catégories d'inclinations :

1° Les inclinations liées aux facultés.

2° Les inclinations sympathiques.

3° Les inclinations impersonnelles.

Nous allons les étudier successivement dans le chapitre qui va suivre.

Inclinations liées aux Facultés

L'Amour propre - L'Orgueil - L'Ambition

Baudelaire est toujours imbu de sa supériorité intellectuelle et de l'originalité de son talent. Malheureusement le succès et la gloire n'ont jamais répondu de son vivant à la haute estime qu'il a de lui-même. La misère et les malheurs abattent son courage et affaiblissent sa volonté déjà fragile. Mais ce sentiment de confiance en lui n'en est jamais amoindri.

Il sait que l'avenir lointain lui appartient. N'écrit-il pas pompeusement :

Je te donne ces vers, afin, que si mon nom
Aborde heureusement aux époques lointaines
Et fait rêver un soir les cervelles humaines
Vaisseau favorisé par un grand aiglon...

L'AMOUR-PROPRE tient chez Baudelaire une place prépondérante. Tout jeune il se fait remarquer par l'exagération volontaire de sa mise et de sa toilette. Il prend pour se vêtir des soins méticuleux, ses souliers sont « d'un lustre irréprochable ». Il se plaint constamment de ses « éternels ennuis d'argent ». Son patrimoine héréditaire s'étant vite envolé, le poète se trouve réduit à la plus poignante misère : « Des dettes... toujours des dettes », s'écriait-il, et ailleurs encore : « Quel triste et lamentable sort que celui d'un génie harcelé par les dettes ! »

Malade, à Bruxelles, il n'ose pas avouer à son médecin « qu'il n'a pas le sou » pour se payer des médicaments.

Sa mère, ses amis, M. Ancelle lui viennent souvent en aide, mais il tolère difficilement cette situation humiliante et il écrit à ce dernier : « J'ai honte de me servir de votre billet. »

Il souffre de sa misère financière, obligé comme il l'est de toujours revenir sur « cette maudite question d'argent ».

De Bruxelles il remercie ses amis pour l'intérêt qu'ils lui témoignent, et il ajoute : « Je reçois de fort loin, de gens que je ne connais pas, des témoignages de sympathie qui me touchent beaucoup, mais qui ne me consolent pas de ma détestable misère, de mon humiliante situation, et surtout de mes vices. » (8 février 1865.)

En effet, cette situation est trop humiliante pour son amour-propre. Elle devient une véritable obsession et à tout moment il en a la hantise.

« Je vous montrerai la place, écrit sa mère, à un ami de son fils : Asselineau, où en étendant les bras devant le ciel et la mer, il m'a dit maintes et maintes fois : Oh ! si je n'avais pas de dettes, comme je serais heureux ici ! » (1).

Il n'est donc pas étonnant que cette lutte interminable avec les difficultés matérielles de la vie soient devenues pour lui la source du découragement et de l'amertume. Son amour-propre en reçoit âprement le contre-coup. Sans exagérer en rien son rôle, il semble que cette détresse financière soit trop pénible pour ce « dandy » aristocrate. Il faut voir là, une des causes morales ayant grandement contribué à exalter son pessimisme et son épuisement.

L'ORGUEIL, L'AMBITION.

Baudelaire est un orgueilleux « quand on a un fils tel que moi, on ne se remarie pas » a-t-il dit à sa mère. Jeune encore, il s'est vite affranchi de la tutelle familiale trop pesante pour son caractère indépendant. Il reproche plus tard à sa mère « de l'avoir abandonné ».

Il ressent une profonde répulsion pour certains de ses contemporains, hommes de lettres et artistes, d'où l'accent violent de ses critiques littéraires qui lui font tant

(1). C'était pendant le séjour de Baudelaire à Honfleur, chez sa mère. AUBRY. Baudelaire et Honfleur. 1917.

d'ennemis : *Excepté Châteaubriand, Balzac, Stendhal, Mérimée, Vigny, Flaubert, Gautier, Leconte de L'Isle, toute la racaille moderne me fait horreur. Et plus loin encore : La France a horreur de la poésie, elle n'aime que les saligauds, comme Béranger et de Musset.* Lettres à Ancelle.

C'est ce même orgueil, avec ce même sentiment de confiance en son génie, qui se révèle dans cette note ironique adressée « au parfait magicien ès lettres françaises ». « Bien que je te prie de servir de parrain aux *Fleurs du Mal*, ne crois pas que je sois perdu, et assez indigne du nom de Poète pour m'imaginer que ces *Fleurs* malades méritent ton noble patronage. »

Avant le verdict du procès (2), il espère d'être non seulement acquitté par le tribunal, mais encore décoré de la Légion d'honneur.

Plus tard, il posera sa candidature à l'Académie pour le fauteuil du Père-Lacordaire, ce qui suscitera un vif étonnement. Enfin, sa haine pour la Belgique n'a pas d'autres raisons d'être que son orgueil blessé.

C'est aussi par orgueil, par un souci constant de distinction qu'il adopte le culte du dandysme (3), l'amour de l'artificiel et « la religion de l'étonnement ».

Baudelaire est toujours en désaccord avec son ambiance. « Je me sens, dit-il, étranger au monde extérieur et ses cultes. » Il se donne par fascination le masque im-

(2) DUFAY. Le procès des *Fleurs du Mal*. *Mercury de France*. 1^{er} avril 1921.

BARTHOU. Autour de Baudelaire. Le procès des *Fleurs du Mal*. 1917.

G. MONGREDIEN. Le procès de Baudelaire. *Nouvelles littéraires*, 3 novembre 1928.

(3) ERNEST RAYNAUD. Baudelaire et la religion du dandysme. *Mercury de France*, 16 août 1917.

pénétrable du dandy, dans le but de provoquer l'admiration mais surtout l'étonnement. Il en fait sa véritable religion « Le dandysme, écrit-il, est avant tout le besoin ardent de se faire une originalité contenue dans les limites extérieures des convenances. C'est une espèce de culte de soi-même, qui peut survivre à la recherche du bonheur à trouver dans autrui, dans la femme, par exemple, qui peut survivre même à tout ce qu'on appelle les illusions. C'est le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être étonné. Un dandy peut être un homme souffrant, mais, dans ce dernier cas, il sourira comme le Lacédémonien sous la morsure du renard » (4).

« *Le dandy, écrit-il encore, doit aspirer à être sublime sans interruption, il doit vivre et mourir devant un miroir.* »

Ennemi de l'utilitarisme, il n'hésite pas à déclarer : « Etre un homme utile me paraît quelque chose de bien hideux. » Sa constante préoccupation est ce qu'il appelle « le perfectionnement de son esprit ». C'est pourquoi le loisir est la condition indispensable « à la faculté du dandysme et du dilettantisme ». et au poète d'en conclure : « Les autres hommes de lettres sont pour la plupart de vils piocheurs très ignorants. »

Cet orgueil rappelle dans son ensemble l'un des traits caractéristiques de la constitution paranoïde. Baudelaire fut incontestablement un génie poétique de premier ordre, mais on reconnaîtra que cet orgueil illimité, cette confiance absolue en son génie, cette attitude hautaine,

(4) Ch. BAUDELAIRE. *L'art romantique. Le dandy*, p. 93.

impénétrable, sarcastique, en un mot : ce dandysme à l'exemple de celui de Byron et de Brummel, cette tendance à mystifier « les sots » indiquent un certain déséquilibre dans la constitution des principales composantes affectives de son caractère.

C'est cette attitude hautaine, contrariée dans son expression, qui le pousse à manifester contre son époque et ses contemporains. Il deviendra alors de plus en plus renfermé et haineux.

« Je voudrais me mettre, écrit-il, à propos de son livre *La Belgique vraie*, la race humaine toute entière contre moi. »

Meurtri par ses heurts avec le monde extérieur, dépité et mécontent de son insuccès, plein de rancune contre tous, il prend une attitude amère, dédaigneuse et indéchiffrable, que sa légende nous a conservé, et se replie de plus en plus en lui-même.

Le monde imaginaire du rêve et la poursuite de sa chimère sont désormais ses seuls refuges.

Il trace alors dans ses journaux intimes des lignes explicites pour le médecin. En voici un exemple : « *Perdu dans ce vilain monde, je suis comme un homme blasé dont l'œil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume, et devant lui, qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement, ni douleur. Le soir où cet homme a volé à la destinée quelques heures de plaisir, bercé dans la digestion, oublieux du passé, content du présent, et résigné à l'avenir, enivré de son sang-froid et de son dandysme, fier de n'être pas aussi bas que ceux qui passent; il se dit en contemplant la fumée de sa cigarette. Que m'importe où vont ces consciences ?...* »

On n'a pas de peine à dégager des notes autobiographiques de Baudelaire l'élément auto-philique accompagné d'un certain apport d'exhibitionisme mental, désignant chez lui l'une des principales manifestations correspondant à la tendance paranoïaque, ou, pour employer l'expression chère aux critiques du romantisme : à l'hypertrophie du moi.

Comme nous l'affirment ses biographes (Crépet) ⁽⁵⁾ dans la solitude absolue où il se confine de plus en plus, le poète ressent le besoin irrésistible de prendre un confident discret auquel il pourrait confier ses peines et ses aveux : le papier seul saurait être son confident.

Or, Tanzi et Lugaro font remarquer, avec juste raison que « les auto-biographies sont écrites fréquemment par forfanterie, et par prurit de polémique, l'amour du geste et de la pose élève à un piédestal, à quelques mètres de la réalité, tout écrivain qui parle de lui et particulièrement tout auteur de mémoires personnels ».¹

En effet, c'est le cas de Baudelaire. Il n'est pas difficile de mettre en évidence, l'élément orgueil et l'exhibitionisme mental dont son autobiographie se pare.

Nous en avons donné quelques exemples significatifs. Si nous avons insisté d'une façon un peu particulière sur ce point, c'est que l'exhibitionisme mental a une importance capitale dans l'analyse des mémoires personnels des grands cérébraux et dans l'étude rétrospective de leur tempérament.

C'est un moyen sûr pour dépister chez eux la constitution orgueilleuse et auto-philique.

Genil Perrin ⁽⁶⁾ l'a magistralement démontré dans ses belles études sur J.-J. Rousseau et sur Amiel.

(5) Avant-propos aux journaux intimes de Ch. Baudelaire.

(6) GENIL-PERRIN. Les paranoïaques. Maloine, 1927.

Inclinations Sympathiques

Le Sentiment religieux

*O moine fainéant ! quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux ?...*

Le mauvais Moine.

Jamais le sentiment religieux, chez les poètes, n'a suscité des travaux si nombreux et des opinions tellement opposées que chez Baudelaire.

Pour les uns, il est un athée et un amoral. Le chroniqueur Gustave Burdin qualifie la poésie baudelairienne « d'hôpital ouvert à toutes les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur ».

De son côté, Baudelaire affirme que son livre contient « une terrible morale ».

Traduit devant le Tribunal correctionnel pour offense à la morale religieuse, il déclare froidement : « Je ne suis pas du tout coupable, je suis au contraire très fier d'avoir produit un livre qui n'inspire que la terreur et l'horreur du mal. S'il faut me défendre, je saurai me défendre convenablement. »

Barbey d'Aurevilly fut un des premiers à saisir « les cris d'âme chrétienne » dont l'œuvre baudelairienne s'inspire. « Après *Les Fleurs du Mal*, il n'y a plus, écrit-il, que deux partis à prendre pour le poète qui le fit

éclore : ou se brûler la cervelle, ou se faire chrétien ! » (7).

En effet, le sentiment religieux joue un rôle important dans la vie de Baudelaire. Malgré l'avis contraire de Mauclair (8) et de Mondadon (9), l'inspiration catholique dans la poésie baudelairienne y est pour une grande part. Et c'est avec juste raison que Mercier et Royère insistent sur les origines profondément mystiques de l'art baudelairien.

Une secrète aspiration subordonne nettement le poète au théologien.

Un critique original comparait dernièrement Baudelaire à Dante. Ainsi, il propose d'appeler les *Fleurs du Mal* « La Divine Comédie de l'homme moderne » (10).

Dans cet enfer baudelairien, rien ne manque en effet : ni les cercles ni les supplices dont la chaîne infernale commence par le cercle de l'ennui et du spleen. D'après cet auteur, les *Fleurs du Mal* ne seraient donc « qu'une sorte d'épopée lyrique de la chute et du relèvement ». Tout récemment encore, M. Thébault (11), dans une étude comparative, révèle l'influence exercée par saint Thomas d'Aquin sur Baudelaire. Il affirme, sans hésitation, que « l'œuvre du poète est un prolongement de celle du Père de l'Eglise. La voix de l'un complète et commente la pensée de l'autre. Ils se répondent à six

(7) En appendice. Edition définitive des *Fleurs du Mal*.

(8) MAUCLAIR. Loc. cit.

(9) MONDADON. Le catholicisme de Ch. Baudelaire. *Etudes*, 20 février 1921.

(10) GOZANQUES DE RAYNOLD. Ch. Baudelaire. Genève, 1920.

(11) Baudelaire, disciple de saint Thomas d'Aquin. *Mercur de France*, 15 juillet 1929.

cents ans d'intervalle, comme les apôtres d'un même enseignement ».

Dès son enfance, le poète est imbu d'idées religieuses. C'est à sa mère qu'il doit cette éducation. Il est vrai que, plus tard, il s'affranchit vite de cette tutelle, car son état d'esprit et son caractère trop indépendant s'adaptent mal à une pareille discipline.

Mais il n'est pas moins vrai que sa nature mystique tolère difficilement les chocs d'ordre moral. Il en garde vivement l'empreinte d'où les cris désespérés et les lamentations dont son œuvre et ses notes nous offrent le douloureux exemple.

Chez lui le plaisir charnel et la débauche ne s'accompagnent jamais d'une réelle satisfaction. Immédiatement après, suivent le dégoût âpre et le repentir sans lendemain. C'est que :

Dans la brute assoupie un ange se réveille...

Il est donc « le poète du péché et non pas du vice », d'après la formule chère à Anatole France ⁽¹²⁾.

Il croit que l'homme est originellement méchant et pervers. Personne, plus que lui, ne professe d'aussi sincère dégoût pour les turpitudes de l'esprit et des sens :

Nos Péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches
Nous nous faisons payer grassement nos aveux
Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux
Croyant, par de vils pleurs, laver toutes nos taches.

(*Préface.*)

C'est à la fin de sa vie, dans ses journaux intimes que se présente, dans toute sa force, la révélation de

(12) *La vie littéraire*. Ch. Baudelaire. Paris, 1889.

cette vérité. Sans doute, avait-il gravi tout son calvaire, avait-il épuisé la coupe des douleurs, et « le cœur lassé de tout, même de l'espérance » venait-il chercher asile dans un cri de foi :

« Dieu, éternel confident dans cette tragédie dont chacun est le héros. »

« Il n'y a d'intéressant sur la terre que la religion. »

« Faire son devoir tous les jours et se fier à Dieu pour le lendemain. »

« Prière, charité, sagesse, force. »

« Faire tous les matins sa prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poë comme intercesseurs. Les prier de me communiquer la force nécessaire pour accomplir tous mes devoirs et d'octroyer à ma mère une vie assez longue pour jouir de ma transformation. Me fier à Dieu, c'est-à-dire à la justice même pour la réussite de mes projets. Faire tous les soirs une nouvelle prière pour demander à Dieu la vie et la force pour ma mère et pour moi. »

Que béni soit ton fouet, ô Seigneur

Que la douleur ô Père, soit bénie.

Je sais que vous gardez une place au Poète

Dans les rangs bienheureux des saintes légions

Et que vous l'invitez à l'éternelle fête

Des Trônes, des Vertus et des Dominations...

Mais, s'il croit en Dieu, il n'oublie pas Satan. Son sentiment religieux pivote autour des deux idées principales du christianisme : celle du bien et celle du mal.

Dans la permanence de son pessimisme, il lui arrive de se révolter contre Dieu et de prendre l'attitude du « libertin analyseur » (Bourget) comme s'il cherchait l'expiation dans sa propre damnation.

Il renie Jésus, et il fait l'éloge de Satan : « le plus beau et le plus savant des anges ». Cette antithèse n'est qu'apparente : ce n'est en quelque sorte que l'expression bipolaire d'une même nature, profondément mystique. Son catholicisme n'est peut-être pas conforme aux dogmes et aux règles de l'Eglise. Même ici, le poète garde l'entière indépendance de ses inclinations et de ses convictions. D'ailleurs, n'oublions pas que la tentation du mal et l'envie de la révolte effleurent quelquefois l'âme de ceux qui ont la foi et le culte de l'Eternel. Son sentiment religieux est réfréné dans son essor par ses tendances égoïstes, par sa vie malheureuse.

Dans son œuvre, les cris désespérés du « mauvais moine » reflètent le conflit qui en résulta. Comme le dit Raynaud « Baudelaire a la foi du confesseur et du martyr ».

Le Sentiment familial

Il présente de nombreuses anomalies chez lui. Le poète s'est rapidement émancipé et encore très jeune s'est détaché de la discipline familiale.

« Il est bon, écrit-il quelque part, faisant allusion à sa propre conduite, que chacun de nous ait éprouvé, une fois dans sa vie la pression d'une odieuse tyrannie. La pauvre et généreuse nature, un beau matin, fait explosion : le charme satanique est rompu, il n'en reste que ce qu'il faut, un souvenir de douleur, un besoin pour la pâte. »

Ses sentiments affectifs sont curieusement inversés; c'est ainsi que son frère lui inspire une « profonde répulsion ». Son beau-père lui fait horreur. Le refoulement du complexe affectif de l'enfance n'est pas étranger à la détermination de sa haine à l'égard de son beau-père.

Il ne faut pas lui parler de famille ou de sentiments familiaux, car ce sont les bourgeois qui aiment « leurs mégots d'enfants ». La grossesse n'est en réalité qu'une « maladie d'araignée ! »

Cependant, il est un bon fils pour sa mère qu'il aime passionnément. C'est à elle qu'il confie ses peines et ses misères. De Bruxelles, il la tient au courant de ses occupations littéraires et de la marche fatale de la maladie. Inquiété par les troubles visuels dont elle est atteinte, il lui recommande instamment de se soigner.

Dans ses lettres à ses amis, à M. Ancelle, il fait de fréquentes allusions à sa mère : « O mon cher Ami, j'ai quelquefois le cerveau plein de noir. Conserverai-je ma mère aussi longtemps que vous avez conservé la vôtre. »
13 octobre 1865.

Et quelques jours plus tard : « Ma mère m'écrit de temps en temps des lettres courtes où je trouve un ton de tristesse, je n'ose pas dire d'affaiblissement, qui m'inquiète. Car, il se pourrait que, par crainte de me tourmenter, elle me cache quelque chose. » 13 octobre 1865.

Après la mort du général Aupick, le poète renoue son ancienne intimité avec elle et dans « la petite maison », à Honfleur, il retrouve à nouveau la sérénité et l'amour

de la famille. C'est une des rares périodes de tranquillité que lui offre sa vie aventureuse.

Il éprouve souvent de douloureux remords et il se repent amèrement de faire souffrir sa mère. Et, vers la fin de sa vie, l'esprit plus sombre que jamais, il n'aspire qu'à s'acquitter de ses dettes et à rendre sa mère heureuse.

Cette dernière a toujours été affectueuse et consolante, mais elle n'a jamais cru au génie de son fils.

Les jours de découragement et d'abandon, sa pensée attendrie va aussi à Mariette, dont il garde, toute sa vie, le pieux souvenir :

La servante au grand cœur, dont vous étiez jalouse
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse...

Ainsi donc, il y a chez Baudelaire, une sorte d'inversion des sentiments affectifs. Son beau-père et son frère ne lui inspirent jamais le moindre sentiment d'affection ni de sympathie.

Il nourrit par contre, à l'égard de sa mère un très vif attachement qui nous rappelle l'infantilisme affectif des psychasthéniques.

Le Sentiment patriotique

Il ne semble pas que le sentiment patriotique soit développé chez Baudelaire.

Il a toujours protesté contre le chauvinisme littéraire de son époque. La politique ne l'a jamais, non plus, sérieusement préoccupé.

Cependant, il est entraîné dans le mouvement révolu-

tionnaire de février 1848. Mais, deux ans auparavant, il a manifesté son mépris pour le parti républicain qui représente « l'ennemi acharné du luxe, des beaux-arts et des belles-lettres » (13).

Plus tard, il notera dans *Mon cœur mis à nu* : « Mon ivresse de 1848, de quelle nature était cette ivresse ? Goût de la vengeance. Plaisir naturel de la démolition, Ivresse littéraire.

Le 15 mai, toujours le goût de la destruction. Goût légitime, si tout ce qui est naturel est légitime. Amour naturel du crime. »

C'est un démocrate convaincu, malgré l'apparence aristocratique qu'il se donne.

Après les journées de 1848, il écrit avec humour : « Nous avons tous l'esprit républicain dans les veines, comme la vérole dans les os, nous sommes démocratisés et syphilités. »

L'Amour de l'Humanité

Ce qui caractérise Baudelaire c'est un individualisme exagéré et une absence presque complète de sentiments humanitaires qu'il méprise.

Trop aristocrate pour s'intéresser à la misère de la foule, il déclare : « Un dandy ne fait rien. Vous figurez-vous un dandy parlant au peuple, excepté pour le bafouer ? » ; et ailleurs : « Il n'existe que trois êtres respectables : le prêtre, le guerrier et le poète : savoir, tuer et créer. Les autres hommes sont taillables ou cor-

(13) Ch. BAUDELAIRE. Salon de 1846.

véables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des professions. »

Quelle phraséologie imagée où le désir de prévaloir et la tendance mégalo-maniaque en sont l'unique cause...

Il ne croit pas au progrès : « La croyance au progrès est une doctrine de paresseux, une doctrine des Belges. » « Quoi de plus absurde que le progrès puisque l'homme, comme cela est prouvé par le fait journalier est toujours à l'état sauvage ? » L'Amérique et sa civilisation industrielle lui inspire un profond dégoût, non dissimulé du reste. Ce sentiment est d'autant plus sincère que les Américains avaient méconnu la valeur poétique de son frère spirituel.

Pour se venger de ce pays « sans capitale et sans aristocratie » et surtout de ceux qui ont diffamé la mémoire d'Ed. Poë, il écrit : « Il n'existe donc pas, en Amérique, d'ordonnance qui interdise aux chiens l'entrée des cimetières ? » (14).

Depuis son élégance vestimentaire jusqu'à ses opinions anti-sociales, il y a chez lui le même trait d'un caractère hautain, méprisant, aristocratique et essentiellement individualiste.

L'Amitié

Cependant, les bons côtés de son caractère lui valent des amis fidèles qui nourrissent pour lui une véritable admiration, légitime du reste. C'est à eux qu'il a recours dans les circonstances difficiles de sa vie : Asselineau, Poulet Malassis, Prarond, Nadar.

(14) Œuvres complètes de Ch. Baudelaire. Ed. Poë. Sa vie et ses œuvres.

Plus tard, sa réputation étant établie, Baudelaire éprouve de véritables sentiments de sympathie pour les jeunes poètes. Ceux d'entre eux qui ne se sont pas encore fait de situation dans la carrière l'intéressent particulièrement.

Il admire Hugo « le poète cher et vénéré » ⁽¹⁵⁾. Le géant du romantisme est le seul à apprécier, à cette époque, la valeur et le talent original de son ami : « Vous créez un frisson nouveau », lui écrit-il de son exil.

Sainte-Beuve ⁽¹⁶⁾ est aussi un des siens. C'est à lui qu'il s'adresse le jour de sa candidature à l'Académie. Car, l'oncle Beuve, comme il l'appelle familièrement, a grande influence chez les habits verts.

Des poètes célèbres : Alfred de Vigny, d'Aureville, de Nerval, Th. Gautier sont aussi ses amis.

Il a, pour certains romanciers étrangers, une préférence marquée : Ainsi, il aime passionnément la poésie sombre de Swendenborg, d'Hoffmann, de Th. de Quincey. Il traduit ce dernier « le Mangeur d'opium », avec une inégalable maîtrise. Il y fusionne aussi ses propres hallucinations d'opiomane.

Mais, c'est surtout Edgar Poe ⁽¹⁷⁾ qui est pour Baudelaire un véritable objet de culte et de vénération.

(15) Ch. BAUDELAIRE. *L'art romantique*.

BARTHOU. Victor Hugo et Baudelaire, 1917.

(16) Lettre à Baudelaire en appendice. Édition définitive des *Fleurs du Mal*.

(17) LEMONNIER. Baudelaire tuteur et traducteur d'Ed. Poe. *Revue hebdomadaire*, 9 octobre 1926.

PATTERSON. L'influence d'Ed. Poe sur Ch. Baudelaire. Grenoble, 1903.

G. COHEN. Ed. Poe et Baudelaire. *Nouvelles littéraires*.

VIVIER. L'originalité de Baudelaire.

CHARPENTIER. La poésie britannique et Baudelaire. *Mercur de France*, 15 mai 1919.

MAUCLAIR. Charles Baudelaire. Paris, 1917.

Il se dévoue à lui de corps et d'âme.

Ils se rapprochent tous deux par le jeu obscur de leur imagination créatrice et par l'amour commun du morbide et de l'étrange.

Il serait intéressant d'étudier spécialement les raisons de cette sympathie.

A l'exemple des littérateurs qui recherchent dans l'œuvre de Baudelaire l'apport et les influences de l'auteur américain, on pourrait, d'une manière plus sûre, scruter les causes médico-psychologiques de cette mutuelle entente. Il est, en effet, certain que l'attitude de Baudelaire à l'égard d'Ed. Poë, est révélatrice de la parenté affective et intellectuelle de leur constitution. L'analyse psychologique montre la prédominance du sentiment et de l'imagination aussi bien chez l'un que chez l'autre.

Chez tous les deux, il y a le même dégoût instinctif de la vie pratique et la même tendance à s'affranchir des tenailles étouffantes du réel. Pour y arriver, Ed. Poë se verse dans l'onirisme de l'excitation alcoolique. La lourde hérédité qui pèse sur lui prépare à l'avance le terrain de la dipsomanie ⁽¹⁸⁾.

De son côté, Baudelaire cherche l'apaisement dans le monde de la narcose et dans les plaisirs éphémères des paradis artificiels. Comme Baudelaire, le poète américain tire de ses propres sensations la matière fondamentale pour l'édification de son œuvre.

Il transforme en chefs-d'œuvre les hallucinations terrifiantes de son délire alcoolique.

(18) G. PETIT. Ed. Poë. Thèse de Lyon, 1905.
POLLACK. Ed. Poë. Thèse de Paris, 1928.

Baudelaire se contente seulement d'une sensibilité raffinée et nourrie d'étrangetés, dont son œuvre n'est que l'expression littéraire.

Enfin, nous retrouvons chez tous les deux, des tendances artistiques semblables, des aspirations intellectuelles et morales pour un idéal inaccessible, vers qui tendent leurs efforts aussi infatigables que désespérés.

Il n'est donc pas étonnant qu'à la première lecture des *Histoires extraordinaires*, Baudelaire ait eu « une véritable commotion », et, comme il l'avoue lui-même, Ed. Poë « a su mener à la perfection des poèmes et des nouvelles dont j'ai eu la pensée, mais vague et confuse ».

Dans l'œuvre de son frère spirituel, il reconnaît les cauchemars et ressent les angoisses de son propre moi. Il mène toute une campagne écrite en faveur d'Ed. Poë. Il sait l'imposer et le faire aimer en France.

Son caractère ordinairement agressif, s'exaspère à le voir ainsi méconnu.

Mais, un jour, la gloire vient couronner son idole.

L'Amour

Nous en avons parlé dans le chapitre consacré à l'étude de son instinct génital.

Il ne nous reste plus qu'à esquisser rapidement quelques particularités importantes de son affectivité en rapport avec l'amour et les sentiments qui s'y rapportent.

Baudelaire témoigne sa préférence pour les prosti-

tuées. Il est attiré vers elles dès son jeune âge. Dans son œuvre, qui n'est en somme que l'exacte reproduction de sa vie, ne dépeint-il pas avec complaisance les turpitudes de la prostitution ? Il y relate ses amours morbides et il sympathise avec l'homeosexualité des Lesbienues.

Mère des jeux latins et des voluptés grecques
Lesbos, où les baisers languissants et joyeux...
.....
Les Filles aux yeux creux de leur corps amoureuses
Caressent les fruits mûrs de leur nubilité...
.....
De Sapho qui mourut le jour de son blasphème
Quant, insultant le rite et le culte inventé
Elle fit son beau corps la pâture suprême
D'un brutal dont l'orgueil punit l'impiété.

Il stigmatise aussi « le rêveur inutile » qui veut dans sa stupidité :

Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !

Car celui qui veut unir « l'ombre avec la chaleur,
la nuit avec le jour » :

Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !

Il ne voit chez la femme que la plastique sensuelle,

Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence
Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté.

Et encore :

Courtisanes
Et Bandits, tels souvent vous offrez des plaisirs
Que ne comprennent pas les vulgaires profanes...

L'amour baudelairien est représenté sous la forme d'un spectre qui sème partout l'horreur et le crime. La femme qui en est l'incarnation terrestre est maudite par le poète :

La Femme au corps divin promettant le bonheur
Par le haut se termine en monstre bicéphale !...

C'est autour de cette étrange confusion que pivote toute l'érotologie misogyne de Baudelaire :

« Les femmes, écrit-il, sont des animaux qu'il faut battre et bien nourrir. »

« La femme est naturelle, donc abominable. »

« Quelle conversation peuvent-elles avoir avec Dieu ? »

Inclinations impersonnelles

L'Amour du beau et du vrai - Le sens moral

Dans ses convictions intimes, Baudelaire se rapproche encore plus d'Ed. Poë. Semblable au poète américain, il déteste « l'hérésie de l'enseignement » que certains littérateurs avaient introduit dans le domaine de l'art. Epris du beau, sous toutes ses formes et surtout sous sa forme plastique et musicale, il abhorre les doctrines moralisatrices et la soumission de la poésie aux règles dogmatiques de la morale ou de la science. Il réalise ainsi l'idéal modèle du vrai poète qu'il est.

Il ne croit pas que l'art doit avoir pour but un enseignement quelconque de vérité ou de morale : « La poésie, dit-il, n'a pas d'autre but qu'elle-même. »

Cependant, il est un grand curieux et à l'exemple d'Ed. Poë, il ne déteste pas la vérité scientifique. Son besoin de tout connaître entraîne chez lui souvent des enthousiames soudains.

« On rencontrait le poète, écrit Champfleury ⁽¹⁹⁾, avec

(19) Souvenirs et portrait de jeunesse. Ch. Baudelaire. Paris, 1872.

un gros volume d'algèbre : il n'y avait plus de littérature, c'était l'algèbre qu'il fallait étudier. »

Il n'hésite pas non plus à chercher dans des livres de médecine, des renseignements utiles, pour son œuvre. Dans un ancien précis de psychiatrie ayant trait aux hallucinations, Crépet ⁽²⁰⁾ a été frappé de la ressemblance curieuse entre les descriptions psychiatriques du Docteur Boismont, auteur dudit livre, et certains passages des *Fleurs du Mal*.

Il semble donc que Baudelaire se soit tenu au courant des faits scientifiques ; son esprit inquiet recherche soigneusement, toute notion qui peut lui servir.

Mais, dans le domaine de la morale, il n'accepte aucun secours qui lui vienne d'autrui.

Il est personnel et il n'admet pas la contrainte.

Il est lui-même, il le reste.

Qu'il nous soit permis de reproduire un passage caractéristique des *Notes nouvelles sur E. Poe*, où Baudelaire dévoile ses convictions intimes sur ce sujet :

« Je ne veux pas dire que la poésie n'ennoblisse pas les mœurs, que son résultat final ne soit pas d'élever l'homme au-dessus du niveau des intérêts vulgaires. Ce serait évidemment une absurdité. Je dis que, si le poète a poursuivi un but moral, il a diminué sa force poétique. La poésie ne peut pas, sous peine de mort et de défaillance s'assimiler à la science ou à la morale. Elle n'a pas la vérité pour objet, elle n'a qu'elle-même. Les modes de démonstration de la vérité sont autres et sont ailleurs. La vérité n'a rien à faire avec les chansons. Tout ce qui fait le charme, la grâce, l'irrésistible

(20) *Figaro*, 19 mai 1928.

d'une chanson, enlèverait à la vérité son autorité et son pouvoir. Froide, calme, impassible, l'humeur démonstrative repousse les diamants et les fleurs de la Muse, elle est donc absolument l'inverse de l'humeur poétique. »

Et quelques lignes plus loin :

« Je ne crois pas qu'il soit scandalisant de considérer toute infraction à la morale, au beau moral, comme une espèce de faute contre le rythme et la prosodie universelle. »

C'est précisément son mépris pour le but moral et utilitaire de l'art, son goût particulier pour un style plus personnel et moins classique qui lui font tant d'ennemis et parmi les non moins célèbres. Brunetière, par exemple, qualifie sa poésie de « Pathologique vicieuse et profondément gangrenée » (21).

Pour ceux qui persistent encore dans cette erreur, il n'est peut-être pas superflu de rappeler ici le langage de moraliste que tient notre poète, sur les effets désastreux de l'intoxication et le caractère immoral du haschisch. En voici quelques exemples démonstratifs :

« Celui qui aura recours à un poison pour penser, ne pourra bientôt plus penser sans poison. Se figure-t-on le sort affreux d'un homme dont l'imagination paralysée ne saurait plus fonctionner sans le secours du haschisch et de l'opium ?... »

Et plus loin :

« L'homme a voulu être dieu, et bientôt le voilà, en vertu d'une loi morale incontrôlable, tombé plus bas que

(21) La statue de Ch. Baudelaire. 1^{er} septembre 1892. *Revue des Deux Mondes*.

sa nature réelle, c'est une âme qui se vend au détail. »

Et pour en détourner ceux qui en ont l'habitude funeste, il compare l'intoxication à un suicide lent mais certain, à « une arme toujours sanglante et toujours aiguisée » (22).

C'est pourquoi, à l'heure actuelle, en vertu du recul des temps qui apaise les passions, de l'avis de tous, le poète ne se complait à l'exhibition hideuse de la turpitude que pour faire mieux ressortir la perversité originelle de l'homme moderne. « *La sottise, l'erreur, le péché, la lésine.* » Il se sert de lui-même pour mieux s'en acquitter.

Dans son œuvre, se reflète l'expression douloureuse de son visage tourmenté par le remords. Relisant les *Fleurs du Mal*, « nous sentons l'angoisse de ce faux comédien » (23), qui, dans un geste de franchise, n'hésite pas à avouer :

Faut-il vous dire, à vous, qui ne l'avez pas plus deviné que les autres, que dans ce livre atroce, j'ai mis tout mon cœur, toute ma tendresse, toute ma religion (travestie), toute ma haine ?... Il est vrai que je dirai le contraire, et je mentirai comme un arracheur de dents, 13 février 1866. Lettre à Ancelle.

(22) Ch. BAUDELAIRE. Les paradis artificiels. La morale.

(23) Maurice BARRÈS. La folie de Ch. Baudelaire. Tâches d'encre : 1884-1885.

CHAPITRE III

Le caractère

Pour compléter l'étude analytique du tempérament, il ne nous reste plus qu'à esquisser à grands traits le caractère du poète.

Qu'est-ce que le caractère ?

C'est la forme habituelle des réactions individuelles déterminées par les conditions physio-psychologiques du tempérament, et par ses principales tendances constitutionnelles. Il représente en quelque sorte la synthèse de la vie affective et son mode de réactions aux sollicitations extérieures. C'est, disait Dupré : « L'expression spontanée de la personnalité ».

Par sa conduite et par sa façon d'être, Baudelaire se présente comme un véritable déséquilibré. On observe une certaine inégalité dans le développement relatif de ses diverses tendances affectives. D'après Boll et Delmas (1), à l'état normal, le caractère est formé des cinq

(1) BOLL et DELMAS. La personnalité humaine. Paris, 1925.

composantes : activité, émotivité, avidité, sociabilité, bonté.

A l'état pathologique, les modifications de ces composantes (dans leur intensité et dans leur rapport entre elles) aboutissent à la formation de la constitution morbide qui n'est, en somme, que le point de départ de la psychose (2).

Or, chez Baudelaire, les troubles de l'activité aboutissent à un état très accusé d'aboulie. L'émotivité exagérée dans ses sursauts revêt, chez lui, la forme d'une véritable constitution hyperémotive à prédominance dépressive. L'avidité et la sociabilité, ces deux autres composantes du caractère, prennent des proportions égocentriques et mythomaniques que nous n'avons pas manqué de décrire au cours de cette étude.

Cette morbidité du caractère fait de lui un être inadaptable à la vie sociale.

D'une part, affaiblissement de la volonté (aboulie), de l'autre activité médiocre, à marche capricieuse. En effet, ce sont là des armes peu efficaces pour lutter contre les exigences pratiques de la vie quotidienne.

Nous allons maintenant passer en revue les principales tendances affectives du caractère baudelairien et surtout celles qui, nous semble-t-il, sont anormales dans leur détermination biologique.

(2) HYVERT. Les tendances psychopathiques constitutionnelles. Th. Paris, 1924.

La tendance emotivo-dépressive

« O Dieu, combien fastidieux, usés, vulgaires, stériles, me semblent tous les biens de ce monde. »

Hamlet (Acte 1^{er}).

Ce qui semble surtout dominer dans le caractère apparent du poète, c'est un affaiblissement global de la volonté, reposant sur un fond de dépression anxieuse de nature constitutionnelle. C'était, du reste, la mode alors — mais la mode un peu passée tout de même —, de ce fameux mal du siècle qui accabla de 1810 à 1830 tant de jeunes générations.

« Des élans retombants, un dégoût... l'âme lourde », dit l'Aiglon, souffrant au Palais de Schœnbrunn du mal de la jeunesse française. Et ce mal s'épanouissait à ravir chez les esprits les plus distingués du siècle et ne pouvait que gagner en beauté.

Chateaubriand, Musset ⁽³⁾, Gérard de Nerval ⁽⁴⁾, Maurice de Guérin l'illustrèrent et les frères de René dégustaient en bons romantiques l'âcre volupté de la désespérance et se tuaient.

Baudelaire en souffrit, certes. « Fils d'un siècle au sang appauvri » ⁽⁵⁾, il n'aurait su, plus que tout autre,

(3) R. ODINOT. Alfred de Musset. Thèse de Lyon, 1906.

P. FLAT. Le centenaire de l'enfant du siècle. *Revue Bleue*, décembre 1910.

(4) G. BARBIER. G. de Nerval. Thèse de Lyon, 1907. Gérard de Nerval, déséquilibré et alcoolique, s'est probablement suicidé par pendaison.

(5) P. CAUME. Causeries sur Baudelaire. *Nouvelle Revue*, 15 août 1899.

échapper à l'étreinte du mal collectif. Il est descendu lui aussi dans son être intérieur « et reculé d'effroi devant son âme vide » (6).

Mais Baudelaire venait trop tard, il était né en 1821 et il ne pouvait vraiment sentir et souffrir qu'aux environs de 1845. A cette époque, Victor Hugo avait plus de quarante ans et le géant du romantisme ne pensait guère au mal collectif. Musset était déjà fini et Gérard de Nerval n'allait bientôt plus laisser qu'un souvenir dans une vieille maison de la rue Lanterne.

Les Burgraves échouaient; le modeste Ponsart ralliait tous les suffrages; le romantisme agonisait; et avec lui, les généreuses folies, les nobles spleens et les beaux suicides.

Il ne semble donc pas que l'on puisse rapporter l'ennui de Baudelaire à la seule influence extérieure qui pesait sur les esprits inquiets. Baudelaire ne portait pas son ennui comme Brummel sa jaquette, et son spleen comme son dégoût prenaient ses racines mêmes jusqu'aux plus lointains replis de son âme tourmentée. Avec une vaniteuse sincérité, il nous livre dans son œuvre les tourments de son ennui.

Mais, parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants
Dans la ménagerie infâme de nos vices...

.....
Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoi qu'il ne pousse ni grands gestes, ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde ; ...
C'est l'Ennui !...

(6) E. TARDIEU. L'ennui. Paris, 1903, p. 277.

Et cet ennui si profondément implanté en son être, nous le trouvons déjà dans son enfance. Tout jeune encore, il ne pouvait être atteint par le mal du siècle et ne pouvait déjà sentir « jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique ». C'était bien sa nature de déprimé constitutionnel qui lui imprimait de son plus jeune âge ses tendances de solitaire et de rêveur :

Comment se comporte, en effet, le poète à l'école ? Il a une préférence marquée pour la solitude, la tristesse. Il fréquente peu ses camarades, et se complait volontiers dans son ésotérisme. La rêverie est le seul refuge de ce « paresseux nerveux ». Un vague pressentiment de « dégoût de la vie » lui annonce déjà les déboires qu'il éprouvera plus tard « en ce monde ennuyé ».

Ceux qui le connaissent, et surtout ses professeurs, ne manquent pas de signaler « les bizarreries de son caractère » : ils le qualifient de « cerveau fêlé ».

Malgré l'incontestable supériorité de son intelligence, le poète ne figure jamais comme un bon élève. L'habitude de la rêverie lui consomme déjà le peu d'activité dont la nature le doua.

« C'est par le loisir que j'ai en partie grandi », dira-t-il plus tard, évoquant ses souvenirs d'enfance.

En plus, il est susceptible avec son entourage et en particulier, avec sa famille. Déjà il est enclin à des préoccupations d'ordre sexuel. D'après certains, c'est la cause de son renvoi de l'école.

Il s'ensuit que Baudelaire, depuis son enfance, présente des troubles importants de l'émotivité et de l'activité, qui s'affirmeront de plus en plus chez lui. On dirait que, depuis lors, il fait figure d'émotif, de petit anxieux,

s'adonnant volontiers à la rêverie. Sa précoce sexualité, ses désaccords avec sa famille, son inadaptabilité à l'école, la solitude et la tristesse « des lourdes mélancolies » qu'il éprouve, représentent autant d'éléments caractéristiques de cette prédisposition.

Il appartient au groupe d'enfants sensibles et rêveurs qui répond au type schizoïde de Bleuler et Kretschmer. Mais qu'il s'agisse d'émotivité constitutionnelle ou de constitution schizophrénique, le fond du caractère est toujours le même. Il explique par son émotivité la rêverie de compensation (7).

Et sa jeunesse va servir de pierre de touche au déséquilibre de son caractère. Sa vie débauchée lui interdit alors tout effort pénible. Malgré les projets de travail dont il se jure l'exécution « il n'a jamais connu le plaisir d'un plan réalisé ».

Il ressent, par contre, un besoin irrésistible pour la vie de flânerie et de café. Il se complait à de longues promenades à travers les rues boueuses de Paris, où il traîne sa jeunesse découragée. On dirait qu'avant de se mettre à l'ouvrage, il lui était nécessaire d'observer les uns, d'analyser les autres, et enfin, dégoûté de tout, de plonger dans l'abîme de son rêve et de son remords.

A cette habitude de la flânerie, à cette mollesse particulière de la volonté s'associent les effets désastreux des boissons et des stupéfiants.

La vie qu'il mène en compagnie de la Vénus Noire n'est pas non plus pour affermir sa volonté affaiblie.

(7) HEUYER et GOURIOU. Les troubles du caractère dans la psychiatrie infantile scolaire, *Journal médical*, juin 1929, n° 6.

Asselineau nous représente Baudelaire fuyant son logis et cherchant la tranquillité dans l'hospitalité complaisante de ses amis (8).

Comme tous les abouliques et les imaginatifs, il recherche obstinément le calme dans le silence et l'obscurité de la nuit. La notion du temps en fuite perpétuelle lui est pénible :

« A chaque minute, nous sommes écrasés par l'idée et la sensation du temps. Et il n'y a que deux moyens pour échapper à ce cauchemar, pour l'oublier : le plaisir et le travail. »

Et quelle beauté dans ce poème, où, vaincu par le temps, le poète avoue son impuissance ! :

Remember! Souviens-toi, prodigue Esto-Memor !
(Mon gosier de métal parle toutes les langues),
Les minutes, mortels folâtres, sont des gangues
Qu'il ne faut pas lâcher, sans en extraire l'or!

Souviens-toi que le temps est un joueur avide
Qu'il gagne sans tricher, à tout coup, c'est la loi,
Le jour décroît, la nuit augmente, *souviens-toi*,
Le gouffre a toujours soif; la clepsydre se vide...

Tantôt sonnera l'heure où le divin hasard
Où l'auguste vertu, ton épouse encore vierge,
Où le repentir même (oh, la dernière auberge!)
Où tout te dira : « Meurs, vieux lâche, il est trop tard ! »

Se rappelant plus tard de sa paresseuse jeunesse, il s'écriera : « Quinze ans de fainéantise. »

Déprimé et sans volonté, il remet volontiers son travail au lendemain : « Quand j'ai le malheur de négliger

(8) Charles Baudelaire, Paris, 1868.

(8) Baudelairiana, 1868.

un devoir, le lendemain le devoir est plus difficile à remplir. Il devient ensuite de jour en jour de plus en plus difficile, jusqu'au jour où, enfin, le devoir m'apparaît comme une chose impossible à remplir. »

Cependant, il juge encore sainement. Ne pense-t-il pas à son propre cas quand il écrit : « Travail immédiat même mauvais, vaut mieux que la rêverie. »

Il se fatigue vite, sa résistance au travail étant faible. La concentration de son esprit engourdi par les excès, devient à la longue excessivement dure : « Comme il est difficile, non pas de penser un livre, mais d'écrire sans lassitude ! »

Pendant toute sa vie, il parle du génie : « successif et progressif », engendré par un travail régulier et tenace.

En connaissance de cause, il se jure : « la suppression de tous les excitants » dont il sait, par expérience les résultats funestes. Mais, ce n'est que lettre morte.

Il passera sa vie, en aboulisme, en raté. Ne pense-t-il pas à lui-même quand il se mire complaisamment dans le portrait de Samuel Cramer : « Créature malade et fantastique dont la poésie brille bien plus dans sa personne que dans son œuvre et qui, vers une heure du matin, entre l'éblouissement d'un feu de charbon de terre et le tic-tac d'une horloge m'est toujours apparu comme le dieu de l'impuissance. »

Cet état particulier d'aboulisme et de paresse prend des proportions énormes à partir de 1860.

A partir de cette date, un élément psychasthénique prononcé se superpose à son état antérieur. Le poète se confine alors dans l'inaction et se répète obstinément : « A quoi bon ?... »

Cependant, avant cette période, « Baudelaire au travail » s'entoure de toutes les garanties possibles et s'arme de patience pour assurer à son œuvre la souveraineté de forme qu'on lui connaît ⁽¹⁰⁾.

Si son activité est de courte haleine, c'est que son état thymique s'y prête d'une manière spéciale. Car le poète est un hypersensible et un hyperémotif dans l'acception médicale du mot.

Il n'est pas seulement enclin aux simples excitations psycho-sensorielles qui lui viennent du dehors (visuelles, olfactives, auditives), il est aussi apte à réagir avec une intensité quasi prodigieuse à ses propres sensations coenesthésiques, aux idées hypochondriaques et obsédantes vers lesquelles est orientée son imagination troublée par les toxiques. Son émotivité, quand elle affecte sa personnalité consciente, lui faisant subir de brusques changements de tension (exaltation, dépression) est cause de ses sauts d'humeur rapportés par ses biographes et ses amis (Asselineau, Nadar, Crépet, Th. de Banville).

L'œuvre du poète reflète les « névroses et les angoisses » imputables à cette sensibilité capricieuse. Car, ce qui fait le fond de la poésie baudelairienne, c'est une sorte de dépression anxieuse et mélancolique toute baignée de cette atmosphère « d'ennui dans la brume » (Porché).

(10) LÉON CLADEL. Bonshommes, 1879.

.....
Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'espoir
Vaincu, pleure, et l'angoisse atroce, despotique
Sur mon crâne incliné, plante son drapeau noir...
(*Spleen.*)

.....
Comme tu me plairais, ô nuit ! sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu !
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu !
(*Obsession.*)

.....
Esprit vaincu, fourbu ! Pour Toi, vieux maraudeur
L'amour n'a pas de goût, non plus que la dispute ;
Adieu donc, chants du cuivre, et soupirs de la flûte !
Plaisirs, ne tentez plus un cœur sombre et boudeur !...
(*Le Goût du Néant.*)

.....
Je suis un cimetière abhorré de la lune...

Mais sur cet état habituel de dépression et d'anxiété se greffent des périodes transitoires d'exaltation euphorique. Quelle évasion alors !... Ce n'est plus le même poète. Oui, c'est toujours le même, si l'on en juge par le vers d'airain et le fini de la forme, mais quelle différence d'inspiration !

Plus de démons, plus de serpents jaunes. C'est l'éther inviolé, c'est la belle nature, c'est l'amour fervent et pur.

On dirait un soupir de soulagement du grand poète, heureux enfin de respirer dans l'air supérieur.

C'est le sonnet « *Elévation* », où, par un vigoureux coup d'aile, le poète se lance « au-dessus des étangs, au-dessus des vallées », vers les zones sereines et illuminées de l'espace.

*Vers un autre océan où la splendeur éclate
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité...*

Ce sont des regrets alors pour :

*... le vert paradis des amours enfantines
les violons vibrant derrière les collines,
Avec les brocs de vin, le soir dans les bosquets.*

C'est enfin la flamme pure et pieuse qui rachète les honteuses caresses de la créole... et qui lui crie en pardonnant :

Je suis l'ange gardien, la Muse et la Madone...

C'est ainsi qu'avant 1860, nous pouvons dire que le poète se présente comme un déprimé hyperémotif. Avant cette date, il n'a pas d'idées hypochondriaques et obsédantes à proprement parler. Leur apparition est beaucoup plus tardive.

On ne peut pas, nous semble-t-il, assimiler Baudelaire à un véritable mélancolique. Cependant, ne dit-il pas : « Je suis inutile aux autres et dangereux à moi-même ! » Cette phrase traduirait le sentiment auto-accusateur si fréquent chez les mélancoliques.

Mais, en réalité, il ne présentera jamais des idées d'auto-accusation, inhérentes à une semblable constitution et son état d'esprit ne sera pas modifié dans ce sens. Est-ce un circulaire avec des périodes alternatives de dépression et d'exaltation?... Nous ne le pensons pas ; **car nous n'avons pas chez lui les éléments caractéristiques d'une constitution cyclothymique.**

Ce qui marque surtout son caractère, c'est une émotivité changeante et anxieuse reposant sur un fond de dépression. C'est ce qui explique « les soubresauts et les

crises » de son caractère « qui, cependant remplacent l'action d'une volonté continue », comme il l'avoue lui-même à Sainte-Beuve.

Sur le déséquilibre de son caractère se greffera, plus tard, un syndrome psychasthénique très accusé. Cet état entraîne alors des modifications importantes dans son emportement et assaillit sa vie, par des obsessions, des phobies, des peurs irraisonnées, des idées presque délirantes, entraînant à jamais son activité fragile. Voici pourquoi, après 1860, l'œuvre du poète est rare et de moindre valeur.

Le syndrome psychasthénique

L'obsession de la mort

C'est un phénomène banal d'ordre idéo-affectif. Il s'observe fréquemment chez les prédisposés atteints de faiblesse cérébrale ou de diminution de la résistance interne (Bériel) ⁽¹¹⁾, consécutives à des excès de toutes sortes. Elle est fonction du doute et de l'émotivité d'après Sollier et Courbon ⁽¹²⁾.

Chez Baudelaire, l'obsession-mort a une marche progressivement ascendante et concomitante aux troubles physiques dont il se plaint (troubles gastriques, céphalées).

(11) Clinique Saint-Pothin. *Eléments de psychiatrie*, Paris 1929.

(12) *Pratique sémiologique des maladies mentales*. Masson, 1924.

Dès 1860, il est obsédé par l'idée de la mort, et cette phrase : « A toute heure de la journée cette idée me persécutait » est le *leit-motiv* de ses lettres.

Comme il est fréquent chez les psychasthéniques, le poète ne se tue pas. Au contraire, l'idée de mort l'angoisse douloureusement et s'accompagne d'un sentiment de répulsion qui l'éloigne de plus en plus du suicide. C'est le propre du psychasthénique douteur et anxieux, à l'inverse du mélancolique auto-accusateur qui cherche dans le suicide une damnation justifiée et l'expiation des méfaits dont il s'accuse.

A l'encontre du mélancolique, le déprimé, le psychasthénique, lutte courageusement, au moins au début. Mais, à partir du moment où Baudelaire s'avoue vaincu, les choses se précipitent comme une boule de neige. « *Depuis assez longtemps, je suis au bord du suicide* » s'écrie-t-il.

C'est alors qu'il se replie sur lui-même et par tendance au scrupule et à l'introspection, le voici qui s'analyse, cherchant obstinément en lui, la cause même de ses malheurs. Il devient alors nosophobe et anxieux : « Pourquoi le suicide ? Est-ce à cause des dettes ? »

C'est une peur obscure et irraisonnée, un doute perpétuel des événements, qui va même jusqu'à la grande anxiété : « Je t'en supplie, — écrit-il à sa mère — viens, je suis à bout de forces nerveuses, à bout de courage, à bout d'espérance. »

Le tableau psychasthénique se complète encore d'autres manifestations, dont l'origine n'est pas douteuse (phobies, doutes, idées hypochondriaques).

C'est ainsi qu'il se sent effleuré « par le vent de l'imbécillité », Autrefois, il s'était plaint de son état de santé,

et surtout de son état mental. La peur de la folie le harcèle et se précise en des termes explicites : « Je me sens attaqué d'une espèce de maladie à la Gérard à savoir la peur de ne plus pouvoir penser, ni écrire une ligne. » 1861.

Douteur et anxieux, il n'a plus aucune confiance en son état d'esprit, ni en sa volonté qui est déjà sérieusement touchée. « Qui sait si l'esprit lui-même n'est pas altéré? *Je ne sais rien, je ne veux rien savoir, puisque j'ai perdu même la faculté de l'effort* » (13). Il se plaint de ne plus avoir de forces pour « se relever ». Sa volonté va toujours en « rouillant » et il ajoute mélancoliquement : « Si jamais homme a connu jeune le spleen et l'hypochondrie, certes, c'est moi. »

L'infection syphilitique, dont il a toujours redouté les conséquences tardives, n'est pas étrangère à cette série interminable de doutes, de phobies, d'idées hypochondriaques. Son rôle capital dans la genèse des troubles organiques, chez lui, n'est pas moins important en tant qu'élément phobique et générateur des troubles idéo-obsessifs et hypochondriaques. Il en a la hantise à chaque nouvelle apparition d'accidents spécifiques. « Maintenant, elle revient, elle prend une nouvelle forme : des taches sur la peau et une lassitude extraordinaire dans les articulations. *Peut-être dans la tristesse où je suis plongé, ma terreur grossit-elle le mal* », et quelques lignes plus loin il ajoute : « Moi, cela me fait peur, ne fût-ce qu'à cause de la mélancolie que cela m'engendre. »

(13) C'est le sentiment d'incapacité et d'impuissance si fréquent chez les psychasthéniques. (Voir HESNARD, Les syndromes névropathiques. Paris, 1927.

Pour se remonter le moral et encourager sa mère inquiétée de son état de santé, il lui écrit : « Tu te figures peut-être que je vais avoir les os cariés en huit jours ; il y a des gens qui vivent soixante ans avec le sang infecté. »

Signalons que Baudelaire garde entièrement son auto-critique, et il n'hésite pas à mettre sur le compte de sa tristesse morale, une partie des troubles subjectifs dont il souffre. Ceci encore est en faveur de l'origine psychasthénique des symptômes précités (auto-introspection) (1).

L'idée d'une P. G. à forme dépressive dont le début remonterait à 1860 et qui ne finirait que sept ans plus tard est peu probable. En plus, que faut-il penser de cette hypothèse en présence d'un malade dont l'auto-critique n'a jamais présenté la moindre perturbation?...

Ainsi donc, il nous semble que le poète est atteint d'un état psychasthénique prononcé à partir de 1860. Les modifications importantes de son caractère tranchent alors sur le fond habituel de son état d'esprit par une série riche de symptômes à prédominance idéo-obsessive.

Avant cette date, le poète présente les caractères d'une émotivité dépresssive de nature constitutionnelle. Cette prédisposition a grandement favorisé l'apparition du syndrome psychasthénique ultérieur.

(1) Comme les psychasthéniques et les douteurs, Baudelaire éprouve bien le besoin d'analyser ses malaises et ses sensations. On s'en rend parfaitement compte en lisant sa correspondance : « Ce que je sens, écrit-il, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement, une peu perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de mes forces, une absence totale des désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque. Je me demande sans cesse : A quoi bon ceci ? A quoi bon cela ? C'est là le véritable esprit de spleen. »

Ce dernier est-il symptomatique d'une maladie organique du système nerveux central ? Nous renions l'hypothèse de la P. G. peu compatible avec les faits. Mais son infection syphilitique a sa place dans la détermination du syndrome psychasthénique : à savoir qu'elle a favorisé l'apparition des préoccupations phobiques dont le rôle moral sur la genèse des troubles psychasthéniques ne saurait pas être contesté. (Voir La maladie et la mort de Baudelaire.)

C'est que son système nerveux était déjà apte à recevoir et à développer le germe de l'angoisse et de l'obsession.

Le syndrome psychasthénique est l'expression clinique de son épuisement nerveux et préparé à l'avance par une longue période d'incubation, où les *stupéfiants* et la syphilis se disputent la première place.

La tendance mythomaniaque

Chaste comme le papier, sobre comme l'eau, porté à la dévotion comme une communiant, inoffensif comme une victime, il ne me déplairait pas de passer pour un débauché, un ivrogne, un impie et un assassin.

Ch. BAUDELAIRE

Certains sujets naissent avec une imagination déréglée qui les pousse non pas seulement à mentir plus ou moins consciemment, mais encore à débiter des fables imaginaires. Ceux qui en sont atteints manifestent toute la vie, dans les plus diverses circonstances, et sans aucune utilité immédiate des tendances à mentir et à altérer la vérité.

De plus, dupes d'eux-mêmes, ils croient aux fables qu'ils créent. A cette constitution morbide, Dupré a donné le nom de mythomanie (14).

Il en est ainsi pour Baudelaire. Depuis fort longtemps, ses intimes conservèrent l'image légendaire de Baudelaire mystificateur. L'unique but de sa vie est d'étonner. C'est aussi « le principal travers de son caractère » (Seché et Bertault) (15).

On connaît nombre d'anecdotes aussi curieuses qu'amusantes se rapportant au Baudelaire comédien. Mais, tant de fables, construites de toutes pièces et auxquelles chacun ajoute du sien, défigurent tellement la vérité qu'il est malaisé de différencier ce qui revient à l'acteur et ce qui revient aux auditeurs bénévoles.

Ainsi exalte-t-on la verve mystificatrice du poète provoquant l'admiration et l'étonnement de son entourage (16).

Nul ne jouit autant que lui du plaisir de se voir dénaturé et calomnié. Il ressent une volupté incommensurable de passer pour pire qu'il n'est. C'est ce qu'il appelle « cultiver son hystérie avec jouissance et terreur ». 1861.

Il espionne avec une joie malicieuse la figure de ses interlocuteurs pour y deviner l'effet que produisent les histoires macabres, les anecdotes comico-tragiques dont il débite les détails avec une sérénité flegmatique. Son attitude froide et réservée, ses gestes précis et mesurés, son aplomb imperturbable, l'expression de son visage,

(14) Pathologie de l'imagination et de l'émotivité. Paris, 1925.

(15) Ch. BAUDELAIRE. Paris, 1910.

(16) Gustave LE ROUGE. Verlainiens et décadents Nouvelles Littéraires, 13 octobre 1928.

dont il peut transformer le masque « comme un forçat en rupture de ban » (Champfleury), tout concourt heureusement à établir le prestige de son étrange personnalité.

Tout à tour dupeur et dupé, le poète, plus que tout autre, soigne patiemment sa réputation de comédien. A la longue sa personne est tellement déformée, son visage se farde d'un tel rictus féroce d'hypocrite que même sa maladie paraît être affectée.

Il n'est donc pas étonnant que la foule des légendes qu'il a ainsi déchaînée ait marché en tête d'un mouvement qu'il ne pouvait plus commander.

Entre le fabulant et l'entourage, il s'est créé une sorte d'induction réciproque où l'inducteur et le cercle induit exercent mutuellement une influence alternante de mystifications suggestives.

C'est le point de départ de la légende baudelairienne.

Cette dernière masque la figure du poète, à tel point que certains critiques et certains médecins prennent pour des mystifications des réalités inhérentes, à son tempérament et à son caractère.

C'est ainsi que Barral ⁽¹⁷⁾ affirme que le poète n'est « ni satanique, ni fou, ni alcoolique, ni opiomane », et pour Brunetière, tout cela « n'est que des poses ». Soigner sa réputation naissante est l'unique raison de ses toxicomanies et de son satanisme, plus apparents que réels, d'après Michaut ⁽¹⁸⁾.

(17) *Petit Bleu*, 7, 8, 13, 17 octobre 1907.

(18) Comment est mort Baudelaire. *Chronique médicale*, 15 mars 1902.

Dr CABANÈS. Baudelaire dans le domaine. *Chronique médicale*. 1917.

Cependant il semble que la mythomanie exagère la réalité plus qu'elle ne la déforme. Car il est certain qu'il est opiomane, de même qu'il est sûr que son instinct sexuel est perverti.

C'est ainsi que naissent deux courants d'opinions et que deux conceptions opposées se disputent la vérité. Pour les uns, le poète est exempt de toute tare. Le reste n'est que légende, imputable à sa manie d'étonner. Pour les autres, c'est un malade, un taré.

Il semble quand même que, comme ailleurs, *in medio stat virtus*. Baudelaire est aussi malade qu'il est comédien. Il est aussi toxicomane qu'il est mystificateur. Chez lui, ses tendances ne s'excluent pas, mais elles se complètent. Le spleen et le *tædium vitæ* qui assaillent sa paresseuse jeunesse ne sont pas affectés ; ce sont des sentiments réels qui ébranlent profondément son âme et son esprit.

Sa tendance sadique n'est pas une mystification, c'est une réalité dont Baudelaire mystificateur exagère l'importance, poussé par le désir d'éblouir.

S'il est toxicomane, il l'est dans une certaine mesure pour « épater le bourgeois ».

C'est dans ses journaux intimes que ceci se révèle. On y sent les angoisses de ce faux comédien qui, avec une déchirante sincérité, confie au papier le véritable fond de son état d'esprit et de caractère. L'abîme qui sépare le Baudelaire du dehors et le Baudelaire des journaux intimes est profondément creusé. Car le mystificateur de la vie collective se démasque pour mettre à nu son âme

comme s'il avait le soin « de se dévoiler devant ses futurs historiens » (19).

Parmi les nombreuses formes de mythomanie qui ont été décrites par Dupré, celle qui semble répondre le mieux au « cas Baudelaire » est la forme vaniteuse.

En somme, la tendance mythomaniacale est révélatrice du déséquilibre de son caractère. Elle est solidement inhérente au comportement social du poète, elle fonde aussi la légende baudelairienne. Malgré l'avis contraire de certains exégètes du poète, il ne nous semble point que celui-ci n'ait été qu'un mystificateur. Sous le masque du comédien se cachent des dispositions naturelles et des tares psychiques dont l'existence ne saurait pas être mise en doute.

Résumons : Baudelaire est un malade, doublé d'un mystificateur.

La tendance Egocentrique

Nous avons déjà parlé de l'égoïsme de Baudelaire dans le paragraphe consacré à l'étude des inclinations liées à ses facultés. Il en résulte que Baudelaire est un égoïste, un individualiste. Tout, dans sa personne, dans son attitude de bafoueur du peuple et de l'ignorance, dans ses opinions taillées à pic et proférées avec l'assurance de principes irréductibles, reflète l'image d'un caractère essentiellement égopathique. « Il a l'habitude, nous dit Asselineau, de se considérer comme infaillible! »

(19) De la FIZELIÈRE et DECAUX. Bibliographie contemporaine.

Sa logique, impeccable quand elle porte sur des objets indépendants de sa personne (peinture par exemple), devient par contre unilatérale et égocentrique quand elle s'attache à l'analyse de son moi. Elle manifeste, alors, la déviation permanente de ses facultés dialectiques, inhérente à l'altération affective de sa constitution.

Sa nature ombrageuse, associée aux manifestations précédentes de l'hypertrophie du moi, et de la fausseté partielle du jugement, a présidé à l'édification de certaines de ses interprétations erronées, sur lui, son milieu et son entourage.

Lombroso et Nordau interprétèrent l'égoïsme de Baudelaire comme formant la trame d'un véritable système délirant, de grandeur. Ils l'ont considéré comme un mégalomane.

Mais, en réalité, cette déviation partielle n'atteint jamais, chez lui, les périodes avancées du délire de grandeur. Baudelaire restera toujours un égopathe, mais son jugement ne sera jamais altéré au point de conduire à la formation d'idées délirantes, d'interprétation de grandeur ou de revendication. C'est un déséquilibré de la vie affective, portant à l'état embryonnaire le germe de la psychose. Tel il restera toute sa vie.

Sa tendance égocentrique dominera sa personnalité dans toutes ses réactions envers la famille et la société.

De l'étude précédente du caractère baudelairien, que faut-il conclure ?

Baudelaire est un dysharmonique, il le sait lui-même :

Ne suis-je un faux accord,
Dans la divine symphonie...

On observe chez lui une sorte d'anarchie affective qui

se manifeste le plus dans ses rapports avec la société, la famille.

On voit aussi chez lui des prédominances passionnelles et émotives donnant à son caractère une couleur spéciale ; des tendances idéo-obsessives, phobiques et hypochondriaques. Enfin, le désaccord entre ses facultés intellectuelles et les travers de son caractère est flagrant.

Ses perversions sexuelles, son instabilité, son état habituel d'anxiété et de dépression le rendent inadaptable à la vie collective. Sur lui les normes sociales pèseront lourdement. Dès lors, il versera dans la toxicomanie et les rêves de la narcose.

C'est l'étude des tendances émergéantes qui permet de distinguer les différentes variétés des constitutions morbides.

En effet, nous avons chez Baudelaire un mélange inextricable des tendances psychopathiques. Elles se partagent le premier plan de sa personnalité et forment le noyau central de son déséquilibre. Car le déséquilibre, chez lui, n'est pas monovalent, mais polyvalent.

Les constitutions morbides ne sont chez Baudelaire que des manières originelles, permanentes et héréditaires, susceptibles sous l'action d'une cause extérieure et d'influences diverses, de donner naissance à une maladie mentale déterminée.

C'est ainsi que la prédisposition créée par la prédominance de sa constitution émotive-dépressive, donne naissance au syndrome psychasthénique, imputable du reste, en majeure partie aux influences exogènes.

Mais ses tendances mythomaniaques et égocentriques n'aboutissent jamais au délire d'imagination, ni à celui

d'interprétation. Elles traduisent seulement l'image diminutive de la maladie mentale avérée qui serait susceptible d'apparaître un jour sur ce terrain prédisposé.

C'est ainsi qu'à travers la zone intermédiaire, entre le déséquilibre et les différents syndromes mentaux, on saisit le passage imperceptible de l'état normal à l'état pathologique.

Chez Baudelaire, cet état morbide du caractère provenant de l'ensemble de ses tendances psychopathiques n'a pas évolué dans le sens de la psychose.

Par contre, le poète est resté toute sa vie un déséquilibré dont la tare explique, d'une part, son inadaptabilité sociale, et, d'autre part, son inclination irrésistible vers les toxiques.

Baudelaire toxicomane

Faisons-nous un milieu que le rêve remplit.

VICTOR HUGO

L'histoire littéraire des diverses toxicomanies (opium, haschisch, alcool), est intéressante et instructive. C'est un admirable sujet d'étude qui vaut à lui seul un travail pour le critique, le psychologue et le médecin.

Dans le jardin universel des lettres, il n'y a pas seulement des lis et des roses : il y a aussi des coins ténébreux où fleurissent des végétaux toxiques et dangereux : la mandragore, l'opium et le coca.

Les effets hypnotiques et hallucinants de ces drogues, vécus par de grands artistes, sont passés, grâce à eux, dans le domaine littéraire (1).

Parmi les poisons générateurs des rêves, le haschisch et l'opium ouvrent à mains artistes la porte des paradis artificiels qu'Hoffman, Ed. Poë, Coléridge, de Quincey, Th. Gautier, Baudelaire et Cl. Farrère décrivent avec couleur (2).

(1) D^r LEFÈVRE. Les fumeurs d'opium dans la littérature française contemporaine. *La Revue*, 1^{er} octobre 1911.

(2) P^r L. LAVASTINE, Séméiologie du rêve. *Gazette des Hôpitaux*. 3 décembre 1911.

P^r L. LAVASTINE. Valeur séméiologique des rêves. *Journ. Méd. Français*. Novembre, 1926.

Pour nous, médecins, la connaissance des paradis artificiels est des plus importantes, car elle permet de démontrer l'origine souvent morbide de l'inspiration créatrice et la parenté étroite qui unit le corps à l'esprit, le normal au pathologique.

Nous avons souvent fait allusion à la toxicomanie de Baudelaire, au cours de cette étude.

Avant d'aller plus loin, Baudelaire est-il toxicomane ?

Th. Gautier proteste contre l'opinion que le poète ait eu « l'habitude de chercher l'inspiration dans les excitants », et en particulier dans les « excès de haschisch et d'opium ». A cet avis se rallient sans réserves, les docteurs Antheaume et Dromard (3) : « Le Baudelaire opiophage et toxicomane, écrivent-ils, n'est guère mieux affirmé malgré les présomptions qu'on a cru pouvoir tirer des œuvres mêmes du poète. »

Mais, quelle affirmation plus sûre pouvons-nous avoir que celle de Baudelaire lui-même ?

Ainsi, raconte-t-il qu'il tient d'un ami pharmacien, une recette, pour composer soi-même le haschisch.

Dans une lettre datée de 1859, il écrit à son seul confident : « Je suis bien noir, mon cher, je n'ai pas apporté d'opium. » Et dans un autre endroit, il ajoute : « J'ai l'estomac passablement détraqué par l'opium, et je n'ai pas d'argent pour payer mon pharmacien à Paris. »

De Bruxelles, parlant de sa maladie à M. Ancelle, il dit :

Un médecin que j'ai fait venir ignorait que j'avais fait autrefois un long usage d'opium. C'est pourquoi il m'a mé-

(3) Poésie et Folie. Doin, 1908.

nagé, et c'est pourquoi j'ai été obligé de doubler et de quadrupler les doses. 20 déc. 1865.

A la veille de la traduction du *Mangeur d'opium*, de de Quincey, il explique à son éditeur Poulet-Malassis :

De Quincey est un auteur affreusement conversationniste et digressionniste, et ce n'est pas une petite affaire que de donner à ce résumé une forme dramatique et d'y introduire l'ordre. — De plus, il s'agissait de fondre mes sensations personnelles avec les opinions de l'auteur original et d'en faire un amalgame dont les parties fussent indiscernables. (16 fév. 1860).

Par conséquent, il connaissait les effets de l'opium avant la publication des paradis artificiels.

Lemonnier, dans une étude remarquable sur les traces de Baudelaire à Honfleur, rapporte d'utiles renseignements.

Pendant son séjour à Honfleur, le poète accable son pharmacien de perpétuelles demandes d'opium.

Dans ses travaux sur l'opiomanie, le Docteur Dupouy (4) considère Baudelaire comme opiomane.

Cabanès et Jaquemet tirent une sérieuse présomption en faveur de cette thèse, des œuvres mêmes du poète.

A quelle époque remonte son initiation aux paradis artificiels ? De l'avis du Docteur Dupouy, il semble que Baudelaire prenne l'habitude des toxiques dans le club des haschischins célèbre depuis les commentaires historiques de l'époque romantique.

On y goûte aussi la ciguë irlandaise dont les effets

(4) D^r DUPOUY. Les Opiomanes. Alcan, 1922.

D^r DUPOUY. Baudelaire opiomane. *Ann. Médico-Psychologique*. 1910. X.

hypnotiques sont à peu près comparables à ceux du haschisch.

Baudelaire use-t-il uniquement d'opium ? Nous ne le pensons pas. Chercheur obstiné de nouvelles sensations, de moyens efficaces de multiplication de la personnalité, il est probable qu'il se soit adonné successivement à l'opium, au haschisch et à l'alcool.

Les deux premiers toxiques garderont toujours pour lui leur prestige. Ce n'est pas de même pour l'alcool. Le poète n'use des boissons qu'en amateur, et Nadar affirme qu'il ne l'a jamais vu vider une bouteille entière de vin. Son prétendu œnilisme est, paraît-il, invraisemblable, malgré les attestations contraires de M. du Camp (5).

A-t-il eu l'habitude des toxiques toute sa vie ? Il est difficile de le savoir. La carence des documents disponibles ne permet pas de réponse nette et exclusive à cette question troublante. Le goût de l'infini lui est impérieux dans certaines circonstances de sa vie particulièrement pénibles.

C'est ainsi qu'à Dijon il a recours à l'opium et à plusieurs reprises (Porché).

C'est de même à Honfleur.

Malade à Bruxelles, il se voit contraint de se réfugier à nouveau dans « l'opium immense » (6).

(5) Il est à noter cependant que l'absinthe était alors la boisson préférée. La bohème littéraire de l'époque en faisait grand usage.

Les cénacles, que notre poète fréquentait, devaient assurément garder les habitudes traditionnelles.

(6) Baudelaire prend de l'opium sous la forme de laudanum.

Il en parle lui-même de son unique refuge : de la fiole de laudanum. Mais il se peut qu'il ait aussi l'habitude d'en fumer.

La drogue préférée à l'hôtel Pimodan, est le haschisch.

On en prépare une espèce de confiture pâteuse, composée de cannabis indica, de corps gras, de miel et de pistaches. Ce mélange est connu sous le nom de dawamesk.

Dans ses lettres, il fait souvent allusion à son vice.

Nous tenons de lui l'aveu suivant : « *Quant à l'opium, dit-il à sa mère, tu sais bien que j'en ai eu l'habitude pendant plusieurs années.* »

Il est donc certain qu'il a fait un long et prolongé usage d'opium et ce n'est pas un vain mot que de parler de Baudelaire toxicomane.

Cependant, nous ne savons pas s'il en use quotidiennement. Son besoin irrésistible pour la narcose paraît être plus manifeste dans certains états d'âme accompagnés de dépression anxieuse et de sensation de vide.

L'habitude néfaste des toxiques, créée à la longue, entraîne chez Baudelaire des modifications de caractère, un état d'esprit propre aux toxicomanes, que nous allons analyser par la suite.

QUELLE EST LA CAUSE DE LA TOXICOMANIE CHEZ BAUDELAIRE ?

D'abord, les causes d'ordre externe.

N'oublions pas, en effet, que le poète est un dandy, un aristocrate et, de plus, un de ceux qui professent l'amour de l'artificiel et la religion de l'étonnement.

La contamination mentale, l'exemple, le snobisme, n'en sont pas moins efficaces ⁽⁸⁾.

A l'encontre de la dipsomanie, l'opiomanie est, au moins dans ses débuts, volontaire (Dupré).

Mais l'habitude et la durée de l'intoxication s'expliqueraient par la recherche des causes profondément

(8) DUPRÉ et LOGRE. Intoxication par l'opium. *Nouveau traité de Médecine*, T. VI.

(8) D^r VIEL. La toxicomanie. *Presse médicale*, 15 décembre 1909.

inhérentes à l'état mental antérieur du sujet, à son sentiment et à son caractère. « Ne devient pas toxicomane qui veut », dit Pinchon. Car, en effet, l'opium ne peut rien ou à peu près rien sur un cerveau bien équilibré. Les toxicomanes sont des malades qui se recrutent volontiers dans la grande famille des déséquilibrés de toute nuance.

De l'étude analytique de son tempérament et de son caractère, il résulte que le poète est un déprimé, un asthénique et porté, par son émotivité changeante, à éprouver vivement le plaisir et la souffrance.

Il est aussi un aboulique chez qui l'effort intellectuel est particulièrement pénible : « Le peu que je fais est le résultat d'un travail très douloureux », écrit-il.

Le monde extérieur n'a pas d'attrait suffisants pour lui plaire. Se détournant de « ses cultes », il recherche instinctivement satisfaction dans les rêveries imaginaires :

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté...

Dans l'ordre des instincts.

L'affinité élective pour le poison traduit chez lui une diminution importante de l'instinct de la conservation. Sexuellement, Baudelaire est un voluptueux imaginaire qui goûte avec délices le charme de ses rêveries perverses.

Dans l'ordre intellectuel et mnémonique, signalons sa curiosité toujours en éveil pour les états d'âme rares, anormaux et mystérieux.

Enfin, plongé comme il est dans le spleen le plus angoissant, ne nous étonnons point qu'il ait tenté de

s'évader de « son habitacle de fange » pour rechercher dans le monde féérique de la narcose, le remède efficace à ses sensations « de vide » et « de néant ».

C'est pourquoi notre poète n'est pas comparable à Th. de Quincey ⁽⁹⁾, « Ce pape d'opium » — quelque peu suspect de mystification du reste — s'adonne à l'opium pour calmer ses névralgies.

Il ne nous semble point que Baudelaire prenne l'habitude des toxiques pour une raison analogue, ou pour soulager « ses malaises physiques », ainsi que le professe le Docteur Dupouy ⁽¹⁰⁾.

Le syndrome psychasthénique et le cortège de troubles moraux et physiques qui l'accompagne apparaissent chez Baudelaire en 1860. Or, son habitude des toxiques, de l'avis de tous, est bien plus antérieure. Son initiation aux paradis artificiels remonte à 1849.

Sa liaison passionnelle avec les toxiques dénonce donc la réaction d'un tempérament prédestiné à l'asservissement rapide, au coup de foudre toxicomaniac. Cette appétence morbide pour les toxiques est considérée par Dupré comme plus voisine des perversions instinctives, que des impulsions obsédantes ⁽¹¹⁾.

La rêverie est l'attitude chère aux poètes.

C'est que, l'attention soutenue, la réflexion concentrée, sont très despotiques pour ces infatigables chercheurs du nouveau et de l'inconnu.

« Je préfère considérer, écrit Baudelaire, cette condition anormale de l'esprit, comme une véritable grâce,

(9) GUERRIER. Th. de Quincey. Thèse de Lyon, 1907.

(10) D^r DUPOUY. Le poète de l'opium. Ch. Baudelaire. Aesculape. Mai 1912.

(11) Les perversions instinctives. Congrès de Tunis, 1912,

comme un miroir magique où l'homme est invité à se voir en beau, c'est-à-dire tel qu'il devrait et pourrait être, une espèce d'excitation angélique, un rappel à l'ordre, sous une forme complimenteuse. »

L'action de l'opium n'est pas identique à celle du haschisch. Ce dernier est un facteur important d'hallucinations. Le Professeur Lewin ⁽¹²⁾ le classe dans la catégorie des médicaments dits « phantastica » dont l'ingestion provoque de l'excitation cérébrale, de la déformation des sensations et des perceptions avec hallucinations visuelles.

Des rêves voluptueux et fantaisistes accompagnés de troubles de la conscience et d'autres symptômes de désintégration des facultés intellectuelles en complètent le tableau clinique.

Baudelaire donne deux ou trois exemples d'hallucinations cannabiques (voir haschisch).

Par contre, l'opium considéré comme poison euphorique est peu hallucinant.

C'est surtout un réducteur des facultés d'émotivité et de perception, sans abolition de la conscience avec bien-être physique et psychique et libération des états effectifs.

Sous son influence, l'homme est débarrassé des exigences matérielles de la vie. Il se croit un être surnaturel et l'ultime pensée qui jaillit de son cerveau, est : « *Je suis devenu dieu* ».

Mais les modifications du psychisme ne se cantonnent pas aux seuls troubles psycho-sensoriels. L'hyper-

(12) P^r LEWIN. Les paradis artificiels. Trad. franç. 1929.

(12) D^r GUITET-VAUQUELIN. Les paradis artificiels. *Siècle médical*. 15 avril 1929.

amnésie, l'hypéridéation sont l'apanage de la rêverie des intoxiqués par le haschisch et l'opium.

Il en résulte une succession interminable des représentations mentales, vivement colorées. On dirait, avec Dupré, un vrai délire imaginatif.

Cette ivresse de l'imagination comporte la désintégration progressive de l'attention, de la volonté et le dormeur dégagé des liens terrestres se voit « agrandi, sensibilisé, excité démesurément, hors du temps et de l'espace » (Th. Gautier).

Bientôt, grâce à l'infini déroulement des images, tout change de forme. Des combinaisons idéatives nouvelles apparaissent, et la conscience du dormeur se transforme en théâtre où il assiste en esprit à des scènes variées et riches, mais parfois lascives et cauchemaresques.

L'intensité de l'intoxication atteint alors son ultimum.....

Chez Baudelaire, les scènes et les descriptions fourmillent. Il n'y a pas à douter de leur origine toxique. Elles traduisent l'onirisme hallucinatoire de l'intoxication avancée.

Tel, par exemple, « Le Rêve Parisien », qui nous rappelle les fantasmagories oniriques et harmonieuses d'un esprit exalté par la narcose.

Les eaux courantes, les cascades, les jets d'eau, les objets environnants aux éclats métalliques, les bâtiments aux reflets éblouissants, sont autant d'images caractéristiques de l'intoxication.

Baudelaire y revient souvent.

Nous ne pouvons pas résister au plaisir de le citer ;

De ce terrible paysage,
Que jamais œil mortel ne vit,
Ce matin encore l'image,
Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles !
Par un caprice singulier,
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau...

Babel d'escaliers et d'arcades,
C'était un palais infini
Plein de bassins et de cascades
Tombant dans l'or mat ou bruni;

Et des cataractes pesantes
Comme des rideaux de cristal
Se suspendaient, éblouissantes
A des murailles de métal,

Non d'arbres, mais des colonnades
Les étangs dormants s'entouraient,
Où de gigantesques naïades,
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues,
Entre des quais roses et verts.
Pendant des millions de lieues,
Vers les confins de l'univers;

C'étaient des pierres inouïes
Et des flots magiques; c'étaient
D'immenses glaces éblouies
Par tout ce qu'elles reflétaient !

Insoucians et taciturnes,
Des ganges, dans le firmament,

Versaient le trésor de leurs urnes
Dans des gouffres de diamants.

Architecte de mes féeries
Je faisais, à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries,
Passer un océan dompté;

Et tout, même la couleur noire
Semblait fourbi, clair, irisé;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre, d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui brillaient d'un feu personnel !

Et sur ces mouvantes merveilles
Planait (terrible nouveauté !
Tour pour l'œil, rien pour les oreilles !)
Un silence d'éternité...

Il ne s'agit pas d'hallucinations « mobiles et changeantes », dont Magnan a décrit l'extrême variabilité dans ses admirables leçons cliniques sur le délire toxico-alcoolique (14).

Celles de l'opiomane sont agréables, majestueuses, quelquefois même voluptueuses, et leur caractéristique est de ne jamais provoquer de réactions émotives ou psycho-motrices. Le dormeur assiste en spectateur apathique, devant les représentations féériques de son imagination délirante.

Notre poète connaît bien les extases de l'opium et du haschisch, leurs rêves infinis qui se déroulent dans l'immense béatitude.

(14) LÉONET. Les zoopsies. Thèse de Lyon, 1926.

Lisons « La Chambre double » :

« Une chambre qui ressemble à une rêverie, une chambre véritablement *spirituelle* où l'atmosphère stagnante est légèrement teintée de rose et de bleu. L'âme y prend un bain de paresse aromatisé par le regret et le désir. C'est quelque chose de crépusculaire, de bleuâtre et de rosâtre; un rêve de volupté pendant une éclipse.

« Les meubles ont des formes allongées, prostrées, alanguies. Les meubles ont l'air de rêver; on les dirait doués d'une vie somnambulique comme le végétal et le minéral. Les étoffes parlent une langue muette comme les fleurs, comme les ciels, comme les soleils couchants.

« Sur les murs, nulle abomination artistique. Relativement au rêve pur, à l'impression non analysée, l'art défini, l'art positif est un blasphème. Ici, tout a la suffisante clarté et la délicieuse obscurité de l'harmonie.

« Une senteur infinitésimale du choix le plus exquis à laquelle se mêle une très légère humidité, nage dans cette atmosphère où l'esprit sommeillant est bercé par des sensations de serre chaude.

« La mousseline pleut abondamment devant les fenêtres et le lit; elle s'épanche en cascades neigeuses.

« Sur ce lit est couchée l'idole, la souveraine des rêves. Mais, comment est-elle ici? Qui l'a amenée? Quel pouvoir magique l'a installée sur ce trône de rêverie et de volupté?

« Qu'importe? La voilà! je la reconnais...

« Voilà bien ces yeux dont la flamme traverse le crépuscule, ces subtiles et terrifiantes mirettes, que je reconnais à leur effrayante malice! Elles attirent, elles

subjuguent; elles dévorent le regard de l'imprudent qui les contemple.

« Je les ai souvent étudiées, ces étoiles noires qui commandent la curiosité et l'admiration. A quel démon bienveillant dois-je d'être ainsi entouré de mystère et de silence, de paix et de parfum ?...

« O béatitude! ce que nous nommons généralement la vie, même dans son expansion la plus heureuse, n'a rien de commun avec cette vie suprême dont j'ai maintenant connaissance et que je savoure minute par minute, seconde par seconde !...

« Non ! il n'est plus de minutes, il n'est plus de secondes, le temps a disparu; c'est l'éternité qui règne, une éternité de délices !...

Mais l'éternité est éphémère: l'ivresse s'évanouit et le temps réapparaît projetant devant les yeux du malheureux intoxiqué, la hideuse réalité du présent qu'il s'acharne d'oublier.

La chambre paradisiaque disparaît...

Le rêve ne dure qu'une seconde !...

« Horreur! je me souviens! Je me souviens... Oui... ce taudis, ce séjour de l'éternel ennui est bien le mien.

« Voici les meubles, sots, poudrés, écornés; la cheminée sans flamme et sans braise, souillée de crachats, les tristes fenêtres où la pluie a tracé des sillons dans la poussière; les manuscrits raturés ou incomplets; l'almanach où le crayon a marqué des dates sinistres !

« Et ce parfum d'un autre monde dont je m'enivrais, avec une sensibilité perfectionnée, hélas ! il est remplacé par une fétide odeur de tabac mêlée à je ne sais quelle nauséabonde moisissure.

« On respire ici maintenant le ranci de la désolation.

« Dans ce monde étroit, mais si plein de dégoût, un seul objet connu me sourit : *la fiole de laudanum*, une vieille et terrible amie, comme toutes les amies, hélas ! féconde en caresses et en trahisures...

« Oh ! oui, le temps a réapparu ; le temps règne en souverain, maintenant, et avec le hideux vieillard est revenu tout son démoniaque cortège de Souvenirs, de Regrets, de Spasmes, de Peurs, d'Angoisses, de Cauchemars, de Colères et de Névroses.

« Je vous assure maintenant que les secondes sont fortement et solennellement accentuées et chacune, en jaillissant de la pendule, dit : « Je suis la vie, l'insupportable, l'implacable vie !... » Oui, le temps règne ; il a repris sa brutale dictature, il me pousse comme si j'étais un bœuf, avec son double aiguillon : « Et hue ! donc, « bourrique ! Sue ! donc, esclave ! Vis donc, damné !... »

Le facteur visuel n'y est-il pas d'un apport prédominant ? Cette faculté puissante du poète n'est-elle pas agrandie par le jeu des images que la drogue lui procure ?...

Oui, sa manière de voir et de sentir, commande sa manière de dire. Si son œuvre excelle par la prodigalité et l'abondance du facteur visuel, par l'intrication indiscernable des sensations visuelles et olfactives, par ce qu'enfin M. J. Royère appelle « la catachrèse picturale », c'est grâce à son imprégnation toxique.

Que dire, enfin, de ses admirables études psychologiques sur le haschisch et l'opium, où il trace de main de maître ses propres sensations ?...

Que l'on relise attentivement « Les Paradis artificiels », cette monographie unique en littérature, et que l'on multiplie à loisir les exemples et les citations.

Le haschisch étant bien personnel à Baudelaire, il est uniquement composé de sensations hallucinantes lui appartenant en propre.

Les trois périodes de l'intoxication cannabique y sont dépeintes avec talent.

L'invasion de l'ivresse se caractérise par une sorte d'hilarité saugrenue qui s'empare de l'intoxiqué: c'est le premier stade de l'euphorie concomitant à la dislocation des facultés intellectuelles du dormeur.

Après cette phase apparaissent des troubles coénesthésiques : sensations de fraîcheur aux membres, etc , accompagnées de lassitude.

La troisième période de l'intoxication est surtout marquée par l'explosion subite des hallucinations et des « visions splendides doucement terrifiantes et en même temps pleines de consolation ».

Cet état nouveau est ce que les Orientaux appellent le « kief ».

A celle du haschisch succède l'étude de l'opium, mais, ici, Baudelaire s'aide du livre singulier du romancier anglais Th. de Quincey : « Confession of english opiumeater ».

Les tortures suivent de près les voluptés de l'opium et cette partie du livre est une description merveilleuse des spectres et des cauchemars venant assaillir le sommeil du malheureux intoxiqué.

Notre poète ne traduit pas servilement le livre de de Quincey. Il en analyse le contenu en y introduisant ses

visions, ses hallucinations, ses dissertations philosophiques.

Il relate à la fin de ses « Paradis artificiels » une analyse méthodique des effets comparatifs de l'opium et du haschisch, par opposition à ceux de l'alcool.

Mais, notre poète ne s'arrête pas là.

Il emprunte le langage aux physiologistes et aux hygiénistes. Ainsi, résume-t-il les conditions nécessaires pour jouir pleinement des voluptés du haschisch et des extases de l'opium.

Il importe, pour cela, d'être en bonne disposition de corps et d'esprit, et dégagé de tout souci, de tout devoir.

Ainsi explique-t-il que le rêve sera bien le fils de son père » et que la constitution individuelle de chacun joue le principal rôle dans l'édification du rêve.

Ce dernier est d'autant plus riche, d'autant plus fantaisiste que les aptitudes imaginatives et les goûts artistiques du dormeur s'y prêtent favorablement.

« L'homme, écrit-il, n'échappera pas à la fatalité de son tempérament physique et moral. Le haschisch sera pour les impressions et les pensées familières de l'homme, un miroir grossissant, mais un pur miroir. »

Poursuivant plus loin l'étude de l'intoxication, il trace la différence entre les hallucinations et les illusions. L'action de la drogue n'a plus de mystère pour lui.

Aussi ne confond-il point les troubles sensitivo-sensoriels avec les troubles qui proviennent de l'exaltation progressive de l'imagination. Écoutons-le plutôt :

« Quand je parle d'hallucinations, il ne faut pas prendre le mot dans son sens le plus strict. Une nuance

très importante distingue l'hallucination pure telle que les médecins ont souvent l'occasion de l'étudier, de l'hallucination, ou plutôt de la méprise des sens dans l'état mental occasionné par le haschisch.

« Dans le premier cas, l'hallucination est secondaire, parfaite et fatale. De plus, elle ne trouve pas de prétexte ou d'excuse dans le monde des objets extérieurs.

« Le malade voit une forme, entend des sons où il n'y en a pas.

« Dans le second cas, l'hallucination est progressive, presque volontaire, et elle ne devient parfaite, elle ne se mûrit pas que par l'action de l'imagination. Enfin, elle a un prétexte : le son parlera, dira des choses distinctes, mais il y avait un son.

« L'œil ivre de l'homme pris de haschisch verra des formes étranges et monstrueuses, mais avant d'être étranges et monstrueuses, ces formes étaient simples et naturelles. L'énergie, la vivacité vraiment parlante de l'hallucination dans l'ivresse, n'infirmes en rien cette différence originelle. Celle-là a une racine dans le milieu ambiant et dans le temps présent ; celle-ci n'en a pas. »

Cette minutieuse description est trop vraie pour ne pas être vécue.

Il n'est pas abusif d'admirer en lui l'observateur sagace et pénétrant. Son imagination créatrice n'a d'égale que la finesse de son jugement.

Sa monographie sur le haschisch et l'opium est un modèle d'auto-observation clinique, une leçon originale et rigoureusement exacte de *médecine expérimentale*.

La drogue enchanteresse devient son inspiratrice et

personne ne sait chanter mieux que lui son pouvoir magique :

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes
Allonge l'illimité
Approfondit le temps, creuse la volupté
Et de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au delà de sa capacité.

Et les moins sots, hardis amants de la démente,
Fuyant le grand troupeau, poussé par le destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense !

Un oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

« Ne laissez jamais boire à la coupe de ce poison », disait de Quincey, repent.

L'habitude néfaste qui se crée à la longue, entraîne, en effet, chez les toxicomanes, des modifications de caractère, un état d'esprit qui leur sont propres ⁽¹⁵⁾.

Après la « lune de miel », apparaît l'étape de la discorde. La drogue devient tyrannique. Le plaisir change de phase, il n'est plus que plaisir négatif.

Baudelaire ne tarde pas à ressentir les effets funestes de l'intoxication.

L'action de la drogue porte sur sa volonté et sur son activité, déjà fragiles de naissance. Le poète se sent toujours inférieur à sa tâche. Car il n'est plus qu'un aboulique dont l'activité décroît de jour en jour.

Dès lors, il plonge volontiers dans les rêves de la narcose, et se complaît dans la douce rêverie imaginative que l'intoxication engendre.

(15) ^{Pr} SICARD. Opiomanie, morphinomanie. *Clinique et Laboratoire*, 1929.

Il glisse irrésistiblement sur la pente de ses malheurs et, fuyant l'action et ses déboires, il cherche refuge dans le silence de la nuit, l'évocatrice du rêve :

« O nuit, ô rafraîchissantes ténèbres, vous êtes pour moi le signal d'une fête intérieure ; explosion des ténèbres, vous êtes le feu d'artifice de la déesse liberté. »

L'obscurité est propice à ses chères contemplations imaginatives, à ses rêves favoris : « Enfin seul... Pendant quelques heures nous posséderons le silence, sinon le repos. Enfin ! la tyrannie de la face humaine a disparu, et je ne souffrirai plus que par moi-même. »

« Enfin ! il est donc permis de me délasser dans un bain de ténèbres. D'abord, un double tour à la serrure. Il me semble que ce tour de clef augmentera ma solitude et fortifiera les barricades qui me séparent du monde.

« Horrible vie ! horrible ville ! »

Et pour ne pas sentir « l'horrible fardeau du temps », il recommande instamment : « Enivrez-vous sans trêve ».

La vie naturelle et ses jouissances lui hantent l'esprit, et dans une explosion d'angoisse, il s'écrie :

« N'importe où, pourvu que ce soit hors du monde. »

Déjà, il aspire à un repos absolu, à une nuit qui ne finira jamais.

« Chantre de voluptés folles du vin et de l'opium, je n'ai soif que d'une liqueur inconnue sur la terre et que la pharmaceutique céleste, elle-même, ne pourrait pas m'offrir ; d'une liqueur qui ne contiendrait ni la vitalité, ni la mort, ni l'excitation, ni le néant. Ne rien savoir, ne rien enseigner, ne rien vouloir, ne rien sentir, dormir et encore dormir, tel est aujourd'hui mon unique vœu ; vœu informe et dégoûtant, mais sincère. »

Et il n'y a jusqu'à ses misères physiques, jusqu'à son sommeil tourmenté, qui ne reconnaissent la même origine. Ces nuits passent dans l'insomnie, et s'accompagnent d'obsessions diverses :

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou...

Or, il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse
La froide cruauté de ce soleil de glace
Et cette immense nuit semblable au vieux chaos;

Je jalouse le sort des plus vils animaux
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide
Tant l'écheveau du temps, lentement se dévide !

Depuis 1859, il accuse des douleurs gastriques, des vomissements, de la pesanteur à la tête. Un état d'inappétence physique et intellectuelle, trahit, croyons-nous, l'origine probable de ces maux.

Lui-même n'ignore pas que son usage prolongé des toxiques peut en être la cause. Il fait part de ses craintes à sa mère, à ses amis.

Ce dérèglement organique est concomitant aux symptômes idéo-obsessifs et psychasthéniques dont nous avons fait précédemment l'esquisse. Est-ce l'indice de son intolérance aux toxiques ? S'il en est ainsi, quelle place doit être réservée aux troubles d'origine psychasthénique ? Cette analyse pathogénique des faits dépasse les moyens habituels de l'investigation.

Du reste, ce ne serait que discussion un peu scolastique, puisque les causes pathogènes ne s'excluent pas en médecine, mais se superposent.

L'accoutumance aux poisons atteint chez le poète l'étape du « plaisir négatif », cette période redoutable

de l'intoxication que les cliniciens appellent « état de besoin » ?

Il semble qu'il en soit ainsi.

Ses lettres en témoignent : Baudelaire y fait souvent allusion à son vice, se plaignant de son embarras pécuniaire qui l'empêche de le satisfaire.

Enfin, ne serait-il pas légitime d'attribuer à l'influence sédative de la drogue, la baisse de sa tension sexuelle et de nous expliquer ainsi son comportement en amour?...

En conclusion, Baudelaire use, pendant toute sa vie, mais d'une manière, semble-t-il, discontinue, des toxiques (opium, haschisch).

Les causes de sa toxicophilie doivent être recherchées dans les dispositions psychiques inhérentes à son tempérament.

Car, aussitôt la première inhalation, la première goutte, la première boulette prises, Baudelaire est happé définitivement par le destin.

Quelle fut l'influence de ces drogues sur son esprit et sur son caractère ?...

D'abord, sur ses goûts et sur ses inclinations :

En effet, le poète est porté vers la rêverie. Il hait le jour et la vie naturelle pour s'incorporer celle du silence et de l'obscurité. Il aime la nuit, l'évocatrice des rêves.

Il se construit, petit à petit, un monde ésotérique et imaginaire où il consomme toute son activité cérébrale.

« La vraie réalité n'est que dans les rêves. »

Sur les troubles de son activité et l'état spécial de son instinct sexuel ;

Sur son œuvre, où il dépeint harmonieusement ses sensations d'opiomane ;

Sur sa faculté visuelle, dont la richesse en couleurs et en images est en partie attribuable aux effets hallucinants de la drogue.

Mais, le rêve artificiel s'écroule bientôt.

La période de la déchéance est proche.

Des malaises de toutes sortes (troubles gastro-intestinaux, lourdeurs de la tête et impotence générale), annoncent déjà le début de son intolérance aux toxiques.

Le réel prend sa revanche sur le rêve, et va engloutir notre poète, comme il engloutit tous ceux qui ne savent vivre qu'en l'idéal.

CHAPITRE IV

L'intelligence

Les facultés intellectuelles sont les moins troublées dans l'état mental de Baudelaire.

Les instincts, la sensibilité, le caractère, ou, pour employer le mot générique, l'affectivité, présentent chez lui des prédispositions héréditairement morbides, que les influences extérieures, telles que les abus de toutes sortes et la misère, n'ont fait qu'exagérer.

Mais, ses facultés intellectuelles, à part certaines irrégularités qui ne tiennent qu'à son émotivité et à sa sensibilité pathologiques, ne se troublent que très tardivement.

Les premiers symptômes de la déchéance intellectuelle, déjà légère, apparaissent chez lui bien après l'éclosion des signes psychasthéniques. C'est que ses facultés intellectuelles s'attachent alors à l'élaboration des pensées hypochondriaques, dont nous avons fait précédemment l'esquisse. L'attention, la volonté, le jeu libre et

associatif des idées est rompu, et le poète se voit confiné dans l'inaction.

Atteint « d'une fatigue épouvantable », il ne peut plus travailler. Son esprit reçoit le contre-coup de sa détresse physique et morale.

Mais, le malheur ne s'arrête pas là.

Des ictus successifs, mais encore légers, survenant à des intervalles plus ou moins longs, désorganisent son cerveau et obscurcissent sa claire intelligence.

A partir de 1864, date approximative du premier ictus apoplectique, on a, croyons-nous, le droit de considérer le poète comme intellectuellement amoindri.

Mais cet état démentiel fait déjà partie de sa maladie, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

Bien avant cette époque, Baudelaire est un logicien chez qui l'étude des « facultés maîtresses », comme dit Sainte-Beuve, ne saurait pas être négligée.

Nous allons étudier l'intellectualité de Baudelaire en distinguant les opérations conservatrices (mémoire, association des idées, imagination) et les opérations intellectuelles proprement dites qui élaborent la connaissance du monde extérieur (jugement, observation, attention).

LA MÉMOIRE. — Est très développée chez lui.

Il suffit, pour s'en convaincre, de voir avec quelle précision et quelle netteté il trace ses souvenirs dans son œuvre et dans son autobiographie. Mais le poète ne se tient pas là, seulement.

Il a le don divinatoire de la synthèse et sa mémoire visuelle et olfactive ne font, en réalité, qu'une. Les

images, les impressions sensorielles, les couleurs et les parfums se mêlent et se correspondent, pour donner naissance à un tout inséparable.

La plupart de ses poèmes se rapportent à sa vie intime, à ses douloureuses aventures du passé, dont, seul, il connaît le secret d'exhumer la dépouille :

« J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans... »

Sa faculté évocatrice s'étend encore plus loin, elle est essentiellement reconstructive ; elle refait de toutes pièces les émotions vécues jadis et les tourments d'une sensibilité palpitante.

L'association des idées se fait aussi avec une extraordinaire spontanéité. Que l'on relise, ses « Salons », ses « Paradis artificiels », son « Art Romantique », pour ne plus en avoir aucun doute. Et l'expressionnisme verbal du poète, d'une richesse peu commune et d'une concision de forme quasi racinienne, lui valent le titre de « classique » que les littérateurs modernes s'accordent à lui attribuer.

L'IMAGINATION. — Est remarquablement développée chez Baudelaire. Mais ce n'est pas une imagination saine. Elle n'emprunte pas ses éléments constitutifs à la nature et à la beauté classique : c'est une imagination morbide et étrange errant volontiers aux lieux encombrés par la folie, le crime et la débauche. Elle visite l'enfer terrestre « du haut jusqu'en bas de l'échelle fatale » et elle alimente son dégoût « du spectacle ennuyeux de l'immortel péché ».

Elle connaît bien les sectes de la douleur, « les hospices blafards », où les fièvres et les névroses rampent « le long des grands murs », le visage anxieux du ma-

lade « poussant son dernier râle », les maisons hantées « des fantômes et des visions nocturnes ».

Elle erre agréablement dans le jardin de l'éternel ennui qu'est la vie, dans les cimetières où, parmi des squelettes entassés par milliers, les vers, « noirs compagnons sans oreilles et sans yeux », accomplissent sans trêve l'œuvre de la décomposition.

Son imagination est donc uniquement stimulée par l'idéologie particulièrement pessimiste que Baudelaire se fait de la vie. Elle est réaliste et elle n'atteint le surnaturel que pour mieux colorer ses étranges enfantements.

Elle ne donne pas des descriptions déformées, invraisemblables, « supra-naturæ », comme celle d'Ed. Poë à laquelle elle s'apparente.

Celle de Baudelaire en donne de réelles ou de prétendues comme telles, — aiguisées seulement d'une pointe satanique, — d'où leur force suggestive et les réactions émotives qu'elles déclenchent. Cette imagination morbide s'observe chez certains poètes de la décadence. La poésie nécrophile de Rollinat en illustre l'exemple.

Il est très probable que l'opium et le haschisch ont eu une grande influence sur l'orientation de sa faculté imaginative. Il fait souvent allusion aux rêveries engendrées par ces toxiques, et il ne serait peut-être pas abusif de considérer son amour du mystérieux, son inclination pour des situations imaginaires, étranges et compliquées comme le résultat direct de son intoxication chronique.

A son imagination dérégulée doit-on rattacher son besoin de mystification.

Les opérations intellectuelles se résument dans la logique qui suppose l'attention, le jugement, l'observation.

Nous touchons ici au principe caractéristique de l'esprit baudelairien.

Le poète est un attentif méticuleux.

En toutes circonstances : au café, dans les salons, aux galeries artistiques, il promène partout un regard curieux et fouilleur. Il voit clair et net. Il annote tout ce qui le frappe, pour s'en servir peu après au cours de son travail.

C'est à son attention soutenue qu'il doit ses belles critiques littéraires, ses admirables esquisses de la vie ouvrière, ces « tableaux parisiens ».

Il a aussi l'habitude du coup d'œil, de l'observation simple, mais certaine. Il ne voit pas seulement en artiste, mais encore en savant, en philosophe, en expérimentateur. Il a le goût de la pensée scientifique : sa « Vie d'Ed. Poë » et ses « Paradis artificiels » en témoignent.

Il est capable d'analyser les autres, comme il est capable de s'analyser lui-même. Et n'est-ce pas un admirable monument d'auto-observation que celui de ses « Paradis artificiels » et de ses « Fleurs du mal » ?...

Sans doute, le titre de *génie de l'observation* ne lui messierait pas.

LE JUGEMENT. — Baudelaire est un logicien. C'est un esprit de suite, épris particulièrement du calcul mathématique. Son jugement est impeccable lorsqu'il s'agit de mesurer la valeur d'une peinture ou d'un objet d'art, et ce n'est pas à nous de répéter, après tant d'autres, qu'il est « le plus grand critique et essayiste du XIX^e siècle » (Léon Daudet) (1).

(1) Loc. citat. p. 96.

La sûreté du jugement, l'acuité de la pensée se développent et s'entretiennent par l'éducation, l'influence du milieu...

Baudelaire le doit en partie à ses études classiques, à sa curiosité toujours en éveil. Nous savons, en effet, qu'il aime passionnément la lecture.

Pour satisfaire sa manie de tout connaître, il passe volontiers des livres d'algèbre à ceux de médecine.

Ses facultés dialectiques font quelquefois fausse route, et elles deviennent unilatérales. C'est que les courants affectifs qui forment la base biologique de l'activité humaine, très violents chez lui, commandent à l'orientation de sa logique. C'est à quoi il faut ramener la cause de certains jugements, non exempts de partialité, que le poète a émis.

En somme, ce qui prédomine dans l'état intellectuel du poète, c'est une imagination riche, mais pathologique, secondée d'une mémoire sensorielle toute puissante.

Les matériaux dont elle use lui sont donnés par ses facultés d'attention et d'observation particulièrement développées.

Son jugement et sa logique sont également puissants et impriment leur cachet à ses études critiques.

L'œuvre

*Mais si, sans se laisser charmer,
Ton œil sait plonger dans les gouffres,
Lis-moi, pour apprendre à m'aimer..*

(Au lecteur.)

L'œuvre de Baudelaire est intéressante à un double point de vue. Elle reflète d'abord son état psychique et elle renferme ensuite des descriptions, dirions-nous, scientifiques, des phénomènes morbides qu'il a éprouvés.

Nous nous sommes largement servi de son œuvre pour caractériser son état d'âme (dépression, anxiété, exaltation euphorique, etc.) ; et nous en avons donné quelques exemples au cours de cette étude.

La conclusion ferme qui en découle est qu'entre Baudelaire malade et Baudelaire poète, la transition ne connaît pas de limites. Du plan individuel, au plan littéraire, toute la nature de Baudelaire se transpose.

La plupart des éléments morbides de son tempérament sont inévitablement gravés sur ses poèmes : Baudelaire est bien l'homme de son œuvre.

« La vie explique les œuvres », nous dit Jean de Pierrefeu (2).

(2) *Nouvelles littéraires*, 14 avril 1928.

Notre poète mène une existence tourmentée et malheureuse et c'est dans cet enfer terrestre qu'il galvanise son génie et qu'il atteint le fond douloureux de la nature humaine.

De cette cruelle expérience il a retiré l'essence même de son art ⁽³⁾.

Car, c'est bien mal comprendre le grand poète que de le croire uniquement soucieux de la pose. Les étrangetés et les bizarreries de son œuvre sont enfantées par sa sensibilité, ses instincts, en un mot, son tempérament.

Ce qui caractérise Baudelaire, c'est une sincérité sans bornes, et, si l'on déteste que les écrivains s'exhibent, on doit aimer ceux qui se confessent, dirions-nous avec M. Vanderem ⁽⁴⁾.

Les descriptions des phénomènes pathologiques sont d'autant plus intéressantes pour nous qu'elles sont faites par le malade lui-même, un malade de génie.

En voici quelques-unes dont les éléments rappellent les actes équivalents aux obsessions-impulsions :

« Un matin, je m'étais levé maussade, triste, fatigué d'oisiveté et poussé, me semble-t-il, à faire quelque chose de grand, une action d'éclat ; et j'ouvris la fenêtre, hélas !...

(Observez, je vous prie, que l'esprit de mystification qui, chez quelques personnes, n'est pas le résultat d'un travail ou d'une combinaison, mais d'une inspiration fortuite, participe beaucoup, ne fût-ce que par l'ardeur du désir, de cette humeur hystérique selon les méde-

(3) J. CASSOU. Autour de Baudelaire. Nouvelles littéraires, 23 mars 1929.

(4) Tristan BERNARD. Le miroir des lettres. *N. Litt.* 17 août 1929.
WANDEREM. Le cinquantenaire de Baudelaire, Paris 1917.

cins, satanique selon ceux qui pensent un peu mieux que les médecins, qui nous pousse sans résistance vers une foule d'actions dangereuses ou inconvenantes.)

« La première personne que j'ai aperçue dans la rue ce fut un vitrier dont le cri perçant, discordant, monta jusqu'à moi à travers la lourde et sale atmosphère parisienne.

« Il me serait d'ailleurs impossible de dire pourquoi je fus pris, à l'égard de ce pauvre homme, d'une haine aussi soudaine que despotique.

« — Hé ! hé !... »

Et je lui criai de monter.

« Cependant, je réfléchissais, non sans quelque gaieté, que la chambre étant au sixième étage et l'escalier fort étroit, l'homme devait éprouver quelque peine à opérer son ascension et accrocher en maints endroits les angles de sa fragile marchandise.

« Enfin, il parut : j'examinai curieusement toutes ses vitres et je lui dis : « Comment ?... vous n'avez pas de
« verres de couleur ?... des verres roses, rouges, bleus,
« des vitres magiques, des vitres de paradis ? Imprudent que vous êtes ! Vous osez vous promener dans
« des quartiers pauvres, et vous n'avez pas même de
« vitres qui fassent voir la vie en beau !... » Et je le poussais vivement dans l'escalier où il trébucha en grognant.

« Je m'approchai du balcon et je me saisis d'un petit pot de fleurs, et quand l'homme reparut au débouché de la porte, je laissais tomber perpendiculairement mon engin de guerre sur le rebord postérieur de ses crochets ; et le choc renversant, il acheva de briser sur son

dos toute sa pauvre fortune ambulatoire qui rendit le bruit éclatant d'un palais de cristal crevé par la foudre. Et ivre de ma folie, je lui criai furieusement : « La vie « en beau ! La vie en beau ! » Les plaisanteries nerveuses ne sont pas sans péril et on peut souvent les payer cher. Mais qu'importe l'éternité de la damnation à qui a trouvé, dans une seconde, l'infini de la jouissance ! » (*Le Mauvais Vitrier*).

Et dans un autre endroit encore :

« Comme j'allais entrer dans un cabaret, un mendiant me tendit son chapeau avec un de ces regards inoubliables qui culbuteraient les trônes, si l'esprit remuait la matière, et si l'œil d'un magnétiseur faisait mûrir les raisins. — En même temps j'entendis une voix qui chuchotait à mon oreille, une voix que je reconnus bien : c'était celle d'un bon ange ou d'un bon démon qui m'accompagne partout. Puisque Socrate avait son bon démon, pourquoi n'aurais-je pas mon bon ange, et pourquoi n'aurais-je pas l'honneur comme Socrate d'obtenir un brevet de folie, signé du subtil Lélut et du bien-avisé Baillarger ?...

« Il existe cette différence entre le démon de Socrate et le mien, que celui de Socrate ne se manifestait à lui que pour défendre, avertir, empêcher, et que le mien daigne conseiller, suggérer, persuader. Ce pauvre Socrate n'avait qu'un démon prohibiteur ; le mien est un grand affirmateur, *le mien est un démon d'action ou démon de combat*. Or, sa voix chuchotait ceci : « Celui-là seul est l'égal d'un autre, qui le prouve, et celui-là seul est digne de la liberté qui sait la conquérir. »

« Immédiatement, je sautai sur mon mendiant. D'un

seul coup de poing, je lui bouchai un œil qui devint, en une seconde, gros comme une balle. Je cassai un de mes ongles à lui briser deux dents, et comme je ne me sentais pas assez fort, étant né délicat, et m'étant peu exercé à la boxe, pour assommer rapidement ce vieillard, je le saisis d'une main par le collet de son habit, de l'autre, je l'empoignai à la gorge et je me mis à lui secouer vigoureusement la tête contre un mur.

« Je dois avouer que j'avais, préalablement, inspecté les environs d'un coup d'œil et que j'avais vérifié que, dans cette banlieue déserte, je me trouvais pour un assez long temps hors de la portée de tout agent de police.

« Ayant ensuite, par un coup de pied lancé dans le dos, assez énergique pour briser les omoplates, terrassé ce sexagénaire affaibli, je me saisis d'une grosse branche d'arbre qui traînait à terre, et je le battis avec l'énergie obstinée des cuisiniers qui veulent attendrir un *beafsteack*... » (*Assommons les Pauvres*).

On voit dans ces deux passages que nous venons de citer les éléments caractéristiques de l'obsession-impulsion suivant la classification de Magnan et Legrain (5).

D'après ces auteurs, l'obsession est une « manifestation d'ordre intellectuel ou affectif » qui s'impose sur la conscience du malade, suspendant pour quelque temps le cours régulier de la pensée. L'impulsion est un acte « consciemment accompli », mais en dépit de la volonté.

Ces deux aventures de Baudelaire, tout en étant imaginaires, ne sont pas moins démonstratives en tant qu'équivalents psychiques de l'impulsion.

(5) *Les dégénérés*. Paris, Rueff, édit. 1895.

Le poète en donne les éléments caractéristiques : à savoir la spontanéité réflexe de l'acte accompli.

A côté des obsessions-impulsions, on trouve dans l'œuvre baudelairienne d'autres descriptions se rapportant à des états psycho-pathologiques comparables.

Le besoin de mouvement, d'air et d'espace, la disposition imaginative qu'accompagnent l'insatisfaction continue, l'inquiétude et la curiosité, font penser à la fugue des instables moteurs (6) que Baudelaire analyse admirablement. Lisons son fameux « Voyage » :

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour Partir. Cœurs légers semblables aux ballons
De leur fatalité, jamais ils ne s'écartent,
Et sans savoir pourquoi disent toujours : « Allons ! »

.....

Singulière fortune où le but se déplace,
Et n'étant nulle part, peut être n'importe où !
Ou l'homme dont jamais l'espérance n'est lasse
Pour trouver le repos court toujours comme un fou !...

Pour ce qui a trait à l'onirisme hallucinatoire, le lecteur voudra bien se rapporter au chapitre consacré à l'étude de son intoxication chronique ; les hallucinations visuelles en question étant engendrées sous l'influence du haschisch et de l'opium.

Mais il ne donne pas seulement les descriptions puissantes des principaux états morbides qu'il a éprouvés et dont nous venons d'analyser le contenu. Il pousse encore plus loin ses observations psychologiques.

Esprit de recherche, se tenant au courant du mouvement scientifique de son époque, il accorde à l'hérédité,

(6) LOGRE. L'automatisme ambulatoire. N. *Traité de Médecine* I. XVIII.

aux causes exogènes et aux intoxications, une place prépondérante pour s'expliquer la constitution et les réactions intellectuelles de l'homme.

Il serait juste de rapprocher Baudelaire de Sainte-Beuve (7), dont on connaît l'orientation biologique de la critique littéraire.

Comme l'auteur des « Lundis », notre poète a parfaitement compris l'influence de l'hérédité et il en fait usage pour son propre compte. Il se définit « paresseux, nerveux », attribuant son exécrable tempérament à la faute de ses parents. De bonne heure, il sent « se tordre en lui l'hérédité douloureuse ».

Il connaît aussi l'action perturbatrice des drogues et il y rapporte l'état fragile de sa santé.

Les principaux personnages de ses romans ne sont que le reflet de lui-même.

Le seul héros de son unique roman (8) : S. Cramer, est un malade. C'est un aboulique, un rêveur, doublé d'un comédien.

Sous ces multiples aspects, c'est toujours sa propre personnalité que Baudelaire met en scène. Son œuvre, en poésie, ou en prose, représente donc pour le médecin avisé une série d'épisodes psychopathiques durables ou passagers qui reflètent rigoureusement l'état mental de leur auteur.

Du point de vue littéraire, Baudelaire est un poète de vaste envergure pour avoir introduit dans l'art des éléments nouveaux.

Les uns voient en lui, l'homme au visage dantesque

(7) D' MORIN. Sainte-Beuve et la médecine. Lyon, 1928.

(8) CH. BAUDELAIRE. La fanfarlo.

qui revient des enfers ; les autres, « le Virgile de la peur, du spleen et du dégoût » (9). Son influence sur les esprits inquiets du XIX^e siècle fut immense.

Il a doté de douloureux accords la lyre de Mallarmé et de Verlaine, et le symbolisme peut, à juste titre, s'enorgueillir de lui.

(9) A. POIZAT. Le symbolisme. Ch. Baudelaire. *La Renaissance du Livre*, 1919.

Vue d'ensemble sur l'état psychique de Baudelaire

La folie de Ch. Baudelaire

« Garde tes songes :
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous ! »
« *La Voix.* »

Après avoir pris l'observation médico-psychologique de Baudelaire et acquis les données que nous a fournies l'analyse de son tempérament, il ne nous reste plus qu'à procéder à notre œuvre de synthèse.

Dans quelle catégorie nosologique, pouvons-nous le classer ?

Le cadre de la pathologie est suffisamment large pour que l'on en déduise, à priori, que le problème de la diagnose ainsi posé, est accessible aux moyens **habituels** de l'investigation clinique.

Malheureusement, il n'en est rien.

Nous sommes en présence d'une nature éminemment complexe. Nous avons déjà vu que le psychisme baudelairien présente de nombreuses anomalies n'ayant rien de nosologiquement caractéristique.

Aux troubles de l'état instinctif se superposent ceux du sentiment, et, à ces derniers, la gamme indiscernable des tendances constitutionnelles morbides.

En outre, le problème est encore plus difficile à ré-

soudre, puisque la manie de la pose, dont Baudelaire s'enorgueillit, en protège jalousement les secrets.

Enfin, faut-il encore le dire ? — Force nous est d'émettre un diagnostic rétrospectif dont les embûches n'échappent à personne et dont la preuve doit être uniquement fournie par un certain nombre de tests, peu à la mode dans la pratique courante (témoignage des tiers, notes biographiques, etc.). Que l'on ne s'étonne donc pas de la discorde déconcertante des opinions émises sur la névrose de Baudelaire, de Lombroso jusqu'à nos jours.

Descendant d'une famille de névropathes, il doit à son hérédité chargée (mère nerveuse et émotive, père surmené et intellectuel possédant un système nerveux fragile parce que trop différencié) l'origine de sa névrose.

Dès son jeune âge, les diverses composantes de son psychisme se caractérisent éventuellement par un manque d'équilibre (émotivité, tendance à la rêverie et à la solitude, orgueil).

Le principal travers de son caractère, à savoir sa sensibilité malade, fait déjà explosion. Baudelaire est, en effet, doué d'un système nerveux impressionnable et délicat qui garde indéfiniment les chocs moraux et affectifs que la vie lui inflige.

Encore enfant, il ressent douloureusement l'impression produite par le second mariage de sa mère. Plus tard, il réagit d'une façon excessive aux incitations extérieures, aux tourments de sa vie intime (syphilis, échecs en amour, embarras d'argent).

L'étude de son comportement nous a révélé les trou-

bles et les perversions de son état instinctif ; son extrême orgueil ; son amour de la rêverie ; son état habituel de dépression et d'aboulie ; les principales tendances morbides de son caractère ; ses inclinations ; son goût pour la vie ésotérique, riche en sensations et féconde en consolations compensatrices ; son imagination dérégulée et exaltée par les toxiques ; sa manie de la mystification ; enfin, son inadaptabilité à l'école et dans le milieu familial.

Cet ensemble d'éléments, en apparence disparates, fait penser volontiers aux demis-fous de Grasset (1), aux déséquilibrés de la vie sociale de Régis (2), aux dégénérés de Magnan.

A la notion globale de la dégénérescence mentale succéda celle des constitutions morbides, sous l'impulsion de Dupré et de son école. Elle nous a permis d'arriver ainsi à une conclusion plus proche de la vérité médicale.

Le déséquilibre de Baudelaire est fait, en réalité, des tendances morbides que nous avons mises en évidence aux chapitres précédents.

La prédominante est l'émotivité.

Baudelaire est un déprimé émotif. Il est, par excellence, la victime de sa propre sensibilité.

Mais, sans l'appoint d'une vie dérégulée et lamentable, sans l'apport du « guignon », Baudelaire n'aurait été qu'un de ces nombreux originaux de la vie sociale, un de ceux qui se font facilement remarquer par l'inégalité de l'humeur et de l'intelligence.

(1) *Demi-fous et demi-responsables*. Paris, Alcan, 1907.

(2) « *Encephale* », n° 3, 1906.

Régis. *Précis de psychiatrie*. Paris 1909.

Régis. « *Encephale* », n° 2, 1906.

Mais les causes extérieures favorisent l'expansion de ses prédispositions malades et sa constitution dévoile ainsi son déséquilibre originel. Les toxiques dont il use, perturbateurs énergiques de la personnalité, poussent à l'extrême tout ce qui était déjà du domaine de la pathologie en y ajoutant des faits nouveaux. La syphilis, par sa double influence morale et physique, préside dans la genèse des manifestations psychasthéniques. Les lésions athéromateuses des artères cérébrales (d'origine spécifique), sont cause de l'amoindrissement global de ses facultés intellectuelles, comme nous le verrons à l'occasion de sa maladie.

En somme, Baudelaire appartient au groupe mal défini des demi-malades, que l'on appela tour à tour des originaux, des déséquilibrés, des dégénérés supérieurs, tellement il est malaisé d'englober sous une dénomination commune des sujets si proches du normal et si peu éloignés du pathologique (3).

En dehors de son impondération mentale, Baudelaire offre encore des excès d'une sensibilité émotive, des perversions de ses sentiments affectifs, et de ses instincts, de l'aboulie avec prédominance visible de l'impulsivité sur la vie de la volition. Dans le physique, et dans le moral, ce déséquilibre devient la marque indélébile de sa personnalité.

Il nous explique tous ses travers : sa force et sa faiblesse ; son génie et sa névrose ; ses malheurs et ses déboires.

Et ce ne pourrait pas être autrement.

(3) Gil ROBJN. Les rêveurs. In *Evolution psychiatrique* (biblioth. scient. 1925).

Car, sans vouloir reprendre ici les anciennes discussions sur la parenté du génie et de la folie, et sans vouloir approfondir la haute portée philosophique de l'affirmation de Sénèque : « *Nihil magnum ingenium, sine mixtura dementiæ* », il est certain qu'un bon équilibre psychique n'aboutit qu'à la médiocrité heureuse (4).

Que la névrose soit la rançon du génie, ou qu'elle en soit la cause déterminante, ce n'est point là le but de notre travail.

Car, tout en reconnaissant la parenté réelle qui unit le génie et la névrose — deux ordres de manifestations psychiques, cependant si opposées dans leur structure intime et dans leurs effets — force nous est d'admettre que l'essence propre du génie échappe encore aux fouilles patientes du scalpel.

Notre but, d'ailleurs, est beaucoup plus modeste. Nous n'avons voulu qu'indiquer de quelle façon nous pouvons rattacher de près ou de loin l'inspiration créatrice de Baudelaire, aux phénomènes morbides qu'il a présentés de son vivant.

L'utilité incontestable des connaissances médicales, au service de la critique littéraire — comme le faisait remarquer récemment encore notre Maître, le Professeur Etienne Martin (5) — nous ont permis d'arriver à une nouvelle interprétation biologique de la nature et de l'œuvre baudelairiennes (6).

(4) Voir : Le génie et la folie, in *thèse Vieille sur Beethoven*, Lyon, 1905.

(5) Préface in *Thèse Morin*, Lyon 1928.

(6) G. Ogé. Quelques considérations sur les rapports de la littérature et de la médecine. Th. Paris 1904.

Le poète n'échappe pas, en effet, à la fatalité de ses origines et de sa constitution : malade au moral et au physique, il enfante des œuvres grandioses, certes, mais maladives.

C'est à son déléquilibrium mental qu'il doit son immortalité.

La maladie et la mort

L'espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge
est soufflée, est morte à jamais.

L'Irréparable...

Nous avons réservé le dernier paragraphe de notre thèse à la maladie et à la mort de Baudelaire.

La mort du poète est la conséquence de plusieurs facteurs pathogènes, parmi lesquels le rôle primordial revient à la syphilis.

Cette notion capitale n'a pas cessé de tourmenter les médecins et les littérateurs. On a émis à tour de rôle des hypothèses les plus diverses et ce n'est pas un reproche que nous adressons aux critiques — cependant si peu compétents en la matière — de vouloir à tout prix considérer Baudelaire comme atteint de paralysie générale (1). Ce fut là, du reste, l'erreur diagnostique commune de bon nombre de médecins illustres, parmi lesquels nous citons Lombroso, Nordau, Grasset. A cette hypothèse peu probable s'oppose celle de la syphilis cérébrale. Elle a été dernièrement défendue par Cabanès,

(1) C. MAUCLAIR. *Loc. cit.*

E. RAYNAUD. *Loc. cit.*

VERGNIOL. *Préface aux Fleurs du Mal*. Ed. Lemerre.

Rémond et Voivenel. Nous allons voir, par la suite, le bien-fondé de cette opinion, car l'analyse des documents laissés par Baudelaire lui-même et son entourage nous en fournit la preuve, la certitude presque.

Que le poète ait eu la syphilis; qu'il en ait présenté de son vivant les manifestations caractéristiques; qu'il ait même réagi moralement contre cette affection, est plus que certain. Que l'on veuille bien se rapporter aux chapitres précédents de notre thèse.

En dehors des aveux de Baudelaire lui-même, nous en avons encore la preuve grâce aux témoignages de ceux qui le connaissent intimement.

Chaste il eût été, écrit Jules Buisson, sans le voyage d'outre-mer, la femme juive, la femme javanaise et le dérèglement d'une vie jetée hors de ses voies, par un accident capital et douloureux (2).

Nous ne manquons pas, non plus, des détails concernant sa maladie syphilitique et les soins qu'il prend. Baudelaire se soigne, en effet; il a recours à l'emploi des pilules de mercure et d'iodure de potassium, et le nom de Ricord est à gros traits souligné dans ses notes.

Il apprécie les effets bienfaisants de la médication et il explique à Poulet-Malassis « qu'il n'y a pas de traitement sans mercure ».

A force d'étudier les manifestations syphilitiques sur lui-même, il en connaît tous les secrets détours. Il fait œuvre d'hygiéniste, suppliant son éditeur de se soigner, car, lui dit-il, « *j'ai eu des accidents variés, plusieurs années après mon apparente guérison* ». Quelque temps

(2) Baudelaire en Belgique.

plus tard, il y revient avec plus d'insistance — c'est là un sujet qui lui tient à cœur. — Il en a du reste l'obsession continue. Le 16 février 1860, il écrit au même Poulet-Malassis :

Là... vous ne sauriez croire à quel point vous vous faites illusion. C'est presque de la fatuité. La ... est faite pour tout le monde et vous n'êtes pas indépendant. Vous m'avez parlé d'aphtes, de constrictions douloureuses à la gorge, au point de ne pas manger sans douleur, de lassitudes étonnantes, de manque d'appétit ; oui ou non, est-ce tout cela des symptômes connus ? La blessure intérieure n'était pas ..., dites-vous ? la preuve ? ... Quant à l'ulcération extérieure, je l'ai vue et vous savez ce que je vous ai dit tout de suite. D'une manière générale, rappelez-vous que tout traitement anti... est excellent et rajeunissant de sa nature et qu'il n'y a pas de traitement sans mercure...

Avant de devenir hémiplégique et aphasique, le poète présente des signes prémonitoires du mal qui doit le terrasser. Des vertiges, des vomissements, des névralgies à la tête, des culbutes, apparaissent dès le début de 1864. A cette époque, Baudelaire quitte la capitale pour aller se fixer à Bruxelles, mais il ne manque pas de noter « qu'il était malade » bien avant son départ. La lecture de ses lettres ne laisse aucun doute sur l'origine cortico-artérielle des manifestations morbides dont il se plaint. Suivons-les de près.

En voici une à la date du 5 février 1865 :

Ce n'est pas chose facile pour moi que d'écrire. Si vous aviez quelque bon conseil à me donner, vous me feriez plaisir. A proprement parler, depuis vingt mois

j'ai été presque toujours malade. En février de l'année dernière, violente névralgie à la tête ou rhumatisme aigu lancinant, quinze jours plus tard. Retour de la même affection en décembre. En janvier, autre aventure : un soir, à jeun, je me mets à rouler par terre et à faire des culbutes comme un homme ivre, m'accrochant aux meubles et les entraînant avec moi. Vomissements d'écumes, ou d'écumes blanches. Voilà invariablement la gradation. Je me porte parfaitement bien et je suis à jeun et tout à coup, sans préparation, ni cause apparente, je sens du vague, de la distraction, de la stupeur et puis une douleur atroce à la tête. Il faut absolument que je tombe, à moins que je ne sois en ce moment-là couché sur le dos. Ensuite, sueur froide, vomissements, longue stupeur. Pour les névralgies, on m'avait fait prendre des pilules composées de quinine, de digitale, de belladone et de morphine. Puis application d'eau sédative et de térébenthine, très inutiles d'ailleurs, à ce que je crois. Pour les vertiges, eau de Vichy, valériane, éther, eau de Pullna, le mal a persisté. Maintenant des pilules dans la composition desquelles je me souviens qu'il entre de la valériane ou de l'oxyde de zinc, de l'asa fœtida. C'est donc de l'antispasmodique? Le mal persiste. Et le médecin a prononcé le grand mot hystérie en bon français: je jette ma langue aux chiens. Il veut que je me promène beaucoup. Outre que je suis devenu d'une timidité et d'une maladresse qui me rendent la vie insupportable, il n'y a pas moyen de me promener ici, à cause de l'état des rues et des routes, surtout par ce temps.

Connaissez-vous ce genre d'infirmité ?

Avez-vous déjà vu ça ?

(Lettres à Asselineau.)

La description qu'il fait de ses malaises se rapproche bien du mal comitial et Baudelaire distingue les trois périodes de la crise : l'attaque qui débute par la distraction et la stupeur (aura), la période d'état que caractérisent la chute et les culbutes, et la terminaison qu'annoncent les sueurs, la fatigue et l'écume blanche. La constance des symptômes précités est vraiment surprenante et leur forme toujours la même. La chute et les culbutes en sont les caractéristiques essentielles. « *Je crains toujours, répète-t-il, d'entraîner avec moi les meubles auxquels je m'accroche.* » (30 novembre 1865.)

L'intelligence reçoit le contre-coup de la méiopragie circulatoire de son cerveau. Il se plaint constamment « *d'un état soporeux* » qui l'empêche de travailler (novembre 1865).

Pour soulager ses névralgies céphaliques, il s'emmailotte la tête de linges imbibés d'eau sédative. Des étourdissements, accompagnés de vertiges pénibles l'obligent de s'aliter pour calmer « *son rhumatisme de tête* » (26 février 1866).

Sa maladie évolue par à-coups successifs.

Après une période de calme plus ou moins longue, « *les crises nerveuses, les vertiges, les nausées et les culbutes* » le reprennent (22 janvier 1866).

C'est ainsi qu'en décembre 1865, il avoue que ses crises sont moins violentes que celles de l'année passée. Mais elles ne tardent pas à revenir. Après une illusion apparente, le mal reprend sa marche implacable. A la date du 18 janvier 1866, nous lisons dans ses lettres :

J'ai été encore malade, très malade, vertiges et vomissements pendant trois jours. Il a fallu que je me tinsse sur le dos pendant trois jours. Car même accroupi par terre, je tombais, la tête emportant le corps. Je crois que c'était une ivresse de bile. Le médecin ne me recommande que de l'eau de Vichy et je n'ai pas le sou.

Cet état invariable des choses le poursuit jusqu'à la date fatale du mois de mars 1866. De passage à Namur, comme il fait admirer à ses amis Poulet-Malassis et Rops les confessionnaux sculptés de la cathédrale, il chancelle brusquement, pris d'un violent étourdissement et il s'abat sur la marche. Il prétend que le pied lui glissa. Mais en réalité c'était bien là un ictus apoplectique dont les suites ont été les plus néfastes. Dès le lendemain matin il donne des preuves manifestes et indiscutables d'hémiplégie droite compliquée d'aphasie. Il cherche vainement les mots qui lui échappent et, irrité de son impotence, il répète obstinément: « Cré nom... cré nom... », il lui arrive même de prononcer la phrase entière.

Le mal brûle les étapes en peu de jours. Car l'installation définitive du syndrome hémiplégique s'effectue dans le courant de la deuxième semaine qui suit l'ictus.

Après une période de confusion mentale qu'accompagne une curieuse inversion du langage articulé, l'aphasie apparaît dans toute sa force.

Il baisse à vue d'œil, écrit Poulet-Malassis. Avant-hier il confondait les mots pour exprimer les idées les plus simples. Hier il ne pouvait pas parler du tout. »
(9 avril 1866.)

Le temps s'écoule, sans que son entourage note la moindre amélioration.

Son hémiplégie s'organise et la rééducation du langage devient illusoire, malgré les efforts de sa mère. Cependant on arrive à lui faire dire « la lune est belle ».

Comme c'est la règle dans les ramollissements étendus du cerveau, les troubles de l'intelligence suivent de près les troubles moteurs et aphasiques. Poulet-Malassis s'en rend parfaitement compte, et découragé il écrit à Asselineau :

Baudelaire est dans un état qui fait illusion à ceux qui le voient, mais son état mental est bien douteux, bien énigmatique.

Il a perdu la mémoire du langage et des signes figuratifs, et personne ne peut savoir jusqu'à quel point l'ensemble de son intelligence est affecté de sa paralysie partielle.

La clinique de Trousseau contient sur son état un mot navrant: Rappelez-vous, dit-il, en voyant un aphasique qui nous paraît en possession de son intelligence, quoi qu'il ait perdu la faculté de s'exprimer, combien de fois vous avez dit, à propos de certains animaux, qu'il ne leur manquait que la parole (février 1867).

La marche fatale de sa maladie va toujours en s'accélérant. Tout nous porte à croire que depuis le mois d'août 1867, le poète est plongé dans le gâtisme. La correspondance de ses amis en témoigne. « *Les médecins et nous, qui ne le voyons pas tous les jours, écrit Asselineau, nous constatons à chaque fois la décadence. Depuis deux ou trois mois il n'a plus voulu quitter son lit. Il est immobile et comme endormi...* Hier, après une

absence de trois semaines, il ne m'a reconnu que par un regard d'une fixité navrante et n'a pu me donner la main qu'après que je l'ai eu dégagée de ses couvertures. »

Le poète est mort à Paris le 31 août 1867, dans la maison de santé du Docteur Dubois.

De cette symptomatologie éparse, parviendrons-nous à dégager une diagnose précise ?...

Ce qui domine dans la scène clinique est un ensemble symptomatique que caractérisent d'une part les céphalalgies paroxystiques à forme névralgique ou rhumatismale, et d'autre part les signes d'irritation psychomotrice (crises, convulsions). Ce seraient les accidents initiaux de la thrombose artérielle par angiospasme et le syndrome hémiplégique le résultat définitif de l'oblitération (Darier) ⁽³⁾.

C'est en somme le cas de Baudelaire. Son hémiplegie n'apparaît-elle pas en effet par à-coups successifs et son installation n'est-elle pas précédée des troubles prodromiques qui font penser volontiers aux anomalies ischémiques de la circulation cérébrale ?... Bien avant l'ictus apoplectique, il présente des convulsions, dont il décrit impeccablement les caractères et les particularités. Ces convulsions ne témoignent-elles pas de l'irritation de la région rolandienne à caractères analogues à ceux du comitialisme cortical, d'origine syphilitique ? Le déficit moteur ne suffit-il pas à nous expliquer à lui seul, les troubles de son caractère graphique ? Cette interprétation est d'autant plus juste que les centres du langage

(3) L'artérite syphilitique. Paris, 1904.

Lévy. Les ramollissements sylviens. Doin, éd. 1927.

écrit du fait de leur localisation ont dû être touchés au même titre que ceux du langage articulé. La forme clinique et l'évolution de son hémiplégie confirment encore cette manière de voir, à savoir la sclérose progressivement évolutive de ses artères cérébrales (4).

Aux dires de Poulet-Malassis, l'aphasie et l'hémiplégie droite continuent à évoluer et à se compléter. Baudelaire ne devient impotent qu'au bout de plusieurs jours. N'est-ce pas là la marche normale du ramollissement cérébral par endartérite spécifique, lorsque l'oblitération du vaisseau malade s'accomplit graduellement ?

L'hypothèse de la paralysie générale et du tabès nous paraît peu probable. Comme on l'a déjà défendue, nous ne la discuterons que pour l'éliminer.

Les vomissements pourraient évidemment révéler de la sclérose des cordons postérieurs.

Mais alors, les troubles gastriques dominent dans le tableau clinique. D'ailleurs qu'advient-il d'autres signes de la série tabétique, auxquels il n'est point fait allusion ?...

Il est, en outre, classique de répéter que l'hémiplégie des tabétiques comme celle des paralytiques généraux survient d'une façon fugace et transitoire ne constituant qu'un simple accident neuro-moteur à marche souvent irrégulière et de rémissions faciles (5). Ce n'est pas le cas de Baudelaire chez qui l'hémiplégie dure plus d'un an, pour aboutir à la longue au gâtisme.

La paralysie générale n'est pas pour fixer davantage notre attention.

(4) COMTE. Le ramollissement cérébral. *Nouveau traité de Médecine*. Fasc. XIX.

(5) M. LÉPINE. Paralysie générale. Fascic. XIV. *Nouveau traité de Médecine*.

Baudelaire ne plonge jamais dans la démence si caractéristique des paralytiques généraux. De plus, il n'a pas présenté d'épisode confusionnel ou autre, de délire mégalomane et absurde, cependant encore fréquent chez les malades de cet ordre.

Les troubles du caractère qui accompagnent ceux de l'intelligence (6) cadrent mieux avec l'état psychique des ramollis du cerveau qu'avec celui des déments paralytiques.

D'ailleurs, la longue évolution de sa maladie contraste avec la marche relativement rapide de la P. G. dont la durée ne dépasse presque jamais trois ans au plus et dont les ictus apoplectiques ne reposant pas sur des grosses lésions hémorragiques guérissent seuls, au moins dans la majorité des cas.

On a parlé des tumeurs du cerveau, de méningite, de polynévrite, dont vraiment nous ne révélons aucun signe. Nous ne discuterons pas davantage le diagnostic de l'hystérie. On vivait à cette époque sous le signe de la grande névrose. Il est cependant curieux de signaler que ni le Docteur Max et pas plus que lui le Docteur Dubois ne pensent à la syphilis devant Baudelaire malade. C'est que la médecine suit le courant des idées maîtresses de chaque époque. Si de nos jours nous pouvons dépister la syphilis là où elle est, n'oublions pas qu'au moment où Baudelaire agonisait, on connaissait mal les manifestations cliniques de cette affection et les

(6) A partir de 1864, Baudelaire est intellectuellement fini. Il ne produit plus rien; ses notes restent pleines de ratures et son livre sur la Belgique, inachevé. Les manifestations démentielles accompagnent de près les troubles sensitivo-moteurs de son affection cérébrale.

réactions biologiques du liquide céphalo-rachidien étaient alors inexistantes.

Pouvons-nous rattacher l'état psychasthénique du poète à sa syphilis cérébrale ?...

Car il se peut, en effet, que ce que nous appelons syndrome psychasthénique ne soit que le signe avant-coureur de sa maladie nerveuse, d'origine syphilopathique.

H. Claude, Targowla, Benon (7), Gougerot (8), Male (9), insistent sur la valeur séméiologique des états dépressifs, révélant chez les anciens spécifiques le névrotropisme spirochétosique.

De tels malades s'acheminent ultérieurement vers la paralysie générale et la syphilis cérébrale.

Tout en reconnaissant le rôle prépondérant de la syphilis dans la genèse des troubles psychasthéniques chez notre poète, il nous est difficile d'admettre que son état dépressif traduise de loin l'atteinte tréponémique de son système nerveux.

Outre que l'allure clinique des deux syndromes est séméiologiquement différente, les dates respectives de leur apparition s'opposent à une interprétation semblable.

(7) BENON. Neurasthénie et syphilis. *Ann. de Dermatologie*. Novembre 1922.

Syphilis nerveuse tertiaire. Asthénie. *Bull. de Soc. Méd. des Hôp. de Paris*, 17 oct 1924

Syphilis et Asthénie chronique *Ann. de Dermatologie*. Décembre 1926.

(8) GOURGEROT. Syphilis cérébrale. *Nouveau Traité de Médecine*. Fascic. XIX.

(9) MALE. Syphilis et troubles mentaux. Prophylaxie mentale, juin 1929.

Monde Médical. 1^{er} août 1929,

Il y a, en effet, depuis les manifestations phobiques et hypochondriaques, jusqu'au moment de l'apparition « des culbutes » un laps de temps de quatre ans.

Ce qui nous apparaît de plus vraisemblable c'est que la psychasthénie du poète est une chose et que sa syphilis cérébrale en est une autre. Ne voyons-nous pas des malades constitutionnellement prédisposés aux anomalies psychasthéniques, n'étant ni syphilitiques, ni alcooliques ?...

En définitive, nous accordant sur ce point avec Cabanès, Rémond et Voivenel, nous croyons que l'hémiplégie et l'aphasie de Baudelaire sont l'aboutissant d'un ramollissement cérébral par endartérite spécifique de la branche ascendante de l'artère sylvienne gauche. Les lésions encéphalomalaciques de la circonvolution frontale ascendante et du centre de Broca qui en résultèrent suffisent à nous expliquer l'hémiplégie droite et l'aphasie, dont Baudelaire est mort.

Conclusions

I. — Charles Baudelaire est un malade.

Nous en avons la preuve, non seulement dans les témoignages de ses intimes et de ses biographes, mais encore dans ses confessions personnelles, dans ses notes biographiques et son œuvre, vastes champs d'auto-observation, où les renseignements abondent.

II. — Fruit d'un accouplement disproportionné et dysharmonique, il est marqué dès sa naissance du lourd tribut d'une hérédité chargée. La nature nerveuse de sa personne dévoile son déséquilibre originel par toute une gamme de manifestations pathologiques. Aux troubles instinctifs se superposent ceux de l'état affectif : amour exagéré du soi, tendances dépressives et égocentriques, dégoût de la vie, idées de suicide.

Mal adapté aux conditions habituelles de l'existence, il s'aventure à la recherche des satisfactions compensatrices que l'intoxication prolongée renforce de plus en plus chez lui.

Baudelaire doit être considéré comme un déséquilibré, ou un dégénéré supérieur, type Magnan. Mais l'analyse méthodique de sa constitution, des principales tendan-

ces psychopathiques de son caractère nous a permis de le ranger dans la catégorie séméiologiquement plus précise des déprimés constitutionnels. Sur ce fond pathologique, s'ajoute, dès l'âge de la puberté, l'influence perturbatrice des drogues (opium, haschisch) qui poussent à un degré extrême l'état morbide de sa constitution.

III. — La psychasthénie dont Baudelaire souffre quelques années avant sa mort, n'est que l'expression clinique de son épuisement nerveux. Ce dernier est le résultat fatal de l'intoxication chronique, de la spirochétose, des chocs moraux divers, agissant de concert, sur un terrain prédisposé.

IV. — La plupart des états pathologiques de Baudelaire ont été transformés par lui, en chefs-d'œuvre littéraires. Son œuvre n'est, en somme, qu'une longue et douloureuse énumération des principaux états morbides qui ont pesé sur lui de son vivant. Il les a décrits avec une rigoureuse exactitude qui n'a d'égale que la beauté impeccable de la forme dont il les pare.

C'est aux sources inépuisables, mais à coup sûr morbides de son âme, qu'il doit son inspiration. Car c'est à son déséquilibre psychique que se rattache, de près ou de loin, tout ce qui fait l'intérêt puissant de ses productions artistiques.

V. — Charles Baudelaire est mort d'hémiplégie droite avec aphasie.

La syphilis cérébrale dont il était atteint depuis 1864 fut la cause de l'endartérite spécifique de l'artère syl-

vienne gauche. Le syndrome hémiplégique est l'expression clinique du ramollissement étendu de son cerveau.

Rien ne nous oblige d'admettre l'hypothèse du tabès ou de la paralysie générale, hypothèse tirée de l'interprétation erronée des faits.

Vu :
Pour LE DOYEN,
l'assesseur,
ETIENNE ROLLET.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
ETIENNE MARTIN.

Vu et permis d'imprimer

LYON, le 8 Octobre 1929.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
GHEUSI.

Table des Matières

CHAPITRE PREMIER

AVANT-PROPOS	11
INTRODUCTION	13
ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES	23
La destinée	28
La jeunesse	33
L'âge adulte	38
Le portrait	42

DEUXIEME CHAPITRE

LES SENS	45
Les instincts	49
L'instinct de la conservation	50
L'instinct sexuel	54
LES INCLINATIONS	73
Inclinations liées aux facultés	73
L'amour-propre, L'orgueil, L'ambition	73
Inclinations sympathiques	80
Le sentiment religieux	80
Le sentiment familial	84
Le sentiment patriotique	86
L'amour de l'humanité	87
L'amitié	88
L'amour	91
Inclinations impersonnelles	95
L'amour du beau et du vrai, Le sens moral,	95

TROISIEME CHAPITRE

Le caractère	99
La tendance émotive-dépressive	101
Le syndrome psychasthénique	110
La tendance psythomaniacque	114
La tendance égocentrique	118
Baudelaire toxicomane	123

QUATRIEME CHAPITRE

L'intelligence	145
La mémoire	146
L'imagination	147
Le jugement	149
L'œuvre	151
Vue d'ensemble sur l'état psychique de Baudelaire	159
La folie de Charles Baudelaire	159
La maladie et la mort	165
CONCLUSIONS	177



IMP. BOSC FRÈRES & RIOU

42, QUAI GAILLETON ,

4 0 0 0 LYON 0 0 0 ,



